

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 44 —

Les canyons du Pacifique



Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 44

LES CANYONS DU PACIFIQUE

(1989)



CHAPITRE PREMIER

Le pire, c'était la poussière de ce charbon qui recouvrait tout, s'infiltrait partout, dans leurs vêtements, dans leurs couchettes, dans leur nourriture. Ils avaient refermé la majorité des écoutilles, évitaient de descendre dans les cales mais il y avait quand même des dizaines de tonnes que les coups de vent soulevaient. Durant des siècles, congelé, le charbon s'était conservé en une seule masse homogène, mais depuis le réchauffement de la banquise du Pacifique, il était comme du sable.

Zabel s'énervait, éclatait en sanglots pour des riens. Liensun n'était pas encore parvenu à réparer le système des douches ni le distillateur d'eau de mer. La banquise s'enfonçait chaque jour sous quelques centimètres supplémentaires d'océan et

il prenait de gros risques pour se procurer un peu de nourriture. Les poissons nageaient parfois dans cette épaisseur d'eau qui atteignait le mètre et, glissant sur la glace, à moitié immergé, il essayait de les harponner. À bord, il n'y avait plus rien que des boîtes de conserve éclatées et des aliments atteints par la pourriture après quatre semaines de dégel continu. Ils n'avaient pu sauver qu'un peu de farine, du sucre et des tonnelets de bière qui n'avaient pas éclaté sous l'action du gel. Un soir ils en avaient bu des litres, plus par désenchantement que par désir de faire la fête.

Ils vivaient nus et, noirs de charbon, ils souffraient d'irritations, de plaies ulcérées. Et comme ils n'avaient que de l'eau de mer pour se laver le mal ne cessait d'empirer. Zabel avait le dos et les fesses croûteuses et Liensun ne pouvait plus rien porter sur ses épaules.

Par chance, il tua un gros poisson, certainement un thon, et en sala des tranches minces qu'il crut sage de placer sur une planche en haut de la passerelle. Mais les goélands, des oiseaux énormes qui terrorisaient Zabel, pillèrent cette réserve et il dut en abattre plusieurs pour récupérer quelques tranches.

— Nous ne reverrons jamais nos compagnons,

soupirait Zabel. Il n'est pas possible de retourner vers eux, et combien de temps faudrait-il pour remettre en marche la machinerie de ce maudit bateau ?

— Elle est en partie intacte. Les Japonais qui constituaient l'équipage ont utilisé des antigels puissants pour protéger les canalisations et ils ont vidangé le groupe moteur.

— Où sont-ils ? On n'a retrouvé aucun cadavre.

Liensun pensait que l'équipage avait dû patienter des mois, voire des années, une fois immobilisé par la banquise, avant de se risquer à la traverser. D'après ses observations il estimait que les rescapés, peut-être une poignée d'hommes, avaient construit des traîneaux et qu'ils s'étaient ensuite dirigés au sud-ouest vers leur ancien pays, espérant retrouver trace de leur nation sur l'inlandsis de ces anciennes îles.

— Si je pouvais seulement réparer le distillateur d'eau de mer ! Mais il faut que je produise de la chaleur. Il était alimenté par le courant électrique du générateur secondaire qui était alimenté au fuel. Alors que le reste, tout le reste, utilisait le charbon comme combustible et la vapeur comme énergie.

Il y travaillait deux heures par jour puis s'occupait de la pêche et, quand il avait encore un peu de temps, essayait de comprendre quelque chose à la chaufferie et à la machine à vapeur, un ensemble de turbines assez complexe. De toute façon pour produire la vapeur il devait disposer d'eau douce, d'où l'impérieuse nécessité de faire fonctionner le distillateur.

Maladroitement il construisait une sorte de poêle avec de la tôle difficilement récupérée dans les cabines de l'entrepont. Il n'avait mis la main que sur des outils dérisoires. Jusqu'au matin où Zabel découvrit un grand bidon en acier rempli de peinture pâteuse. Il lui fallut deux jours pour se débarrasser du contenu et pour en éliminer les dernières traces. Il fabriqua un foyer à grille, avec un cendrier, installa la réserve d'eau de mer au-dessus, non sans mal. L'alambic commença de fonctionner une nuit et il alla réveiller Zabel avec un broc d'eau encore tiède. Depuis une semaine ils se limitaient à quelques gorgées par jour, leur réserve s'épuisant.

Elle but en pleurant silencieusement et le regarda ensuite, les yeux brillants :

— C'est un bon signe ?

— Bien sûr que c'est un bon signe. Tu verras,

nous atteindrons notre but sous peu.

Il fallait des quantités d'eau importantes pour produire la vapeur et pour alimenter les différents postes. Mais le lendemain ils purent prendre une véritable douche et soigner leurs ulcérations.

— Quand la machine tournera nous aurons les aspirateurs géants à notre disposition pour éliminer la poussière.

Le vent se leva ce même soir et chassa les brouillards épais qui, depuis un mois, les enveloppaient de leur humidité. Ils aperçurent des étoiles dans une partie du ciel mais la violence de la tempête les inquiéta. Le cargo se balançait dangereusement, poussé par les rafales sur bâbord et penchait même parfois de trente degrés. La banquise qui étreignait sa quille craquait sous cette poussée et libérait le bateau qui avait tendance à se coucher sur le flanc, mais la cargaison de charbon le lestait et rappelait la masse avec violence. Ils durent s'attacher pour sortir sur le pont après avoir éteint le feu sous l'alambic d'eau douce.

— C'est une tempête effrayante, dit Zabel. Mais il ne fait pas très froid.

Juste quelques degrés en dessous de zéro à cause du vent et ils avaient connu pire. Pourtant,

au lever du jour, ils constatèrent que le pack des glaces flottantes se ressoudait autour du bateau, et qu'une petite colonie de phoques s'était installée à l'abri d'un iceberg pour se protéger de la tempête. Cet iceberg, haut de dix mètres, effrayait le couple. Il s'approchait de plus en plus du cargo à chaque rafale et sa masse risquait d'éventrer la coque.

— Et il n'y a plus de canots de sauvetage. Juste quelques planches qu'on pourra jeter à la mer.

— Nous aurions dû préparer des réserves, de quoi survivre au cas où le cargo coulerait, dit-il.

Un soleil encore incertain les inonda bientôt mais, dans ce vent féroce, il leur parut cynique et ils se prirent à regretter l'ancienne banquise épaisse où l'on se trouvait en plus grande sécurité. L'iceberg avait frôlé la poupe du cargo dont ils n'avaient pu lire le nom écrit en idéogrammes. Ils l'appelaient le *Bateau* ou, selon leur humeur, le Rafiot ou la *Vieille Patache*, sans savoir l'un et l'autre d'où ils sortaient ces surnoms.

Le bateau pivota lentement sur lui-même et curieusement mit son étrave au vent. Dès lors il ne gîta plus aussi fortement et la vie fut plus confortable. Depuis la passerelle Zabel surveilla la tempête tandis qu'il rallumait l'alambic. Ils avaient

déjà rempli l'un des six réservoirs du bord et pourraient bientôt envisager de lancer la machine, mais juste pour un essai puisque, en profondeur, la banquise restait encore épaisse, parfois sur quarante à cinquante mètres.

— Des chenaux se créeront et nous pourrons les suivre en prenant des précautions. Il faudra éviter de se laisser coincer. La coque ne résisterait pas une seconde fois à la pression. Lors de la Grande Panique la *Vieille Patache* a été soulevée et n'a été prise que par la quille, beaucoup plus résistante.

La tempête dura trois jours et tout de suite après les brouillards revinrent encore plus denses et humides, salés et iodés. S'en détachait parfois une parcelle qui n'était autre qu'un goéland désemparé, ayant perdu les siens et qui se juchait sur le mât tripode du radar brisé aux deux tiers.

Les phoques restèrent quelques jours sur l'iceberg qui glissait lentement vers le nord et Liensun put tuer un bébé. Ils en mangèrent la chair encore tendre qui ne les changea guère des poissons. C'était toujours le même arrière-goût. Zabel essayait de faire du pain mais ne réussissait que des galettes, jusqu'à ce qu'elle se souvînt qu'avec la bière elle pouvait fabriquer du levain.

— Nous avons suffisamment d'eau pour essayer de relancer les machines. Nous verrons mieux les fuites, pourrons isoler les canalisations trop endommagées.

Autrefois, une sorte de vis sans fin alimentait l'énorme foyer en charbon, mais ils durent en transporter des seaux et des seaux pour entretenir un feu des plus modestes.

— Comment vois-tu nos futurs voyages ? demanda Zabel avec une ironie douce dont il aurait dû se méfier.

— Nous ne pourrons jamais atteindre de grandes vitesses, mais du moins...

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Où seras-tu, là-haut sur la passerelle pour tenir la barre et surveiller la route ?

— Il faudra bien quelqu'un là-haut effectivement.

— Et moi en train de charrier des tonnes de charbon ?

— Nous nous remplacerons... Je passerai plus de temps que toi dans la soute si c'est ce que tu désires... Il est certain qu'à deux il nous sera difficile de tout assumer. Mais il faudra choisir... Ne veux-tu pas récupérer nos amis de l'îlot au piton ? Avec *Bateau*, nous ne mettrons que deux

ou trois jours, même à petite vitesse.

— Saurons-nous les retrouver ?

Le brouillard se transforma en grêle une partie de la nuit. Ils ne purent dormir à cause du vacarme et le lendemain, dans la lumière glauque que filtrait la brume, ils découvrirent des restes d'oiseaux surpris par les blocs de glace. Un calme suivit mais cette masse cotonneuse finissait par devenir irrespirable, et la fumée de l'alambic et celle du foyer principal ne pouvaient la pénétrer et retombaient en suie sur le cargo.

— Il n'y a que du pain à manger et il faut économiser cette farine.

Il ne voyait plus l'iceberg aux phoques et n'osait s'éloigner du bord, et risquer de se perdre dans la brouillasse. Désormais une partie de la banquise était sous l'eau mais remontait à certains endroits. Il s'attacha et se laissa glisser le long de la coque, pas tout à fait à la verticale. Il ne s'en rendit pas compte tout de suite mais ce fut au retour – il avait harponné un énorme phoque dont il traînait un quartier derrière lui – qu'il y réfléchit. Le bateau gîtait à tribord. La cargaison de charbon avait dû se déplacer. Pourquoi ce mouvement après des siècles d'immobilisation dans une position parfaite ?

L'équilibre fragile avait été rompu par le remplissage des réservoirs d'eau qui servaient en quelque sorte de ballast et ils n'avaient utilisé que ceux de tribord. Il pouvait remédier à ça en quelques heures de travail mais se sentait fatigué.

— Rien que du phoque, soupira Zabel. Si seulement un ovibos avait la bonne idée de s'égarer par ici.

Vint le jour où la pression de la vapeur monta dans les canalisations, mais les turbines ne purent être dégommées. Les soupapes s'ouvrirent et libérèrent la survapeur.

— Nous avons failli tout faire sauter, dit Liensun essuyant la transpiration qui ruisselait sur son visage, creusant des rubans plus clairs dans la poussière de charbon.

Ils travaillaient nus dans la fournaise de la machinerie et devaient lutter contre le poussier et se méfier des brûlures. Le dos et les fesses de Zabel allaient mieux, cicatrisaient, mais d'autres plaies se reformaient ailleurs.

— C'était de la folie, de la mégalomanie, d'imaginer qu'à nous deux nous pourrions ressusciter cette *Vieille Patache*, cria-t-elle. C'est stupide. Nous aurions dû tous partir. Nous serions six au lieu de deux.

— Evila avait une plaie énorme dans le dos et Lane une jambe cassée.

Le soir elle se calma après une douche. Il la soignait avec tendresse, passait une pommade sur ses lésions. Ils avaient longuement hésité avant de l'utiliser, ne sachant ce que la notice en japonais voulait dire.

— Si seulement on avait trouvé un tout petit bateau mais pas ce monstre. Un tout petit, tu sais..., rêvait-elle. Comme dans les vieux films de jadis.

— Un yacht ?

— Juste pour nous deux... Et plein de provisions... Il n'y a de la farine que pour quelques jours. J'ai fouillé partout et je n'en ai pas trouvé d'autre. Ça ne marchera jamais.

— Quoi donc ?

— D'essayer de survivre, d'échapper au réchauffement des banquises grâce à ces vieux bateaux oubliés dans l'océan...

— Ceux de l'inlandsis ne seront pas mieux lotis... Quand la glace aura fondu, d'ici quelques années, ils n'auront que de la boue sous les pieds.

— Alors, retournons vers les Échafaudages du Tibet. Là-bas ils doivent se moquer du réchauffement et de la fonte des glaces.

Liensun essayait de ne pas trop penser à la colonie des Échafaudages où s'étaient installés les Rénovateurs du Soleil. Là-bas, dans les montagnes du Tibet, ils étaient effectivement peu concernés par le bouleversement climatique. Les Échafaudages distribuait tout un réseau de cavernes à différentes hauteurs où les gens vivaient dans des conditions de grand confort. Des yaks en stabulation fournissaient lait, viande et fourrure, et des cultures hors sol les grains et les légumes. Un réacteur nucléaire installé non sans peine donnait l'énergie.

— Tu crois que la glace commence à fondre dans la Vallée ?

— La lucarne solaire s'étend peut-être jusque-là-bas mais la haute altitude compense peut-être les effets du Soleil. Il est possible que la vie ferroviaire des Tibétains se poursuive comme si de rien n'était.

— Nos frères reconstruiront-ils des dirigeables pour venir à notre recherche ?

— Les derniers aéronefs étaient bien endommagés après des années de stockage, mais pourquoi pas ?

— Et ceux de Rooky ?

Rooky était une colonie dissidente installée au

nord-ouest du Bateau, d'où ils s'étaient envolés un jour avec un dirigeable pour rechercher un cargo en bon état. Le dirigeable avait connu une défaillance et une partie de l'équipage avait péri, le reste se réfugiant sur l'îlot au piton.

— Tu verras, chuchota-t-il, tu verras, nous les retrouverons tous.

CHAPITRE II

Tout au bout du Viaduc interrompu, la courte silhouette du Président Kid ressemblait à un énorme manchot, avec sa combinaison blanche et noire. À bord du train présidentiel, debout derrière un des hublots du bureau, Mary Halan essayait de retenir ses larmes. Le spectacle l'affligeait, non seulement celui du désastre de ce grand œuvre détruit, mais aussi la vue du Gnome face à la banquise bouleversée. Au loin on apercevait, comme un immense iceberg, quatre arches du célèbre monument. L'énorme pont aurait dû joindre d'ici quelques années la Compagnie de la Banquise à l'inlandsis sud-américain sur plus de dix mille kilomètres. Cela ne se ferait jamais et bientôt il n'y aurait plus que de l'eau salée avec d'immenses îles de glace.

Le soir tombait dans un brouillard qui roulait de chaque côté du Viaduc détruit, et la jeune femme se demanda si le Kid réalisait qu'il était là depuis une heure. Elle referma sa combinaison pour le rejoindre, haussa les épaules. Désormais la température extérieure permettait de sortir sans prendre ce genre de précautions. Le thermomètre n'indiquait que cinq en dessous du zéro. Autrefois, au même endroit, on aurait allégrement enregistré des moins soixante-dix.

Elle resta derrière le hublot car le Kid revenait lentement vers son convoi, à petits pas. Il s'accroupit et ses doigts gantés essayèrent de s'enfoncer dans la glace du pont. Celle-ci résistait encore, mais toute l'infrastructure était condamnée à brève échéance. On avait construit des arches légères, élégantes, d'une portée stupéfiante, en utilisant un système capillaire de refroidissement pour pallier toute variation climatique, mais sans imaginer qu'il aurait fallu pour les deux mille kilomètres dépenser quatre fois plus d'énergie que le monde entier n'en produisait. On avait misé sur les pompes à chaleur plongeant dans les eaux chaudes des courants océaniques, sur de nouvelles ressources en huile de baleines et de phoques. On pensait découvrir au large, dans les régions inexplorées de la banquise

du Pacifique, d'immenses troupeaux de cétacés, des colonies de morses. On parlait, pour les premiers, de monstres de mille tonnes et pour les seconds d'animaux pesant vingt mille kilos. On avait installé des colons sur les branches latérales mais ces groupements humains avaient plus dépensé d'énergie qu'ils n'en avaient produite. Et puis le réchauffement était arrivé. Le Soleil brillait, enfin, on savait qu'il brillait au-dessus de ces brouillards d'une épaisseur effrayante. Parfois un vent violent les balayait et on recevait cette lumière aveuglante. Les gens perdaient la vue, souffraient de brûlures profondes.

Le Kid entra dans le bureau et resta immobile, comme frappé de stupeur au centre de ce grand compartiment.

— Il fait chaud, murmura-t-il, sentez-vous comme il fait chaud ?

Mary Halan n'osa répondre et il commença à déboutonner sa combinaison, la retira. Il portait une sorte de pyjama en dessous, taillé aux dimensions de ses jambes atrophiées.

— Vous n'avez pas chaud, vous ?

— Si, voyageur président... Dois-je donner l'ordre du retour au mécanicien ?

— Alors ôtez votre combinaison, que diable !

Elle rougit car dessous elle ne portait que des sous-vêtements légers. Elle donna l'ordre de départ. Pour cette mission il n'y avait que le mécanicien et eux. Pas de chef de train, pas de suite encombrante.

— Vous avez peur de découvrir quelques centimètres de votre splendeur ? ricana-t-il.

Elle avait ouvert sa combinaison à la limite de la décence, hésitait à dévoiler ses seins mais, bizarrement, en avait également envie. On disait tant de choses du Président Kid, qu'il fréquentait un train de plaisir et qu'il lui fallait plusieurs partenaires pour apaiser son extraordinaire virilité. Mais il n'y avait pas que ça. Elle le devinait sombre, remuant des pensées sauvages, et se sentait faiblir. Il avait déjà essayé de la séduire et elle avait toujours su refuser sans même le ménager. Et ce soir-là, alors que le petit convoi s'enfonçait dans les brumes à allure modérée, il fallait économiser l'huile, elle était partagée entre le désir de se soumettre et la résistance, essayait de trouver répugnant cet être disgracié, sans y parvenir. Elle n'osait plus le regarder, déboutonnait plus que le haut de son vêtement protecteur, sa main était au-dessous de ses seins, ouvrait le tissu isotherme à hauteur du ventre puis des cuisses.

Il l'avait défiée simplement, comme d'habitude, sachant bien qu'elle se déroberait ou monterait sur ses grands chevaux et, stupéfait, il la voyait se dénuder. Sous le soutien-gorge transparent les bouts de ses seins paraissaient tendus, et le short rouge qu'elle portait moulait son ventre musclé, arborait comme un écusson la tache sombre du sexe.

Elle se débarrassait de ses bottes, faisait glisser la combinaison, s'agenouillait puis se laissait aller en arrière sur la moquette du bureau, fermait les yeux. Elle s'attendait à la pénétration brutale d'un homme exacerbé par tout autre chose que le simple désir génésique, mais il se fit attendre et quand elle osa entrouvrir ses yeux il rampait vers l'ouverture de ses cuisses et sa bouche baisait l'intérieur de son genou.

Puis ce fut la nuit accentuée par les brumes et il ne parut pas s'en rendre compte, continua de l'aimer avec douceur, finissant par la laisser impatiente de le sentir en elle. De sa main elle chercha son sexe, frissonna en l'enrobant de ses doigts. Tout de suite il l'inonda, la faisant sourire, mais sans paraître en défaillir pour autant, la prit.

Titanpolis se désagrégeait. La station aux vingt-cinq coupoles de cristal n'allait pas tarder à

devenir un bel objet vide. Tout ce qui pouvait rouler, certains trains-demeures, ne le pourraient jamais du fait de leur ampleur ; tout le reste avait fui vers l'Antarctique panaméricain puisque le réseau restait praticable, à l'exception de quelques passages inondés par la fonte des glaces. Mais on avait entrepris des travaux provisoires pour que le trafic puisse s'écouler. Il ne restait que quelques centaines de wagons anciens regroupés au pied du volcan Titan qui fournissait chaleur et énergie. Le haut de cette montagne était complètement dégarni de glaces et le socle apparaissait en plusieurs endroits. On avait estimé à mille kilomètres carrés la surface de sol ainsi récupérée, mais peut-être obtiendrait-on un peu plus.

Le train présidentiel s'arrêta sur une voie de garage et se raccorda par un soufflet au reste du convoi resté sur place. Fields, le secrétaire particulier du Kid, pénétra dans le bureau. Mary se méfiait de lui. Il était très observateur et elle avait eu beau mettre de l'ordre sur elle-même et dans le bureau, peigner la moquette, faire disparaître les traces, il était capable de deviner ce qui s'était passé. Il n'en laissa rien paraître. Plusieurs fois, par désœuvrement et attirée par son côté d'éternel gamin, elle avait accepté de passer une nuit ou quelques heures avec lui mais il l'effrayait.

Beaucoup plus que le Kid, désormais. Elle avait soupçonné en lui des tendances sadiques et, même s'il avait réussi à se contenir, elle craignait qu'un jour il ne se laisse aller à ses pulsions.

— Voyageur président... Hot Station est totalement coupée désormais. Nous avons reçu des messages. Ils ont refermé le globe central non sans mal, car les habitants des environs voulaient pénétrer dans cette partie de la station. Malgré les ordres ils ont tiré sur ces gens-là, faisant des dizaines de victimes, peut-être des centaines. Ils se sont constitués en Compagnie autonome.

— Compagnie de quoi ? Ils vont voguer sur l'océan à bord de leur gigantesque boule de verre de silice et puis ? Il faudra manger, se chauffer, même si la température remonte...

— On signale plusieurs trains engloutis, notamment sur le Réseau du 160^e Méridien... Et sur le Réseau Ouest. Kaménépolis reste encore accessible, à condition de passer par le sud ou d'utiliser les lignes privées des éleveurs et des fermiers. Mais ces derniers exigent des péages en nature. Ils tirent sur les convois qui passent outre.

— Combien de réfugiés ici même ?

— Quinze mille, peut-être dix-huit, mais il faudrait effectuer un recensement... Nous avons

suffisamment de vivres et d'énergie mais il est à craindre que des voyageurs ne pouvant atteindre la Province Antarctique reviennent ici... Des gens réfugiés sur une île de glace ont accosté en fin d'après-midi... Ils étaient deux cent dix et venaient d'une station de pêche, avec un stock d'huile de morse et des peaux. Ils ont bricolé une sorte de moteur à vapeur pour faire avancer leur île qu'ils avaient taillée en forme de bateau à l'avant. Il leur a fallu huit jours pour nous atteindre.

Le Kid fit apporter le repas du soir et garda Fields et Mary à souper. Il parla de son Viaduc qui se fractionnait en immenses icebergs qu'un courant entraînait vers le nord-est.

— Ces arches s'écrouleront à leur tour et il ne restera plus que d'énormes écheveaux de capillaires réfrigérants. Dans mille ans les archéologues en retrouveront peut-être et se demanderont bien de quoi il s'agit. Nous sommes allés trop loin dans notre vénération pour la glace. Non contents de l'utiliser pour des projets mirobolants nous en fabriquons nous-mêmes, allant au-delà de ce que faisait la nature... Ce fut notre perte, par orgueil... C'était mon projet et je pourrais seul être traité de mégalomane mais les milliers de gens, ouvriers, ingénieurs qui ont travaillé sur le Viaduc étaient enthousiastes et

vénéraient ce monument, comme la plupart des colons qui se sont installés sur ses branches latérales... Lady Diana, l'ancienne P.-D.G. de la Panaméricaine, avait voulu, elle, percer un tunnel sous les glaces allant du pôle Nord au pôle Sud, et elle aussi devait le réfrigérer pour éviter l'écroulement de la voûte. Elle aurait volontiers sacrifié toute l'énergie du globe à ce projet. Et tout a échoué. Elle en est morte...

Il vida un peu de vin, contempla le reste dans son verre :

— Fini, les vignes sous serres de Hot Station ! Désormais nous devons économiser aussi le vin et beaucoup de choses, ne boire que de l'eau que nous devons distiller... Il faudra des décennies pour que nous renouions le contact avec les autres groupes humains qui survivront çà et là.

— La Panaméricaine ne sera pas atteinte par le réchauffement, fit son secrétaire particulier. Les glaces persisteront encore et le système ferroviaire également.

— Qu'en savons-nous ? Une lucarne est peut-être en formation qui inondera cette Compagnie de chaleur.

Il resta seul. Mary esquissa une discrète intention de rester pour la nuit, mais il lui fit signe

de rentrer chez elle. Seul, il se mit à sa table de travail, examina quelques dépêches mais les repoussa vite. Il se sentait curieusement délivré, disponible. Quinze mille personnes à gouverner, même dans des conditions difficiles ça ne représentait pas une grande tâche alors qu'il avait régné sur des millions de voyageurs, sur des millions de kilomètres carrés. La banquise de l'océan Pacifique représentait dans l'absolu cent quatre-vingts millions de kilomètres carrés et il avait exercé son autorité sur un bon tiers de cette surface fantastique. Nul n'avait été aussi puissant que lui, pas même le P.-D.G. de la Sibérienne ou Lady Diana.

Où étaient ses amis, son fils adoptif Jdrien qui avait quitté le Dépotoir pour le sud avec sa nouvelle compagne et le corps de sa mère, Jdrou la Déesse ? Où était Yeuse ? Il frissonna à l'évocation de la jeune femme, oubliant que quelques heures plus tôt il avait étreint le corps délicieux de Mary Halan, l'avait pliée à ses caprices, la faisant jouir avec une sorte d'exaspération. Il n'oubliait pas Yeuse qui, une fois, avait accepté de faire l'amour avec lui. Il avait connu d'autres bonheurs érotiques, par exemple la fougue et l'audace d'une Floa Sadon, P.-D.G. de la Transeuropéenne, mais c'était le nom de Yeuse qui chantait dans son âme.

On frappa timidement à sa porte et il crut que Mary Halan revenait, espérant d'autres folies, mais c'était le professeur Klose qui avait dirigé l'institut banquisien de météorologie.

— Je vous dérange ?

— Non, vous avez quelque chose à me dire ?

— Mes services, qui sont moins désorganisés que tous les autres, ont relevé des échanges radio bizarres... Il faut dire que nous sommes peu nombreux et que nous savons qu'ailleurs c'est pire qu'ici. Alors tous mes collaborateurs sont restés et s'occupent à leur façon. En bref il semble qu'un objet mystérieux s'est approché de la Terre voici quelques semaines et aurait même atterri dans la Dépression Indienne. Un objet qui venait des étoiles.

— On ne les voit guère, vos étoiles, avec ces brouillards permanents.

— C'est vrai et ça durera encore pas mal de temps... La chute de cet objet ou son atterrissage... Je m'excuse pour l'anachronisme de ce très vieux mot mais je l'ai lu dans une très vieille revue... Il semble que cet objet ait un rapport avec le bouleversement climatique... C'est ce que soutiennent mes correspondants de l'Australasienne, de China Voksal et d'ailleurs... Et

voilà que l'on reparle de Voie Oblique.

Le Kid hocha la tête, se souvenant de certaines révélations de Lady Diana, de ces secrets ancestraux qu'on ne devait jamais trahir, de ce conseil restreint dit Oligarchique, constitué pour la préservation de ces interdits.

— Il se dit, sur les ondes, que l'objet serait revenu par la Voie Oblique. Une sorte de train de l'espace, en quelque sorte, vous voyez ? Autrefois on parlait de fusée, de navire spatial, de navette...

— Il faut bien que les savants trouvent des explications à toutes les anomalies... Il n'y a pas d'effets sans cause, n'est-ce pas ?

— Non, mais le nom de Lien Rag revient aussi... Il serait de retour de la Voie Oblique.

— On l'a déjà dit.

— Et Lady Yeuse ne serait jamais retournée en Panaméricaine après une dernière visite en Antarctique... C'est curieux que cette voyageuse si importante ait choisi de faire un voyage dans sa Province la plus menacée par le Soleil... Certains vont même jusqu'à dire qu'elle aurait retrouvé Lien Rag.

Le Kid eut soudain froid et instinctivement commença de refermer le haut de sa combinaison isotherme.

— On dit n'importe quoi.

— La Panaméricaine serait sans gouvernement en ce moment... Les Aiguilleurs en auraient profité pour s'emparer du pouvoir.

— Ça ne risque pas d'arriver ici, fit le Kid en jouant la bonne humeur. Ils ont tous disparu depuis le début de la catastrophe. Bon débarras, d'ailleurs !

CHAPITRE III

Les énormes loups rouges avaient fini par se réfugier sur une plate-forme de glace surplombant l'eau de trois à quatre mètres. De là, ils tentaient parfois une sortie en direction du cargo *Princess*, nageant tout autour, cherchant une possibilité de grimper à bord. Gdami, le fils, métissé de Roux, de Farnelle, se moquait d'eux, leur lançait des déchets. La meute, épuisée, finissait par rejoindre son repaire en plongeant pour attraper les énormes poissons qui rôdaient dans le coin. Ils guettaient aussi quelques phoques égarés et les goélands mais, peu à peu, le nombre des loups rouges diminuait. Ils devaient se dévorer entre eux.

Grâce aux excréteurs de résine bactérienne, le fond du cargo avait été refait et Lien Rag

s'occupait du groupe diesel qui autrefois assurait la propulsion du navire. Mais la machinerie était dans un état déplorable et il ne restait guère de fuel dans les cuves.

— Avec mon mari, disait Farnelle, nous avons exploité ces réserves. Nous nous sommes chauffés puis nous en avons revendu.

Ils s'employaient tous, y compris Yeuse et Ann, à refaire les canalisations, à démonter les énormes cylindres, à dégripper l'arbre des hélices sur ses paliers.

Ils commençaient à s'inquiéter pour leur ravitaillement et surtout l'eau douce. Jadis il suffisait de gratter la couche de la banquise de surface pour obtenir une glace formée d'eau douce. Lien Rag avait choisi la condensation des brouillards épais qui les cernaient quatre jours sur cinq. De gros panneaux recueillaient les gouttelettes et les dirigeaient vers un collecteur.

Parfois ils recevaient des émissions de radio, la plupart du temps des appels à l'aide émis de tous côtés. Souvent depuis la locomotive de convois en perdition, immobilisés sur la banquise et en train de s'enfoncer irrémédiablement. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants se trouvaient en danger de mort sans que l'on ne

puisse rien faire pour leur porter secours.

Certains soirs, Lien Rag racontait les dernières quinze années de sa vie, cette aventure inoubliable dans le satellite géant, le S.A.S., qui achevait de se déglinguer là-haut dans le ciel, provoquant la fin de l'ère glaciaire.

— Le plus inimaginable, disait Ann, c'est que ce satellite soit, en fait, un animal fabuleux. Je n'arrive pas à m'imaginer un tel monstre.

— Moi, j'ai vu, disait Farnelle, j'ai vu cette muraille de gélatine de Tristan Da Cunha dans la banquise Atlantique. Des milliers de Bulbs venus de l'espace sont tombés là et c'est leurs os qui ont produit ces montagnes de gélatine verte.

— Les Ophiuchusiens avaient découvert de grands troupeaux de Bulbs dans l'espace et avaient analysé leurs capacités physiques. Quand la planète d'Ophiuchus IV s'est finalement révélée impossible à vivre, ils ont songé à ces immenses animaux. Pour construire le S.A.S. ils ont dû en sacrifier des milliers effectivement. Déjà il leur a fallu amener le troupeau dans la périphérie de la Terre et les pertes ont été considérables. Puis la transformation en satellite a été impitoyable pour ces animaux.

— Pourquoi avaient-ils choisi de prolonger

l'ère glaciaire ?

— Ils avaient investi non seulement des sommes considérables mais toute leur économie avait été entièrement mobilisée pour ce projet. Ce dernier comprenait la création d'une nouvelle race d'hommes pouvant résister à des températures de moins cent degrés, les Roux. Et du fait de cette création, logiquement les glaces devaient demeurer à jamais, d'où l'Abominable Postulat et ce satellite destiné à surveiller la couche de poussières lunaires empêchant le Soleil de réchauffer la Terre.

— Mais quand ont-ils découvert qu'il y avait des survivants sur la Terre et que ces rescapés, au lieu de vivre misérablement comme des primitifs dans des igloos, commençaient de s'organiser en véritable société ?

C'était Ann qui posait les questions. De tous elle était la plus excitée par le gros satellite. Déjà dans les laboratoires des Échafaudages, en compagnie de Charlster, elle s'était passionnée pour cet objet que son collègue avait découvert dans le ciel et qui, d'après lui, était constitué de matières organiques. Il n'avait pas osé dire, de matières vivantes, penchant plutôt vers les roches organiques.

— Lorsque les infrarouges ont été détectés... Jusque-là les appareils du S.A.S. se contentaient de balayer toujours les mêmes zones de la planète, ne recherchant que quelques sources de chaleur d'origine naturelle, comme les volcans, par exemple. Pendant des années, peut-être des siècles, ils ne captèrent pas les toutes petites sources provenant des foyers des locomotives. Puis des stations se créèrent, d'abord sans grande importance mais ne cessant de s'accroître, et un beau jour ce fut la consternation. Il y avait des hommes survivants et organisés, essayant de se relier entre eux. Il fallait intervenir. Au début, les colons de S.A.S. pensaient empêcher cette prolifération et quand les premiers envoyés débarquèrent ils constatèrent vite que l'essor, la volonté de créer une nouvelle société, étaient trop avancés. Il fut décidé qu'on noyauterait le système et qu'on dirigerait la nouvelle organisation.

— C'est ainsi que les Aiguilleurs apparurent ?

— Des Aiguilleurs venus du satellite et non des humains autochtones...

— Mais alors, fit un soir Yeuse, si j'ai bien suivi, les Roux, les Aiguilleurs et les Ragus ont tous la même origine ?

— Ils proviennent tous du S.A.S.

— Donc le même groupe sanguin ?

— Exactement. Un groupe qui a subi des mutations à cause des longs voyages interstellaires...

— Jdrien pourrait prouver ce que je vais dire mais, dans le nord de la Panaméricaine, les Aiguilleurs recherchent les Ragus grâce à leur groupe sanguin, les traquent et les exterminent.

— Ce sont des dissidents qui, n'ayant pas admis l'Abominable Postulat, se sont révoltés et sont descendus à leur tour sur Terre pour aider les rescapés humains. D'où l'affrontement depuis des siècles entre ces deux philosophies.

— Jusque-là les Roux étaient envoyés sans qu'il y ait contrôle ?

— Exactement. On voulait qu'ils créent leur propre société, qu'ils évoluent librement. Il y a eu un premier échec avec le Gouffre aux Garous où un réacteur a explosé. Ensuite il y eut Concrete Station. Il fallut bien que les techniciens de S.A.S. descendent pour construire cette base spatiale. Mais ils ne s'occupèrent pas des Roux.

— Savait-on là-haut que les Roux régressaient ?

Lien Rag hocha la tête. Il n'en avait jamais eu la preuve mais il estimait que les habitants du

satellite le savaient et qu'ils espéraient une amélioration au bout de quelques générations.

— Il y a eu des exemples... En petit nombre, mais ils existent et à partir de ces gens-là, ceux de la Zone Occidentale par exemple, l'évolution aurait été possible... Mais elle aurait demandé des millénaires.

— Les habitants du satellite bénéficiaient de tous les agréments possibles et, en comparaison de la vie sur Terre ou Ophiuchus IV, pouvaient s'estimer privilégiés mais ils gardaient tous l'espoir secret qu'eux ou leurs descendants pourraient un jour retourner sur Terre, en acceptant la transformation en Roux. Ces nouveaux êtres à la fourrure dorée les passionnaient mais les dégoûtaient en même temps. Ils ont toujours eu à leur égard une attitude équivoque. Même les Ragus, je suppose, qui eux ne voulaient aider que les rescapés de la Terre. Tout cela est très compliqué au niveau sentiments et pulsions instinctives.

— Mais, intervint Farnelle, vous dites n'avoir trouvé là-haut que des mal foutus...

— Nous les appelions des loupés.

— Des hybrides, des Garous, mais pas de véritables humains.

— Quelques-uns dans les bas-fonds du satellite... La mère du petit Kurty en faisait partie... Mais personne ne vivait plus dans les niveaux de commandement et d'administration, c'est exact... Il y a eu la guerre civile très meurtrière entre la partie Salt et la partie Sugar... Et aussi des épidémies... Le satellite commençait d'être malade avec des chutes de gravité, des refroidissements extrêmes, des chaleurs torrides... Il y avait des tempêtes de glace effroyables... Nous avons eu énormément de chance avec Kurts et Gus... Je pense que vers la fin tous les gens valides sont descendus sur Terre et ont rejoint surtout les Aiguilleurs, les autres, les Ragus, et une faible fraction s'est perdue dans la nature...

— Votre cousin Gus a voulu remonter. Restait-il un espoir de rétablir S.A.S. dans ses fonctions ?

Lien Rag, silencieux, imaginait le cul-de-jatte là-haut dans la salle des contrôles, aux prises avec les pires difficultés dans le corps cancéreux de S.A.S. Car le Bulb qui constituait sa carcasse était atteint de ce mal incurable.

— Gus se sentait incapable de vivre à nouveau sur Terre, de se traîner lamentablement sur ses fesses... Là-haut il était bien et je pense qu'entre lui et le Bulb a fini par s'établir une sorte de

complicité et peut-être même de l'affection. C'est lui, toujours lui, qui est entré en communication avec l'animal de l'espace et a su le faire parler sur l'écran cathodique.

— Et s'il parvenait à réduire le processus de déglaciation ?

— Je n'y crois pas. Il s'est sacrifié pour rien mais ne mourra peut-être pas pour autant, parviendra, qui sait, à se ménager un territoire où la survie sera possible.

Chaque jour ils vérifiaient l'épaisseur de leur banquise et constataient qu'elle perdait quelques centimètres mais ne s'enfonçait plus sous l'eau. Au contraire elle paraissait remonter, car les loups rouges n'étaient plus obligés de nager pour venir tourner autour du cargo *Princess*.

— Il y a un courant chaud qui entraîne cette fonte, disait Lien Rag.

Quand le brouillard se levait ils apercevaient une immense clarté qui les aveuglait mais jamais vraiment l'astre solaire. Et ces éclaircies étaient généralement accompagnées de vents très forts, puis de tempêtes de grêle et le brouillard se réinstallait pour de longues périodes, ce qui leur permettait de recueillir de l'eau potable.

— Il nous faudra trouver un autre système de

propulsion quand la banquise nous libérera, dit un soir Lien Rag. Peut-être des voiles. Il y a de quoi fabriquer des mâts solides et de la toile plastique. Il serait vain à l'heure actuelle de nous obstiner sur ce vieux moteur diesel.

Un matin où ils étaient tous occupés dans la salle, Gdami hurla depuis une échelle d'écouille et ils remontèrent en hâte.

— Écoutez.

Le petit métis avait une ouïe phénoménale et au début ils ne purent surprendre quoi que ce soit.

— Un moteur, affirmait le gosse. Et il se dirige vers nous.

— Je l'entends aussi, dit Yeuse. C'est une machine à vapeur qui halète avec difficulté.

CHAPITRE IV

Tous pouvaient entendre le bruit d'un moteur à vapeur mais n'apercevaient rien. Et puis Ann vit une silhouette dans le brouillard et tendit la main :

— Une locomotive.

— Impossible, toutes les voies sont submergées.

Mais c'était bien une locomotive de type ancien qui se dirigeait vers le cargo à petite vitesse, crachotant une épaisse fumée noire et lâchant de temps en temps des paquets de vapeur. Il leur fallut encore quelques minutes pour découvrir qu'elle était amarrée sur une plate-forme à peine surélevée construite avec des matériaux divers.

— Dans le temps, on aurait appelé ça un radeau, murmura Lien Rag.

— Ou un ponton.

La locomotive siffla et l'espèce d'embarcation ralentit, s'immobilisa. Autour du *Princess* les fonds étaient trop relevés pour qu'elle puisse s'y engager.

— Il y a des constructions à l'arrière... De vieux wagons.

— Et des gens.

Lien Rag compta quatre hommes très barbus, aux vêtements en lambeaux. Il ne faisait que quelques degrés au-dessus de zéro et l'on pouvait se dénuder en partie.

— Yeuse, Ann, allez chercher les armes dont nous disposons mais sans les exhiber tout de suite.

— Hé ! du bateau, cria une voix forte. Pouvons-nous vous rendre visite ?

— Si vous le pouvez, pourquoi pas ?

— Nous avons ce qu'il faut.

« Ce qu'il faut » c'était une caricature de canot ancien fabriqué avec des tôles et du plastique où embarquèrent trois hommes et une femme. Pour propulser cet engin ils avaient chacun une perche sur laquelle paraissait clouée une planche plus large.

— Qui êtes-vous, d'où venez-vous ? demanda

Lien Rag.

— Nous habitons une station de chasse aux phoques et nous avons pu fabriquer cette barge avec nos matériaux... Le plus dur a été de faire rouler la locomotive dessus... Heureusement elle fonctionne aussi bien à l'huile de phoque qu'au bois ou charbon. N'auriez-vous pas de la nourriture à nous vendre ? Autre chose que du poisson et du phoque. De la bonne viande de porc par exemple... Ou de la volaille. Nous en avons assez de manger du poisson et du phoque... Il nous faudrait du lait pour les enfants.

— Nous n'avons rien de tout ça, répondit prudemment Lien Rag.

Avant de partir, Kurts le pirate leur avait cédé des stocks de nourritures diverses. Mais le glaciologue voulait en savoir plus sur ces gens avant de décider ce qu'il ferait.

— Ils ont des armes, souffla Farnelle dans son dos. Vous les laissez monter à bord ?

— Vous n'êtes que trois ? criait l'homme le plus gros et le plus barbu du groupe.

Il portait sur la tête une sorte de casque en métal surmonté d'un plumet tristounet.

— Et vous, combien êtes-vous ?

— Trente-quatre, avec des malades... Il nous

faudrait des médicaments pour les ulcérations et les fièvres, avez-vous tout ça ? Nous pouvons vous céder de l'huile de phoque et du poisson séché, fumé, salé...

— Avez-vous rencontré d'autres rescapés ?

— Une autre station qui est construite sur un inlandsis mais ils nous ont reçus à coups de fusil... Ils avaient un élevage de moutons et certainement de la viande, quel dommage ! L'homme ne paraissait pas armé mais avait très bien pu cacher un fusil ou un pistolet à ses pieds. Le canot hétéroclite se rangea le long de la coque.

— Vous n'avez pas une échelle à nous envoyer ?

Lien Rag regardait la femme que son étrange robe dénudait en partie. On apercevait un sein très ferme et le haut d'une cuisse. Très maquillée, elle levait vers lui un regard aguicheur. Il comprit qu'elle n'était là que pour détourner l'attention. Il devait surveiller les trois hommes avec méfiance.

— Un instant.

Il s'éloigna de la coupée, disparaissant à leur vue, vit que Yeuse et Ann étaient prêtes sur la passerelle en cas de coup dur. Farnelle s'éloigna avec Gdami vers une des portes d'accès. Il manœuvra l'échelle et une minute plus tard ils

grimpaient tous à bord.

— C'est un bon cargo que vous avez là, camarade. Il était bourré de marchandises ?

— Hélas non ! Il avait la coque trouée et avait tout perdu... Nous l'avons réparé mais nous n'avons pas les moyens de le propulser...

Le gros homme regardait autour de lui avec méfiance. Et puis il se paralysa, en apercevant les deux femmes là-haut dans la passerelle et surtout les deux fusils à tir rapide.

— On n'est jamais trop méfiant, n'est-ce pas ? fit Lien Rag.

La fille reculait avec une terreur disproportionnée. Comme si elle était responsable d'une conspiration qui serait en train d'échouer.

— Mon nom est Lien Rag... Et vous ?

— Ludy, fit le gros... Nous pouvons faire du troc... Nous avons de la belle huile de phoque et des quintaux de poissons séchés. Il nous manque du sucre, du lait, de la viande, de la farine... Vous ne perdrez pas au change.

— Où comptez-vous aller ?

— Vers l'ouest, puisqu'on dit que là-bas les glaces résistent. L'Africana serait intacte et la banquise atlantique aussi. Nous y arriverons bien

un jour. Tous nos stocks ont brutalement dégelé et nous n'avons plus rien. Nous avons jeté des tonnes de viande pourrie et attiré des requins dangereux autour de notre barge...

— Nous ne pourrons vous donner que peu de choses, dit Lien Rag. Nous n'avons rien à faire d'huile de phoque puisque la température se réchauffe chaque jour et que notre machine est hors d'usage. Ni du poisson... Vous aurez quelques médicaments et du lait pour vos enfants. Si vous vous aventurez à l'ouest viendra le moment où vous n'aurez plus assez d'eau pour naviguer.

— Nous trouverons bien une voie ferrée... Nous avons tout, la machine, les wagons... Je vous le dis, camarade, la société ferroviaire n'est pas encore morte et tout recommencera comme avant... Nous reconstruirons notre station ailleurs, voilà tout.

Lien Rag appela Farnelle pour qu'elle aille chercher la marchandise promise. Il y avait du lait en poudre dans un grand container et des médicaments. Les compagnons de Ludy embarquèrent le tout et à la fin Farnelle alla prendre de la viande en conserve qu'elle leur fit descendre depuis la coupée. Ils s'éloignèrent à coups de rames sans se retourner.

— Ils voulaient le cargo. J'ai vu Ludy regarder les mâts de charge. Il évaluait leur possibilité et pensait qu'ils pourraient remonter la locomotive à bord.

— Vous avez vu, cria Ann depuis la passerelle, ils ont une grande roue à l'arrière, comme dans ces vieux films d'autrefois montrant les bateaux d'un grand fleuve américain.

L'étrange bâtiment passa à quelques encablures et ils aperçurent la fameuse roue mue par la vapeur. C'était un bricolage astucieux malgré les grosses pertes de pression. Ils disparurent dans le brouillard et Lien essaya d'écouter le plus longtemps possible le halètement de la machine. Il eut l'impression qu'elle ne s'éloignait pas tellement et la mimique de Farnelle le confirma dans ses certitudes.

— Cette nuit il faudra redoubler de prudence, dit-il.

Ils effectuaient des rondes chaque nuit mais jamais ne s'étaient sentis menacés, même lorsque les griffes des gros loups rouges faisaient crisser les tôles du *Princess*.

— Vous croyez qu'ils auraient pu embarquer la machine ?

— Je le crois. Ou alors ils auraient pu ouvrir

un côté pour la faire rouler dans la machinerie. Ils doivent disposer d'un gros stock d'huile.

— Vous croyez qu'ils vont vers l'ouest ?

— Je pense qu'ils jouent les pirates et qu'ils attaquent toutes les fois qu'ils flairent un butin.

Ils se relayèrent deux par deux et vers trois heures du matin une série de coups de feu alerta Yeuse et Lien Rag qui dormaient dans la timonerie. Anna et Farnelle étaient en train de repousser une attaque à la proue du cargo. Elles avaient éclairé, plusieurs projecteurs fonctionnant sur un petit générateur.

— Attention, il y en a aussi à tribord.

Lien Rag s'y porta et d'une rafale coucha plusieurs ombres sur le pont. Mais la plupart se relevèrent et disparurent en sautant par-dessus bord. Il entendit le bruit des rames et le choc contre une plaque de glace flottante, mais à l'arrière les attaquants s'obstinaient et Farnelle dut utiliser les grands moyens, des grenades.

Ils finirent par s'enfuir, surpris par leur volonté de résistance.

— La fille de tout à l'heure est blessée et c'est la seule qu'ils n'ont pas essayé de sauver, dit Ann.

Elle s'appelait Galoa et expliqua qu'elle avait été enlevée lors de l'attaque d'une île flottante de

glace :

— J'étais avec ma famille et nous errions au hasard lorsqu'ils ont abordé. Ils ont tué les quatre autres et m'ont embarquée. J'étais leur esclave et chaque fois je devais me montrer provocante avec les gens qu'ils voulaient attaquer... Ils n'ont ni enfants ni malades à bord... Ce sont des barbares et leur stock d'huile est réduit. Ils n'ont jamais chassé le phoque. Ils viennent d'une colonie pénitentiaire, un train-bagne je crois.

Elle était blessée à la cuisse et saignait beaucoup. Les femmes l'entraînèrent pour la soigner et Lien Rag resta seul à patrouiller avec Gdami qui, de ses origines rousses, possédait des sens très développés.

— Ils sont partis, dit-il, ils sont même loin vers le sud.

Ils avaient emporté les morts et les blessés mais de nombreuses taches de sang étaient encore humides. Lien Rag pensait que désormais ils devraient se tenir toujours prêts, qu'il y aurait d'autres pirates, d'autres assauts et que la vie deviendrait de plus en plus cruelle.

Combien de temps pour reconstituer une société respectueuse des lois, des années, des générations ? Ce maudit brouillard favoriserait les

actions criminelles aussi longtemps qu'il persisterait.

Le lendemain un vent puissant balaya les brumes et leur permit de constater qu'il n'y avait plus aucun objet flottant autour d'eux, à l'exception des immenses îles de glaces. La barge de Ludy avait disparu.

— Cette tempête doit drôlement les secouer, dit Lien Rag en montrant les icebergs qui s'entrechoquaient et menaçaient le *Princess*.

Par chance une chape énorme de glace sous-marine s'étendait tout autour du cargo, et stoppait net les énormes blocs de glace lancés à toute vitesse.

CHAPITRE V

Le premier ovibos tué par la tribu de Roux fut apporté en offrande à Jdrien qui l'accepta avec émotion. Il trancha dans le corps de la bête et trouva le cœur, qu'il montra encore tout saignant en le levant au-dessus de sa tête. Toute la tribu manifesta sa joie et il commença de dépouiller l'animal. C'était le premier ovibos qu'on tuait dans ce coin de l'Antarctique. Ils avaient été introduits depuis longtemps, avaient prospéré mais se tenaient à l'écart des réseaux, si bien que personne ne pouvait se vanter d'en avoir déjà capturé.

Jdrien le découpa avec le plus de soin possible pour que chacun ait droit à un morceau semblable. Il ramena le sien dans le wagon qui lui servait de domicile et Jael soupira :

— Enfin de la viande, mais nous devons songer plus loin. Les femelles pourraient nous donner du lait. Il faut capturer des bêtes qui vont mettre bas et élever les petits pour les domestiquer. La chasse est un stade mais l'élevage nous rapprochera plus vite de la civilisation pacifique. Nous ne pourrons pas vivre tout le temps comme des barbares.

— Il y a des dizaines de milliers de bêtes et très peu de survivants en Antarctique, répondit Jdrien. Mes frères ne veulent pas d'une civilisation d'élevage qui les contraindrait. Ils apprendront à suivre les troupeaux, en tireront la viande et le cuir, la fourrure. Ici nous aurons froid l'hiver, même si le Soleil brille quelquefois.

— Devrons-nous suivre les troupeaux, nous aussi ? demanda-t-elle inquiète.

— Non, rassure-toi...

Elle prépara la viande qui malgré son goût de sauvage leur plut à tous les deux. Ils n'avaient pas fait un tel repas depuis longtemps. Ils avaient eu la chance de trouver ce train-laboratoire proche du volcan Erebus qui, certains jours, les recouvrait de ses cendres tièdes, selon le sens du vent.

Jdrien allait désormais presque nu, à l'exception d'une sorte de short en peau de phoque

mais Jael supportait des vêtements plus chauds. La nuit le thermomètre tombait encore à moins dix, parfois plus bas.

— Les ovibos viendront jusqu'ici pour brouter les lichens et les mousses qui commencent d'apparaître sur les roches. Nous les capturerons alors. Il nous faudra en tuer pour conserver la viande dans des cavernes de glace pour l'hiver.

La radio diffusait de moins en moins d'appels au secours et les voix désespérées s'éteignaient les unes après les autres. Ils imaginaient les drames, les fins misérables de tous ces gens bloqués à bord de grands convois paralysés sur la glace en train de fondre. Ils croyaient savoir qu'une seule ligne en provenance de Titanpolis continuait à être praticable, à quelques exceptions près, mais des travaux constants permettaient de la maintenir en état.

— Les gens espèrent rejoindre le cœur de l'Antarctique, là où les glaces persistent, ou même la Panaméricaine par le Réseau de Patagonie mais ce sera de plus en plus hasardeux.

Le mausolée de Jdrou avait été reconstitué mais il fallait surveiller le cercueil en glace cristalline qui risquait de fondre. On avait décidé de creuser une grande caverne qui s'enfoncerait

jusqu'aux glaces éternelles, et d'aménager une immense basilique pour y conserver le corps. Les Roux s'étaient déjà mis à l'ouvrage et la galerie d'accès progressait de plusieurs dizaines de mètres chaque jour.

— Tu crois que mon demi-frère Liensun aura réussi à trouver un cargo ? demandait Jael quelquefois, avec une inquiétude pleine de tendresse.

— Tu l'aimes toujours. Autrefois, il s'est servi de toi pour parvenir à ses fins.

C'était aussi son demi-frère par le père, Lien Rag, et Jdrien comprenait cet attachement de sa compagne pour le garçon. Liensun n'était ni tout à fait mauvais ni tout à fait bon. Il pouvait séduire par sa vitalité mais parfois ses réactions brutales choquaient. Un temps, il avait cru devenir le maître des Rénovateurs du Soleil et entraîner Hot Station dans une guerre civile contre le pouvoir du Kid, mais Jdrien était parvenu à le contrer. Frères ennemis durant des années ils avaient fini par se rapprocher lorsque Jdrien avait essayé de comprendre l'idéologie des Rénovateurs qui l'inquiétait. Liensun lui avait sauvé la vie.

En définitive seul le hasard avait tranché et le retour du Soleil ne devait rien aux uns et aux

autres. Ils étaient tous en train de lutter pour leur survie.

— Je pense qu'il aura trouvé un cargo. Il est obstiné et a souvent réussi dans ses entreprises.

Une partie de la tribu des Roux qui vivait auprès d'eux partit à la chasse aux ovibos une nouvelle fois et ramena une demi-douzaine de bœufs musqués. Ils en découpèrent la viande en lanières pour en fabriquer les fameux bâtons sur lesquels ils enfilait autrefois des rondelles de graisse, mais la chaleur ne permettait plus ce genre de conservation. Il fallut enfouir les bêtes dans la caverne que l'on creusait pour Jdrou, la mère de Jdrien.

Puis il y eut de furieuses tempêtes d'équinoxe qui les empêchèrent de sortir. Le Soleil brillait à travers les plaques de glace que le vent furieux arrachait aux montagnes, et c'était hallucinant car des dizaines d'arcs-en-ciel se croisaient à l'horizon et il était impossible de mettre le nez dehors. Les Roux durent s'abriter dans les autres wagons et souffrirent de claustrophobie.

— Si vraiment nous en avons pour une génération, ce sera intolérable, dit Jael, démoralisée.

— Les tempêtes s'atténueront peu à peu,

affirma Jdrien, mais les brouillards persisteront.

Cette dépression dura trois jours et lorsqu'ils purent sortir ils étaient tous épuisés. Des wagons avaient été saccagés et plusieurs Roux avaient trouvé la mort. Ils construisirent aussitôt des igloos qui leur parurent mieux adaptés pour résister à ce phénomène meurtrier. Ils souffraient pour la plupart du réchauffement de la Terre et attendaient l'hiver avec impatience.

Un matin, en se levant, Jael découvrit deux oiseaux bizarres non loin du wagon et, en y regardant de plus près, elle reconnut une poule et un coq échappés d'un élevage lointain et qui visiblement mouraient de faim, car ils s'attaquaient à une peau d'ovibos mal équarrie. Elle leur donna des miettes de pain, réussit à les entraîner jusque dans le wagon où elle les captura.

Elle passa deux jours à leur confectionner un enclos et une semaine plus tard la poule donnait un œuf chaque matin. Elle résista à son envie de les manger, la présence du coq lui faisait espérer qu'ils étaient fécondés. Mais la poule refusa de les couvrir et elle dut en jeter la moitié. Avec le reste elle confectionna une omelette qui surprit Jdrien.

— Je suis sûre d'avoir des poussins un jour. Je serai patiente, je ne tuerai que les poulets pour

conserver des pondeuses. Tu verras que d'ici un an j'aurai une centaine de poules.

Les brouillards s'espaçaient avec l'automne et l'approche de l'hiver, et le sens des tempêtes paraissait se déplacer. Ils n'en connurent pas d'aussi terribles mais un matin il se mit à neiger. Ce n'était ni de la grêle ni une pluie de glace, mais vraiment de la neige légère et soyeuse.

CHAPITRE VI

La *Vieille Patache* se trouvait dans un canyon étroit entre deux falaises verticales de quarante mètres de haut environ, et le couple éprouvait une angoisse constante car le bateau était réduit à peu de chose, malgré ses dix mille tonnes, entre ces deux masses qui en faisaient peut-être cent fois plus.

Ils veillaient nuit et jour, à l'écoute du moindre froissement des tôles, inspectaient les cales sans arrêt, cherchaient les voies d'eau. Par chance, les deux fantastiques icebergs avançaient tous les deux dans la même direction, entraînés par un courant assez puissant, ne déviant même pas de leur route nord-est lorsque le vent soufflait. Mais, pour l'instant, seules les brumes épaisses, une soupe à goût de varech décomposé et de krill

avarié, régnaient. Ils n'apercevaient même plus le sommet des deux montagnes de glace, attendaient la catastrophe chaque minute, le broyage irrémédiable.

— Ils sont pour le moment soudés par leur masse immergée, très profondément, peut-être deux cents mètres, qui peut le dire, mais avec le courant chaud cette glace sous-marine fond et les deux masses se rapprochent.

En guise de témoins, ils avaient enfoncé des tiges de fer dans les parois qui, chaque jour, se rapprochaient l'une de l'autre de deux à cinq centimètres.

— Il nous reste deux mètres en tout... Vingt jours au mieux mais le processus va s'accélérer... À cause de ce courant chaud...

Zabel préparait une cuisine qu'ils n'avaient même pas l'appétit d'avalier. Ils ne dormaient pratiquement jamais plus de deux heures d'affilée. La poussière de charbon les assaillait toujours et la fatigue de toutes ces tâches à accomplir les épuisait. L'hélice principale refusait de tourner. Pourtant l'arbre, lui, était en assez bon état mais quelque chose bloquait.

— Il faudrait que je plonge, répétait Liensun, je m'enduirai de graisse minérale. Il y en a un

plein fût et j'irai voir.

Parfois il se penchait à l'arrière du cargo et regardait l'eau glauque en dessous. Très bas, la tache blanche des deux icebergs unis le faisait frissonner. Il ne pouvait se résoudre à descendre et pourtant savait qu'avec l'hélice il aurait pu dégager le bateau de l'étreinte des deux masses. Il croyait apercevoir une grosse tache noire à hauteur de l'hélice, ne parvenait pas à se faire une idée de ce que ça pouvait bien être.

Une nuit il fut réveillé avec l'impression que ses pieds touchaient le fond de sa couchette, et il réalisa qu'il se trouvait à l'oblique.

Il se leva d'un bond juste comme Zabel venait le réveiller.

— La poupe s'est lentement soulevée, expliqua-t-elle. Je ne me suis rendu compte de rien jusqu'à ce que je me mette à glisser.

Ils disposaient d'électricité puisqu'un générateur annexe pouvait fonctionner et alimenter des batteries. Il brancha un projecteur pour sonder les mystères de la poupe, mais ne put rien voir et le jour se leva difficilement dans une purée de pois phénoménale. On n'y voyait pas à deux mètres.

— Je vais descendre, dit-il en charriant le

rouleau d'une échelle de corde préparée depuis longtemps pour cette expédition.

Il découvrit que la poupe formait une sorte de bulbe et que gouvernail et hélices se trouvaient juste dessous. Il disparut dans la brume aux yeux de Zabel mais continua de lui décrire ce qu'il voyait.

— Le socle des icebergs s'est soulevé et le cargo en même temps...

— Tu vois ce qui bloque ?

Une grosse masse bleutée...

Il descendit encore et aperçut comme des rosaces blanches sur cette masse. Il se demanda s'il oserait y poser le pied. L'échelle de corde, trop longue, s'était entassée dessus mais il hésita. Une odeur bizarre le saisit à la gorge et puis il sut ce que c'était, d'un coup.

— Une baleine ! Une baleine énorme qui s'est trouvée coincée sous le cargo et qui a dû s'asphyxier... Elle devait être congelée... Mais...

Il tâta le grand corps du bout du pied, le sentit encore ferme.

— Ça va, je peux me poser dessus, mais c'est bougrement glissant.

Les taches blanches étaient des parasites mais

il y en avait d'autres. Levant les yeux, et malgré le peu de visibilité, il découvrait le gouvernail et l'hélice encastrée dans un évidement de celui-ci. La baleine s'était en quelque sorte empalée sur cette pièce d'acier qui disparaissait pour un tiers dans sa chair. Elle avait dû, à court d'oxygène, remonter trop rapidement sans avoir soupçonné la masse du cargo au-dessus d'elle.

Il cria pour expliquer à Zabel les raisons de l'immobilisation de l'hélice, contourna le gouvernail, se rendit compte que la baleine commençait de dégeler après des années, peut-être des décennies de congélation et que d'ici une semaine ou deux sa chair se décomposerait. L'odeur deviendrait vite intolérable et attirerait toutes sortes de prédateurs. Des goélands et des requins.

Il remonta au bout d'une heure et ne cacha pas à Zabel qu'ils devraient découper l'énorme masse sans attendre.

— Mais tu attireras les mêmes charognards, rétorqua-t-elle.

— Nous n'avons pas le choix. Il faut rassembler le matériel, surtout des scies, des palans.

— Mais que ferons-nous des blocs de chair ?

Nous ne disposons d'aucun endroit pour les jeter, étant donné notre position coincée entre ces deux montagnes de glace.

— Nous les entasserons à bord... Par la suite nous les balancerons à l'eau.

— Tu imagines des milliers de goélands affamés harcelant notre pont ? Ce sera dangereux. Ils ne nous laisseront même pas sortir. Il faut les jeter à la mer par l'arrière et essayer de les entraîner au loin.

— Ils flotteront.

— Nous devons fabriquer un radeau puisqu'il n'y a plus de canot à bord... Je peux ensuite m'occuper de la manœuvre, haler les morceaux pour les abandonner plus loin, dans un autre chenal entre deux îles de glace.

Dès le lendemain il attaqua le corps de la baleine en commençant par la queue, mit toute la journée pour scier un tronçon énorme. Il dut attaquer la colonne vertébrale à la hache et descendit à plusieurs reprises dans l'eau pour se nettoyer. Par chance, cette eau était comme un lac fermé par la baleine et la glace, si bien qu'aucun requin n'apparut, mais très vite les goélands et d'autres oiseaux inconnus intervinrent. Au début ils observaient l'opération perchés tout en haut des

icebergs. Zabel tirait sur eux, ne parvenant plus à les effrayer et ils finirent par descendre se poser sur le corps, s'approchèrent de l'endroit que Liensun avait scié. La chair restait congelée à l'intérieur mais tendre en surface et ils en emportaient des lambeaux considérables qu'ils allaient déguster un peu plus loin, non sans se battre cruellement, cherchant à se crever les yeux.

Bientôt il travailla au milieu de plusieurs centaines d'oiseaux aux becs menaçants et dut abandonner lorsqu'ils commencèrent de vouloir saisir les débris de viande sur sa personne. Il plongea dans l'eau glacée, se nettoya en vitesse et remonta en hâte. De là-haut, impuissants, ils assistèrent au festin fantastique.

- Ils finiront par la dépecer toute, dit Zabel.
- Il leur faudrait des mois.
- Ils arrivent tous les jours plus nombreux.
- Il faudrait les requins, fit-il sans y songer vraiment. La besogne irait plus vite.

Mais dans la nuit cette idée lui revint et il pensa qu'il y avait une possibilité de faire venir ces prédateurs jusque-là.

- Eux, ils attaqueront en dessous, les goélands en dessus et la besogne ira très vite. Dès que l'hélice sera dégagée je peux aussi la faire

tourner et elle achèvera le dépeçage de ce grand corps.

— En projetant de la viande et du sang partout, fit-elle avec dégoût.

Mais il commença à étudier depuis la proue la réalisation de son projet. Il n'avait que quelque dix mètres de glace à découper pour que le fameux petit lac isolé corresponde avec l'océan. Par là viendraient les grands prédateurs, les requins surtout mais aussi d'autres animaux plus petits.

Il attaqua son chenal à la pioche et avança assez vite. Mais plus loin le cœur des glaciers était plus dur et il se demanda s'il pourrait en venir à bout.

Au troisième jour une surprise l'attendait sur le pont. Une caisse en métal que Zabel disait avoir trouvée dans une soute de la proue, juste au-dessus du puits à chaîne.

Il l'ouvrit et découvrit des cartouches de dynamite.

— Elles ont des centaines d'années, commença-t-il par dire.

— Pourquoi ne pas essayer tout de même ?

Lorsqu'il alluma la première mèche il regardait en bas, pensait vraiment viser la glace mais dans la dernière seconde il jeta la cartouche

sur la queue en partie détachée de la baleine.

— Gare ! cria-t-il.

Une immense gerbe de chair en putréfaction monta dans le brouillard et ils n'eurent que le temps de se glisser sous une bâche de pont. Pendant près d'une minute une pluie horrible s'abattit sur cette toile et sur le reste du cargo.

— C'est effrayant et dégueulasse, dit Zabel en risquant sa tête au-dehors.

Mais dès qu'ils sortirent ils virent les goélands qui se posaient, ravis de ne pas avoir à arracher leur butin au grand corps.

— Dans quelques heures ils auront tout nettoyé.

— Tu es sûr de ne pas avoir endommagé le gouvernail et l'hélice... Mais qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je vais aller voir.

Il descendit quelques échelons et constata que la moitié du corps de la baleine avait été dispersée par l'explosion, et que la partie encastree dans le gouvernail et l'hélice paraissait avoir bougé. Mais il y avait des traînées de viande et de sang partout et certainement jusque sur les deux icebergs.

— Le travail se trouve simplifié et je ne suis pas obligé de creuser mon chenal à la pioche.

— Peux-tu me dire, puisque l'hélice est hors de l'eau, comment nous pourrions manœuvrer ?

— Il n'y a plus qu'à espérer un mouvement des deux icebergs, fit-il avec une fausse assurance, sachant que les deux monstres pouvaient très bien réduire le cargo en galette en quelques secondes sans leur laisser une chance de s'échapper.

CHAPITRE VII

Dans l'étroite vallée, un train s'était immobilisé deux semaines auparavant et n'avait pu continuer vers le sud. C'était un charbonnier avec un wagon de marchandises. Le chauffeur et le mécanicien avaient tout tenté pour essayer de faire rouler la locomotive, mais en vain. Vers le soir les voyageurs avaient quitté le convoi pour suivre les rails en direction du nord où se trouvait la plus proche station. Le chauffeur et le mécanicien les avaient suivis peu après et depuis le convoi s'enfonçait dans la glace. Celle-ci fondait de quelques centimètres le jour, redevenait dure la nuit quand la température redescendait. Il n'y avait plus eu d'autres trains sur ce réseau à deux voies.

Au bout de quinze jours les Rénovateurs des

Échafaudages avaient entrepris de récupérer le charbon des huit wagons pleins à ras bord. Ils avaient aussi trouvé d'autres marchandises comme de la viande de yak séchée, de la farine, du thé et du beurre. Toute la colonie avait travaillé dur pour vider le convoi. On ne pouvait plus utiliser la voie de raccordement et il fallait transporter les charges à dos d'hommes. Les femmes avaient utilisé des brancards et avaient pu charrier une cinquantaine de kilos de charbon chaque fois.

Les brouillards étaient aussi épais qu'ailleurs, mais un courant d'air les balayait assez souvent la nuit, et le professeur Charlster pouvait reprendre ses observations du ciel. La lucarne qui concernait le Pacifique central n'était pas visible avec son télescope électronique mais il lui semblait que la couche des poussières lunaires s'amenuisait.

On était sans nouvelles de Rooky, la colonie dissidente où les plus jeunes avaient voulu édifier leur propre groupe social, et chaque soir le collectif d'administration connaissait des discussions passionnées, voire des disputes violentes. À plusieurs reprises on en était venu aux mains et Rigil, qui dirigeait les affaires, avait le plus grand mal à imposer son autorité. Même le vieux professeur Charlster ne pouvait apaiser les

groupes de sa présence de vieil homme expérimenté. Les parents et les grands-parents des jeunes gens de Rooky exigeaient qu'on leur envoie une expédition de secours. Ils avaient déjà obtenu que l'on s'occupe de l'un des dirigeables en stock, mais l'état de ces appareils allait nécessiter des mois de travail et perturber la vie des Échafaudages. Le réacteur connaissait des ennuis de fonctionnement et le manque d'énergie se faisait sentir dans les étables de yaks, les unités de cultures hors sol. Il fallait donner de la chaleur et de l'eau en quantité et le réchauffement n'était pas suffisant pour vivre différemment.

— La glace a fondu juste assez pour empêcher le trafic ferroviaire et détraquer notre réacteur habitué à un refroidissement naturel. Nous ne pouvons sacrifier notre existence pour Rooky. Je suis partisan d'aller à leur secours mais il faut trouver un autre moyen que le dirigeable, expliquait Rigil pour la dixième fois. Avec le *Ma Ker* ils ont pris le meilleur aéronef.

— Ils auraient dû revenir ici, dit une mère véhémence, et s'ils ne l'ont pas fait c'est qu'ils sont dans une situation précaire. Même leur radio ne fonctionne plus.

Charlster intervint pour expliquer que les

ondes radio subissaient, du fait du bouleversement général, des anomalies profondes et que le relais installé sur un sommet pour retransmettre les émissions avait dû s'enfoncer dans la glace à la suite du réchauffement. Il était situé dans la zone que le Soleil adoucissait à nouveau.

— Nous manquons de matériaux pour le dirigeable et une fois qu'il sera en état nous aurons très peu d'huile pour son diesel... Et nous pensons que les postes de chasse où se procurer l'huile de phoque n'existent certainement plus.

Mais les parents voulaient entendre un autre discours et tous s'engageaient à faire des heures supplémentaires pour la réfection du dirigeable. On avait expérimenté les ballonnets, reconstitué l'enveloppe mais on manquait de matériaux légers pour la superstructure, les caténaires, qui autrefois étaient fabriquées en matières composites et en carbone. De même, le moteur en céramique avait besoin d'être révisé et il n'existait que très peu de mécaniciens spécialisés dans ce travail.

Avec le réchauffement, les lichens qui permettaient, en partie, de nourrir les bêtes, poussaient très bien mais il fallait prendre des risques énormes pour les cueillir sur les parois de la falaise. C'étaient les plus jeunes qui s'en

chargeaient et il y avait déjà eu deux accidents mortels.

C'était la méthode ancestrale des Tibétains pour nourrir leurs yaks et de là venaient les échafaudages nombreux dans le pays, accrochés à la moindre falaise. Certains avaient jusqu'à cent niveaux et les populations qui s'étaient consacrées à cette cueillette ne redescendaient que rarement dans les vallées. Toujours entre glace et ciel, elles avaient passé des générations à s'habituer au vide et ne plus souffrir du vertige, mais les Rénovateurs du Soleil n'avaient pas encore cette expérience séculaire.

La colonie ne souffrait d'aucune restriction alimentaire mais on économisait l'énergie. Le charbon du train immobilisé dans la vallée apporterait une amélioration des conditions de confort mais pour combien de temps ?

Un matin, l'alerte générale fut donnée car on signalait un groupe humain se dirigeant vers le bas de la falaise. Très vite, on identifia des lamas précédés de leurs joueurs de cymbales et d'agitateurs de clochettes.

Rigil s'apprêtait à les recevoir mais ils s'immobilisèrent à distance et commença une étrange cérémonie avec encens et cris, prières

psalmodiées et gestes rituels.

— Ils nous jettent l'anathème, dit Charlster. Il fallait s'y attendre. Ils nous accusent d'avoir ramené le Démon du Feu, le Soleil, qui brille désormais à l'est et finira par s'emparer de ces montagnes.

Ils crurent, parce qu'à la nuit la cérémonie cessa, qu'ils en étaient quittes, mais dès le lendemain tout recommença. Et lorsque ce groupe-là en eut assez, un autre arriva. Désormais ils durent vivre en recevant cette excommunication permanente. Parfois, le vent emportait prières et encens dans l'autre sens mais, en général, ils pouvaient les entendre dès qu'ils passaient sur les échafaudages.

Il fut décidé de construire un dirigeable plus petit qui irait en reconnaissance le plus rapidement possible. Ils pensaient que le *Ma Ker* était empêché de voler par une panne technique mais qu'on pourrait y remédier. De toute façon un autre projet aurait demandé huit mois d'efforts tandis que d'ici un mois il serait peut-être possible d'envoyer quatre personnes à l'est.

— Ils rapporteront des nouvelles du reste du monde, disait Charlster qui était lui aussi partisan de ce projet plus raisonnable.

Chaque matin on vérifiait la fonte des glaces sur le plateau. On recueillait désormais l'eau douce sans avoir besoin d'énergie et c'était une économie importante.

On eut une mauvaise récolte de céréales, surtout de blé et de maïs. Et on dut envisager de réduire les rations quotidiennes.

— Il sera temps que les échanges reprennent, disait-on au collectif, nous avons trop de fromage, de beurre et de viande et pas assez de pain, mais comment rétablir les communications ? Regardez les lamas qui nous maudissent à l'extérieur, ils sont pieds nus dans dix centimètres d'eau.

Et puis un jour quelqu'un fit quelques traits sur le tableau noir de la salle souterraine et expliqua son projet :

— Autrefois on appelait ce système un téléphérique. Il faut un câble porteur et deux autres qui tirent la cabine dans un sens ou dans l'autre. La cabine est suspendue par une poulie. On pourrait rejoindre deux hauteurs pour commencer et ainsi de suite avec de petites stations. Nous pouvons fabriquer ce câble à condition d'avoir le matériau nécessaire.

— Il nous faudrait l'accord des Tibétains sans que les lamas interviennent. Comment rencontrer

nos voisins ? Les lamas doivent les remonter contre nous. Ils n'hésitent pas à patauger dans la glace fondue pour exorciser nos démons... Leur rôle doit prendre de l'importance...

— Nous ne pouvons pas rester coupés du monde... Et les autres groupes humains non plus. Ils n'ont que des yaks, nos voisins, même pas de cultures. Ils seraient heureux d'avoir un peu du thé que nous produisons, ou du sucre.

Ce fut une jeune femme nommée Songe qui eut soudain l'idée.

— Et si dans la nuit nous apportions des offrandes aux lamas ? Des aliments de première nécessité, du thé dans des containers isothermes, et des gâteaux ?

— Ils les détruiront.

— Nous recommencerons chaque nuit. Je les ai observés. Ils ne doivent pas avoir grand-chose à se mettre sous la dent...

— Il faudrait des volontaires.

— Armés.

— Les lamas ne nous agresseront pas physiquement, affirma Charlster.

La même nuit, on alla déposer les offrandes. Bien sûr le lendemain les moinillons vinrent les

jeter contre les premiers niveaux des échafaudages, mais chaque nuit désormais un groupe, déjouant la surveillance des lamas, alla apporter quelques cadeaux de nourriture que les apprentis lamas venaient régulièrement jeter contre la falaise.

— Nous aurons un moteur classique qui consommera très peu d'huile, annonça Rigil un soir aux parents des dissidents. Le dirigeable emportera quatre personnes d'équipage et une assez importante quantité de nourriture et de matériel. Il volera à cent cinquante à l'heure maximum mais aura une grande autonomie... Malheureusement insuffisante pour rejoindre Rooky... Et nous ne savons pas si l'équipage trouvera de l'huile en route. Tout est désorganisé en bordure de la banquise et sur celle-ci...

— Mais les chasseurs n'ont que les phoques pour vivre, pourquoi refuseraient-ils de troquer l'huile contre des vivres frais et diversifiés. Des gens qui ne mangent que du poisson ou de la viande à goût de poisson ne doivent pas être très exigeants ?

— Ils n'ont pas dû rester sur leur lieu de chasse... L'effondrement de la banquise est psychologiquement difficile à accepter. Dessous

c'est l'océan à la profondeur effarante... Imaginez-vous à la place de ces gens-là, qui le plus souvent sont assez frustes et déjà obsédés par certaines croyances superstitieuses...

Désormais l'idée du dirigeable avait conquis jusqu'aux plus réfractaires, ceux qui n'avaient jamais pardonné à une partie de la jeunesse d'avoir préféré l'aventure aux Échafaudages.

Un matin se produisit un événement inattendu. Les moinillons ne vinrent plus jeter les offrandes contre la falaise et tout le monde accourut pour vérifier la chose.

— Les groupes de lamas ne sont jamais les mêmes et nous sommes enfin tombés sur des gens moins sectaires, qui accepteront peut-être de discuter.

— Il faut leur apporter d'autres offrandes dans la journée, proposa Songe.

— C'est trop dangereux.

— Je suis volontaire mais je n'irai pas seule.

On choisit une autre fille et deux garçons et ils emportèrent du thé bouillant, du sucre, du miel synthétique et quelques gâteaux, très peu, la farine devenant rare.

On suivit avec inquiétude la marche des quatre jeunes gens dans ce mélange de glace et

d'eau qui recouvrait le sol de la vallée et où on enfonçait parfois jusqu'aux genoux. Les lamas siégeaient sur une plate-forme construite en bois, depuis des semaines ils avaient eu le temps de s'organiser et même on y avait étendu un grand tapis.

— Voilà, dit Songe. Nous vous apportons ce que nous avons de meilleur à vous offrir. Nous savons que vous nous maudissez mais nous n'avons jamais souhaité que le Démon du Feu revienne sur Terre. Nous sommes les premiers touchés par cette malédiction et nous voulions vous le faire savoir. Nous pensons que les hommes de cette région sont faits pour vivre ensemble, pour échanger des marchandises et se parler et c'est pourquoi nous sommes venus tous les quatre.

Le plus âgé des lamas fit taire quelques murmures et empêcha les joueurs de cymbales d'intervenir. Il regarda la jeune fille de son œil inquisiteur :

— Vous êtes les esclaves du Démon du Feu et vous souhaitiez son retour pour régner sur les hommes.

— Non, Grand Lama... Nous avons pensé que le Soleil reviendrait un jour tout naturellement, et nous ne faisons qu'espérer ce temps lointain.

Nous n'avons jamais rien entrepris pour hâter son apparition.

Le vieillard l'observait avec impatience :

— Vous vous repentez ? Vous regrettez d'avoir provoqué un cataclysme ? Le Démon triomphe et ricane à l'est... Et vous tremblez désormais comme un enfant qui aurait mis le feu à une litière de lichens et s'affolerait ?

— Nous voulons vivre en paix avec tout le monde. Désormais la fonte de la glace va nous isoler et cette vallée ne sera peut-être plus qu'un fleuve infranchissable. Ne faudrait-il pas y réfléchir et prévoir comment chaque groupe pourrait se rendre chez les autres ? Personne ne peut vivre dans l'isolement, personne ne peut vivre seulement des yaks. Nous, nous faisons des cultures, nous avons du thé, du sucre, des céréales diverses.

Les moinillons écoutaient, ne comprenant peut-être pas tout mais le mot thé les fit tressaillir. Leurs réserves avaient dû s'épuiser. Il était cultivé dans des serres chauffées au charbon et le charbon n'arrivant plus, les cultures avaient dû s'étioler.

— Croyez-vous que ce soit profitable pour nous, cette situation nouvelle ? Où sont nos ambitions, nos désirs de pouvoir ? Nous ne

bougeons plus de nos échafaudages et nous attendons comme vous que la situation évolue. Mais elle ne peut que devenir encore plus dure avec les inondations. Si toute cette glace se transforme en eau nous en aurons jusqu'au huitième ou neuvième étage, dit-elle.

Elle désignait les énormes glaciers des montagnes environnantes et chacun imaginait les cascades dantesques qui jailliraient un peu partout, remplissant les vallées profondes souvent étranglées à chaque extrémité. Il suffisait que quelques blocs paralysent l'écoulement du débit pour transformer certaines régions en lacs très profonds.

— Nous ne pourrons même plus circuler comme autrefois à l'aide de bateaux à cause du courant, mais nous avons chez nous quelqu'un qui avec des câbles à l'horizontale espère faire circuler des cabines. Vos temples possèdent des treuils pour qu'on puisse y accéder ? Pourquoi ne pas les utiliser à l'horizontale ? Il nous faudrait de l'acier pour fabriquer les câbles et nous n'en avons pas.

Depuis les échafaudages, Rigil se rendit compte, grâce à ses jumelles, que les moines avaient l'air d'écouter Songe avec une très grande attention.

CHAPITRE VIII

La *Vieille Patache* acceptait de naviguer, en marche arrière qui plus est, et dans le chenal qu'avait creusé Liensun à coups de bâtons de dynamite. L'hélice avait un beau jour consenti à tourner, achevant de hacher menu le corps de la malheureuse baleine, projetant des débris dans tous les sens, pulvérisant même au passage quelques dizaines de goélands trop voraces qui nettoyaient le gouvernail à coups de bec.

Zabel, effrayée par les explosions et le bruit de la machine, croyait sa dernière heure venue tout en bas, devant le foyer où elle pelletait le charbon. La vis sans fin ne fonctionnait pas encore, mais il y avait urgence à sortir de l'étreinte des deux icebergs qui n'allaient pas tarder à se rejoindre. Ça racla de partout sur les côtés et sous la quille, et un

instant le cargo s'immobilisa. Il crut que c'était fini, donna toute la vapeur et la grosse masse repartit, dans un brassage ignoble de glace, de viande et d'eau.

La fumée rabattue par un courant d'air venait encrasser les vitres de la passerelle et il n'y voyait presque plus rien, devait ouvrir et recevoir cette suie grasse en plein visage. Il avait trouvé des lunettes pour protéger ses yeux mais dut les arracher de son nez. Il circulait à cinq nœuds à l'heure environ et cela suffisait pour briser les dernières résistances. Au-delà du canyon qu'il creusait au fur et à mesure à coups de dynamite il ignorait ce qu'il trouverait, n'espérait pas la pleine mer mais au moins un chenal plus large. Il devait immobiliser la grosse masse d'un coup d'avant toute, pour aller en vitesse jeter son bâton et revenir dare-dare reprendre la barre et surveiller le chadburn.

— Ça va en bas ?

— Merde, répondit Zabel, je suis cramée sur tout le corps, brûlée, et j'ai dû me mettre à poil, il fait cinquante.

— Je lécherai tes blessures avec le reste ce soir, cria-t-il avec un rire tonitruant.

Elle lui répondit grossièrement mais il était

déjà au-dessus du goulet en train d'envoyer deux cartouches en même temps. Il s'enfuit pour ne pas recevoir les giclées de glaçons mais quelques vitres du château arrière en pâtirent. Cette fois, l'explosion avait été trop rapprochée de la poupe.

— J'en peux plus, Liensun.

— Encore un quart d'heure et on sera sortis de ce trou du cul de glace... Je suis sûr que derrière c'est la mer, l'océan à perte de vue.

Ça accrochait encore sous la quille et tout vibrait, paraissait vouloir se disloquer. En bas, le charbon incandescent avait tendance à s'échapper de ce foyer vétuste quand elle tournait le dos et elle n'en finissait pas de sacrer. Elle avait déjà avalé des litres d'eau qui ressortaient par sa peau et s'évaporaient sur le plancher brûlant.

Il y eut un choc et elle hurla :

— Liensun !

Comme il ne répondit pas, elle claqua la porte en fonte d'alimentation du foyer et grimpa quatre à quatre les escaliers rouillés. Dire qu'ils avaient dû le dégager de tonnes et de tonnes de glace pour pouvoir accéder au fond, et que ce sacré bateau allait leur péter dans les mains.

Dans la brume elle ne vit pas grand-chose mais Liensun était déjà à la proue.

— On a touché, dit-il, et assez sec. L'hélice sort de l'eau. Je vais repartir en avant un coup. Mais que fous-tu là ? Et le charbon, qui va le mettre dans le foyer ?

— J'en ai marre, si tu veux le savoir, éclata-t-elle.

— Moi aussi.

Mais ils se séparèrent et le bateau refusa de repartir en avant, quille coincée et bien coincée.

Ce fut elle qui, par le conduit acoustique, lui conseilla d'embrayer les petites hélices latérales.

— Ça fonctionne mal, seule celle de droite accepte de tourner.

— Et alors ! Essaie la droite.

— Il faut l'aider et c'est dangereux, dit-il. Je ne veux pas que tu prennes des risques.

— J'ai vu comment tu faisais l'autre jour.

L'hélice de droite fut embrayée et l'arrière commença de pouvoir pivoter. Il inversa le sens, la poupe se mit à osciller. Soudain, la quille se dégaugea brutalement et le bateau cogna avec force contre la paroi la plus proche.

— C'est rien.

— C'est cabossé ici, dit-elle. La contre-cloison a éclaté...

— Pas de voie d'eau ?

— Ça va.

Il put repartir à deux nœuds et dut aller faire sauter quelques blocs qui s'obstinaient. Sans le brouillard il aurait découvert ce qui l'attendait au-delà de ces amas de glace. La menace des deux icebergs s'éloignait mais avec la nuit le pack allait se resserrer autour de la coque et rien n'était sûr.

— Ça va, en bas ?

Elle ne répondait pas et il hurla jusqu'à ce qu'elle réponde d'une drôle de voix :

— Je dormais, dit-elle, je n'en peux plus.

— Ça va aller, juste quelques pelletées et on sera sortis d'affaire. C'est aujourd'hui ou demain, tu sais ?

— Quelles pelletées ? De combien de tonnes ?

— Quel humour ! fit-il avec rage.

À nouveau la quille raclait et à chaque instant il attendait le choc, accélérât doucement et le cargo continuait de culer avec une sorte de placidité qui le ravissait intérieurement. Cette masse lancée à plus grande vitesse pourrait franchir certains endroits sans difficulté, pensait-il. Il ne voyait toujours pas ce qui le guettait plus loin et commençait de craindre que le goulet

s'étendît sur des kilomètres.

— Ça vient ? demanda Zabel.

— Oui, grommela-t-il avant d'aller à l'arrière pour voir.

Le brouillard s'épaississait dans le crépuscule et devenait pâteux de suie et de poussière de charbon mal digérée par la machine.

— On dirait du dégomillé, murmura-t-il en retournant à ses commandes.

Ça raclait à droite, il redressait la barre et ça raclait sur la gauche. Ça raclait dans les fonds, et chaque fois il croyait voir exploser des rivets comme l'auraient fait des furoncles, s'ouvrir les soudures comme des plaies purulentes. Pas possible que ce vieux rafiot japonais résiste encore longtemps à un tel traitement après des siècles d'abandon.

— Je t'ai bichonné, hein, et peut-être que maintenant tu vas essayer de me montrer que tu n'es pas un ingrat ?

Et puis plus de grincements, et la vitesse qui augmentait. Il se rua comme un fou à l'arrière et vit le grand chenal d'eau où flottaient de petites plaques de glace inoffensive.

CHAPITRE IX

La première voile fut hissée à bord du *Princess* dix jours exactement après que les deux mâts eussent été installés. Lien Rag les avait solidement haubanés en cherchant les meilleurs angles possibles pour laisser une grande liberté aux voiles. Il avait utilisé des rampes de rambardes en duraluminium manchonnées avec des tubes plus petits. Impossible dans ce cas de prévoir la rainure où engager la ralingue de bordure. Il avait donc préparé des sortes de bracelets, s'était rendu compte qu'ils risquaient de se coincer dans le départ des haubans lorsqu'on hisserait les toiles. Il dut prévoir un câble tendu le long du mât.

C'était une belle voile en tissu imperméable qu'il étarqua avec soin. Elle atteignit le haut des

vingt mètres du mât d'avant. Il avait fabriqué une bôme avec les mêmes matériaux que le mât mais dès que la voile s'enfla de vent, elle se courba et il estima qu'il devait la raidir. Pourtant dès que la toile prit le souffle léger de ce matin-là, tout le *Princess* vibra et tous sentirent qu'il tremblait d'une impatience encore prisonnière des glaces. Une force pleine de promesses lui faisait donner de petits coups de boutoir avec son étrave et Farnelle en avait les larmes aux yeux. Des années durant elle avait habité cette épave coincée dans la banquise depuis toujours et voilà qu'elle vivait, qu'elle manifestait le désir de bondir en avant, de s'élancer toutes voiles dépliées vers l'inconnu.

— Dès que nous aurons la deuxième voile arrière, dit Lien Rag, nous utiliserons le vent pour nous dégager. Il doit exister des passages plus loin et désormais la débâcle des glaces est irréversible.

— Comment avez-vous appris cette technique qui vient du fond des âges ? demanda Ann, émerveillée.

Depuis qu'ils se trouvaient réunis sur le vieux cargo *Princess*, l'ancienne dirigeante des Rénovateurs se trouvait attirée par le glaciologue. Ils avaient de longues discussions scientifiques sur bon nombre de sujets et ce qu'elle savait de la vie

de cet aventurier la fascinait. Il s'était révolté contre la société ferroviaire, n'avait cessé de rechercher la Voie Oblique, avait fini par la découvrir, avait quitté la Terre pour s'exiler durant quinze ans dans un satellite gigantesque et vivre une existence complètement délirante, en compagnie d'un géant ancien pirate et d'un cul-de-jatte illuminé.

Yeuse était consciente du rapprochement de ces deux-là et une jalousie féroce mordait à même son ventre. Depuis le retour de Lien sa faim amoureuse ne connaissait pas de satiété. Il était l'amant de toujours. D'autres hommes l'avaient fait gémir ou hurler de plaisir mais lui la hantait nuit et jour. Parfois elle l'assaillait dans son sommeil, réclamait sa force, savait qu'elle exagérât mais ne parvenait pas à combler cette attente de quinze ans qui existait entre eux. Et cette bas-bleu, cette intellectuelle mince et nerveuse allait lui dérober le meilleur de ces retrouvailles ? Elle voyait bien que Lien ne s'intéressait pas seulement à son esprit mais couvait ses petites fesses rondes d'un œil songeur. Elle était si musclée qu'elle avait pu grimper au mât pour débrouiller la drisse de grand-voile coincée dans la poulie. Elle avait préféré se dénuder en partie pour mieux serrer le mât entre

ses cuisses dures, et le spectacle avait été d'un érotisme certain, comme si cette fille grimpait le long d'un sexe démesuré, avait songé Yeuse.

Elle se rendait compte que Farnelle aussi regardait Lien Rag avec des yeux tendres. Dans ce visage buriné et presque viril c'était assez inhabituel pour qu'on le remarquât. Et la nouvelle, Galoa, l'ancienne esclave des maraudeurs mis en fuite, ondulait des hanches en sa présence.

— J'ai navigué sur des voiliers du rail, expliquait Lien Rag, et précisément dans cette zone. Le long du 40^e. C'était assez exaltant comme moyen de transport mais sur l'eau ce sera encore plus passionnant.

— Mais lorsque le vent est contraire ?

Il lui expliqua comment on pouvait remonter au vent selon un certain angle, à condition de disposer d'une technique affinée. Mais on pouvait tirer des bords, marcher en zigzags pour atteindre la destination prévue.

— Le *Princess* ne sera pas très manœuvrant à cause de sa masse, de la modestie de la voilure et de l'étroitesse des chenaux que nous trouverons parmi les glaces. Ce n'est que dans quelques mois, ou quelques années, que la mer sera complètement libre, et en attendant nous devons

utiliser toutes les techniques. Notre diesel pourrait être remis en état si nous disposions des pièces de rechange. Peut-être les trouverons-nous un jour. Je compte sur certaines stations isolées désormais sur les inlandsis. Les habitants seront peut-être disposés à effectuer des trocs. Nous essayerons d'acheter des marchandises en cours de route, ou de les prendre quand elles n'appartiendront à personne.

Farnelle avait déjà réussi à faire pousser les graines que Kurts lui avait remises, du soja, du blé et elle pouvait fournir la table en produits frais pour éviter le scorbut.

— Il faudrait trouver des animaux d'élevage également. Tant de choses nous manquent.

Il rendit la bôme moins flexible, tandis que Farnelle et Yeuse cousaient les derniers lés de la grand-voile arrière qui aurait une fois et demie la surface de la première.

— Sache une chose, lui dit Yeuse un soir, alors qu'ils venaient de faire l'amour, je ne te laisserai jamais la possibilité de t'envoyer Ann ou Galoa, sans parler de Farnelle. Je t'ai attendu quinze ans...

— Sans pourtant faire abstinence alors que nous, là-haut, nous n'avions aucune partenaire.

— Je ne t'ai rien caché. Mais tu me trouveras toujours disponible n'importe quand, n'importe où, même s'il faut baiser devant les autres.

Yeuse l'effrayait. Il avait retrouvé la compagnie des femmes, après quinze ans de camaraderie virile. Il baignait dans le climat particulier qu'elles engendraient, fait de tendresse, d'attente discrète ou de provocation flagrante, de rires et de moments calmes où aucun désir précis ne venait s'interposer. Parce qu'il était le seul mâle, mâle auréolé par son passé, il bénéficiait de leur attention constante mais n'avait pas envie d'en abuser. Il aimait discuter avec Ann Suba, admirer sa croupe mignonne, mais le regard intelligent et complice de Farnelle lui plaisait tout autant, même si les agaceries de Galoa le faisaient délicieusement frissonner.

Gdami, lui, vivait une existence fabuleuse, toujours entre deux périls qui arrachaient aux adultes des cris effrayés. Il grimpait aux mâts, plongeait sous la quille pour renseigner Lien Rag sur l'emprise de la glace, luttait de vitesse avec les requins qui tournaient autour, coinçait des poissons dans les anfractuosités sous-marines de la glace et les jetait ensuite sur le pont. Il avait même attaqué une otarie qui l'avait mordu et griffé sur tout le corps, mais il avait réussi à la

tuer. Il était remonté sanglant le long de l'échelle de coupée, la tirant par la nageoire dorsale.

Lorsque la deuxième voile fut amurée, le *Princess* se mit à trembler comme un amiral prêt à sauter sur une proie et, d'un coup, parut se libérer de l'étau des glaces profondes, mais fut immobilisé deux mètres plus loin.

— Il a quand même bougé, dit Lien Rag.

Il dut faire affaler les voiles car les mâts se courbaient dangereusement sous les premières rafales d'une tempête naissante. Ils n'eurent que le temps de les ferler avant de se réfugier dans la passerelle. D'un coup le brouillard s'effiloça et comme toujours la luminosité de l'air les surprit.

— C'est, disait Farnelle à mi-voix, comme si une divinité préparait son apparition. C'est à la fois effrayant et enthousiasmant mais j'ai terriblement mal aux yeux.

À l'abri du vent qui dépassait les cent kilomètres heure, la température montait très vite quand le brouillard s'éloignait et Gdami le premier souffrait beaucoup de ce réchauffement, devait s'isoler dans une pièce étanche pour conserver son tonus. Farnelle ne le quittait plus, essayait d'avoir de la glace pour le rafraîchir.

On ne voyait jamais la grande lucarne située

au Nord-Est par rapport au *Princess* mais on soupçonnait sa présence, car il était difficile de regarder dans cette direction sans éprouver l'impression de brûlure.

— Nous finirons par nous adapter, disait Ann Suba, et plus rapidement que nous ne le pensons.

— Qu'en savez-vous ? répliqua Yeuse, agacée par ce ton péremptoire. Il y a peut-être deux mille trois cents ans que nous vivons ainsi dans le crépuscule et les glaces.

— Le dogme sibérien n'a jamais été prouvé, dit Ann Suba. Il faudrait pouvoir dater les objets remontés des gisements avec la technique du Carbone 14, à dix ou vingt pour cent près, d'après les récits que j'ai lus nous pourrions établir l'âge exact des glaces profondes... C'est un vieillard nommé Jéricho qui m'a affirmé que le secret du Carbone 14 se trouvait dans la bibliothèque de Vatican II et que les Néo-Catholiques veillaient jalousement sur cette méthode de datation.

— Mais pourquoi ? fit Farnelle qui revenait de voir son fils. Quelle importance qu'il y ait deux mille trois cents ans ou simplement trois siècles ?

— Pour la continuité des pontifes... Demandez à Lien Rag... Nous avons fait des recherches sur les papes de la Grande Panique et les Néos n'aimaient

pas ça du tout. Ils ont certainement inventé de toutes pièces cette continuité avec quelques noms de papes, mais si vraiment la Grande Panique a duré deux mille ans, qu'est devenue l'Église durant tout ce temps ?

— Que va-t-elle devenir avec cette Grande Débâcle ? fit Galoa. Moi je suis une Néo-Catholique comme mes parents et j'ai reçu tous les sacrements habituels. Il m'arrive même de prier assez souvent.

Elle les regardait avec timidité et défi, cette grande fille brune au visage très sensuel, et Yeuse lui trouva un air hypocrite. Capable de réciter des prières en se laissant besogner, oui, cette sainte nitouche qui ne savait que se déhancher devant Lien.

— Ça me fait du bien, ça me permet d'affronter n'importe quoi. Quand Ludy et sa bande se sont emparés de moi et m'ont soumise à leur lubricité, sans la prière et la certitude de ma foi je serais devenue folle.

Yeuse faillit sourire à cause du mot lubricité mais Farnelle regardait Galoa avec perplexité.

— Vous leur avez pardonné ?

— J'essaye... Ils ont tué les miens et m'ont réduite à l'état d'esclave. Je devais satisfaire toutes

leurs volontés et travailler jusqu'à l'épuisement, je peux essayer de pardonner mais je n'oublierai jamais.

Dès le lendemain, le vent ayant faibli, Lien Rag fit hisser les voiles et cette fois le cargo se fraya un passage lent mais obstiné dans les glaces profondes. Il se souleva même de façon inquiétante pour glisser sur une montagne immergée, mais retomba sans trop de mal à part quelques verres dans la cambuse. Il dut parcourir quelques centaines de mètres tandis qu'ils retenaient tous leur souffle. Et puis il s'immobilisa en butant contre un socle sous-marin, mais Ann Suba s'enthousiasma et noua ses bras autour du cou de Lien pour l'embrasser furtivement sur la bouche.

— C'est extraordinaire, vous savez.

Elle récidiva en appuyant plus longtemps sa bouche ronde. Yeuse restait impassible tandis que Galoa s'approchait à son tour, les yeux baissés :

— C'est vrai que vous êtes formidable.

Elle l'embrassa et ces deux lèvres pulpeuses le troublèrent encore plus. Il n'y eut que Yeuse qui resta immobile car Farnelle, à son tour, vint lui faire une bise pudique sur la joue. Gdami dégringolait déjà l'échelle de coupée pour aller

sonder le socle qui faisait obstacle.

Il était capable de rester longtemps sous l'eau, affolant sa mère et tous les témoins. Il jaillit comme un jeune phoque en criant qu'avec une barre à mine on pouvait dégager le bateau. Mais Lien Rag le pria de remonter à bord.

— Nous avons des réglages à effectuer.

Le même soir il donna un cours de navigation à voiles à l'aide d'une planche peinte en noir qui lui servait de tableau. Il expliqua les diverses allures, montra le réglage des voiles.

— Pour le vent arrière il nous faudra des tangons, des sortes de longues perches qui empêcheront les voiles de se gonfler à l'envers, on dit « d'empanner », quand elles passent d'un bord sur l'autre. La bôme peut alors tout faucher sur son passage et ça peut être dangereux. Je vous demande d'être prudents.

— Nous pourrions nous dégager, dit Ann, je suis volontaire pour me mettre à l'eau avec ma combinaison isotherme et attaquer la glace.

— Plus loin ce sera la même chose. Il faut patienter quelques jours. La fonte s'accélère ces derniers jours.

Une période de brouillards givrants revint et le cargo fut recouvert d'une toile blanche, les

cordages des mâts se gainèrent aussi de plusieurs centimètres de gel. Ils durent allumer du feu dans le poêle de la cambuse pour se réchauffer.

— La lucarne se serait refermée ? demanda Yeuse alors qu'ils méditaient tous après le repas.

— Je ne pense pas.

— Pourtant Gus est peut-être retourné là-haut, a éventuellement réussi à stopper net ce retour au Soleil ?

— S.A.S. était bien trop malade. Le cancer de son ossature était très avancé et de plus il était atteint d'une maladie de peau. Sa carapace épaisse se déroulait complètement mitée dans l'espace, et de nombreuses implosions se produisaient un peu partout. Je pense que notre ami Gus s'est en quelque sorte suicidé. Il est même possible que sa navette n'ait jamais pu atteindre S.A.S.

Galoa comprenait mal ce dont il était question et n'osait trop demander d'explications. Son éducation néo lui faisait rejeter avec effroi tout ce qui concernait le ciel et les reliques du passé scientifique de la Terre. Elle avait l'impression qu'ils blasphémaient en parlant d'un monde qui aurait existé au-dessus de leur tête, alors que les croyants savaient qu'au-dessus il n'y avait que le royaume de Dieu.

— Pourtant, s'il avait réussi à y revenir... Tu m'as dit qu'il connaissait admirablement les rouages de ce satellite, savait communiquer avec son cerveau mi-animal, mi-électronique...

— C'est exact, mais dans quel état a-t-il pu trouver la salle des contrôles ? Et l'intérieur ne doit plus être vivable, faute de pesanteur artificielle et d'une température clémente. Quant aux vivres, je ne crois pas qu'il en trouve très vite, et s'il doit aller en chercher, il prendra des risques considérables. Avec son infirmité, comment organiser une expédition qui peut durer des jours, des semaines ? Déjà à nous trois nous avons le plus grand mal à effectuer ce genre d'entreprise dans les entrailles du S.A.S.

CHAPITRE X

Le Bulb n'en finissait pas d'agoniser mais vivait encore et, même s'il n'avait pas reconnu tout de suite Gus, il avait fini par répondre à ses messages. Et maintenant il imprimait sur l'écran cathodique ses sentiments. Le cul-de-jatte était ému aux larmes, car l'animal était heureux de son retour et le lui disait en mots maladroits, ne sachant comment exprimer son bonheur et sa tendresse.

Je me croyais à jamais seul dans l'espace avec une longue agonie devant moi et vous avez choisi de revenir et d'entrer en communication avec moi. Vous savez bien que je finirai par mourir très bientôt.

Pour l'animal, bientôt pouvait représenter des décennies et Gus ne pouvait pas lui révéler que lui-même serait peut-être mort bien avant. Il répondit qu'il était très heureux de son retour et qu'il n'avait pas l'intention de repartir. Il affirma qu'il allait trouver le moyen de le soigner et de le guérir, mais le Bulb paraissait résigné à son sort. Il ne demandait que du K2O pour atténuer ses souffrances, c'était un ersatz de la morphine.

— J'en trouverai, lui promit Gus, mais je dois vérifier pas mal de choses. Comment se fait-il que l'air soit à bonne température et respirable ? Je m'attendais à tout autre chose.

L'air était respirable à condition de négliger la puanteur qui régnait. Le Bulb expliqua qu'il avait dû sacrifier plusieurs zones endommagées pour maintenir une apparence de conditions acceptables dans ce niveau. Il avait besoin que la salle des contrôles reste en dehors de sa maladie pour que les communications avec le reste puissent se poursuivre.

— Il faut que je mange, aussi... Notre ancien logement est difficilement habitable. Il y a eu une implosion, peut-être à la suite du va-et-vient des navettes, mais désormais elles ne bougeront plus.

Gus, installé dans son fauteuil monté sur rail,

vérifiait les centres vitaux, les circuits qui recyclaient l'eau et l'air, les réseaux électriques. Sur les écrans quelques caméras extérieures ne cachaient rien de la fameuse pelade qui ruinait l'écorce extérieure du satellite vivant. Les furoncles qui pondaient des sortes d'œufs blancs, en réalité des parasites de l'espace, étaient de plus en plus nombreux et cette résine répugnante qui s'en échappait se répandait sur une bonne surface.

Il pouvait aussi voir les corps de tous les anciens occupants que le satellite expulsait dans le vide après leur mort. Les Ophiuchusiens bien sûr, mais aussi des cadavres de loupés, de Roux, d'enfants, de fœtus, des animaux. Des centaines et des centaines d'êtres momifiés par le froid spatial qui, selon les sautes de la gravitation, s'approchaient du satellite ou s'éloignaient pour quelque temps. Toujours le même spectacle hallucinant. Malgré tout ce temps passé dans le satellite, Gus n'avait jamais pu s'y habituer et il éteignit les écrans pour ne plus les voir.

Bulb n'en finissait pas de bavarder, de se raconter, il gagatisait même en répétant toujours les mêmes choses, parlait aussi de sa vie d'autrefois, quand il appartenait au grand troupeau qui vivait paisiblement dans les étoiles.

Gus avait trouvé un peu de viande congelée et sans attendre qu'elle s'attendrisse mordait dedans en buvant de la bière. Il devrait songer sérieusement à son alimentation. Avec les caméras intérieures – enfin, celles qui fonctionnaient –, il essayait de repérer les bandes diverses de Garous et de loupés qui hantaient les fonds du satellite mais n'en découvrait aucune. Il n'y avait plus guère de caméras disponibles, les autres, fabriquées en une matière organique certainement très appétissante, avaient été dévorées par les loupés affamés qui s'attaquaient également aux gaines des fils électriques et des différents circuits. Dès qu'il sortait de la salle des contrôles il restait sur ses gardes, avait toujours un pistolet sur lui. Il décida de s'installer à demeure, d'y dormir du moins et de prévoir un réfrigérateur. Il préparerait sa cuisine ailleurs, craignant que les graisses n'altèrent les délicats appareils. Mais pour déménager un tel poids il lui aurait fallu un matériel spécial et il y renonça. Il prépara du pain qu'il mit dans un four, rôda un peu partout, s'attendrit en retrouvant des traces de ses anciens compagnons, de Lien Rag qui pendant des mois avait perdu la raison, de Kurts et de son fils le petit Kurty, né d'une femme des bas-fonds du satellite. Et Gueule-Plate, la chèvre-garou aux seins de

femme, qui avait nourri le bébé. Une hybride déconcertante qui réagissait toujours à contresens mais qui adorait l'enfant. Il était ému mais ne regrettait rien. Très vite, sur Terre, il avait su qu'il ne pourrait plus s'accoutumer. Il avait surpris le regard des femmes, d'Ann Suba, de Farnelle. Yeuse, elle n'avait montré ni surprise ni dégoût, elle ne voyait que Lien Rag, et connaissait déjà Gus.

— Tu sais, dit-il en revenant dans la salle des contrôles, je vais étudier ton cas et dès qu'on le pourra nous commencerons un traitement. Je pense trouver ce qu'il faut dans les réserves pharmaceutiques.

Il parlait tout seul, espérant parfois que le Bulb comprendrait, mais en fait il ne pouvait communiquer avec l'animal des étoiles que grâce aux claviers... Ah, inventer une machine qui transformerait les sons en signaux électroniques !

Pour commencer il lui faudrait faire un inventaire des produits, mais aussi solliciter la mémoire du Bulb pour dresser une liste de tous les Ophiuchusiens morts d'un cancer. Parmi tous ces gens qui vivaient leur mort dans l'espace autour du S.A.S., il y avait certainement d'anciens malades dont le cas pouvait se rapprocher de celui

du satellite.

— Il faut que je procède avec des priorités. Une, je pense à moi et à ma survie, deux à Bulb, trois à l'Abominable Postulat et aux moyens de le poursuivre.

Sur Terre la débâcle des glaces devait entraîner des catastrophes épouvantables et il songeait à ralentir ce réchauffement, à laisser aux gens le temps de s'organiser, de fuir vers des lieux moins menacés. C'était pour cette raison qu'il était revenu, mais en fait il se plaisait dans le satellite, s'y sentait admis, protégé, et les horribles monstres qui désormais allaient être ses voisins n'auraient jamais de sourire condescendant pour son état.

Il rencontra son premier groupe de loupés le lendemain, quand il sortit pour aller préparer son petit déjeuner. Ils étaient trois, deux femelles et un mâle, un assemblage ahurissant de corps de moutons avec une structure humaine. Une des femelles avait un très joli visage et de longs cheveux blonds, et le regardait, drôlement campée sur ses quatre pattes grêles. Il remarqua qu'elle aurait pu donner deux beaux gigots, mais ils s'enfuirent dès qu'il parut, en bêlant.

Sa journée s'organisa autour de ses

recherches. Il commençait par les tâches matérielles puis recensait les déclarations de décès qui lui donnaient ensuite accès aux dossiers médicaux. Il avait introduit certaines données dans l'ordinateur et attendait que le tri s'effectue quelque part. Il consacrait le reste du temps à l'Abominable Postulat, se souvenant des difficultés qu'il avait eues la première fois pour en avoir connaissance.

La première fois c'était un texte enregistré depuis des années par Lien Rag qui l'avait éclairé. Car au début, l'ordinateur, enfin le cerveau de Bulb, occultait le passé. L'animal, malgré lui, se refusait à trahir ses anciens maîtres et ce n'était que depuis l'évolution de sa maladie qu'il se libérait de tous ces secrets qui l'étouffaient.

S.A.S. était le centre opérationnel qui commandait à d'autres satellites dispersés autour de la Terre, et chargés de veiller à l'étanchéité du voile de poussières lunaires enveloppant la planète. À la moindre déchirure un diffuseur pouvait fournir la quantité nécessaire à sa réparation. Ce diffuseur principal n'était autre que le noyau de la Lune détruite, réduit lui-même en poussières restées agglutinées. Comment ces poussières étaient ensuite envoyées à des centaines de milliers de kilomètres il l'ignorait,

mais Bulb lui avait certifié que le système avait très bien fonctionné des siècles, mais que désormais du fait de sa propre déchéance il était tombé en panne et que de nouvelles lucarnes menaçaient de s'ouvrir.

— Si ça continue, le Soleil passera comme au travers d'une immense passoire et toute la planète sera menacée. Les réfugiés doivent se diriger vers l'ouest, vers l'Africana, la Panaméricaine et il faut donc que je trouve le moyen de protéger ces Compagnies.

C'était venir en aide aux Aiguilleurs qui ne désiraient rien d'autre, pour conserver leur pouvoir intact, que la pérennité de l'ère glaciaire, mais le réchauffement devenait trop brutal. Il aurait fallu laisser faire la nature. On savait que la température mondiale remontait d'un degré par trimestre, en règle générale. En douze ou quinze ans on aurait pu atteindre sans grand dommage le zéro celsius. Les gens auraient eu le temps de s'adapter alors que dans le cas présent ils devaient le faire en quelques semaines.

Êtes-vous toujours mon ami ? Vous ne m'avez pas appelé une seule fois aujourd'hui et vous avez oublié de m'injecter du K₂O dans mes

circuits. Si vous saviez combien je souffre. Une partie des cryo-magasins a implosé et avec la caméra adéquate vous pouvez apercevoir les quartiers de saus qui se baladent dans l'espace.

Les saus étaient des animaux énormes de vingt à trente tonnes qui proliféraient eux aussi dans une région de l'espace proche d'Ophiuchus et qui constituaient, avec des graines, la nourriture des Bulbs. Les maîtres du satellite en avaient emmagasiné des quantités invraisemblables.

Gus répondit qu'il était toujours son ami et qu'il allait injecter la pseudo-morphine en quantité. Il avait hésité car ensuite le cerveau électronique de Bulb s'engourdirait et il ne pourrait plus travailler aussi efficacement. C'était se montrer impitoyable avec son compagnon de solitude, mais il allait le gaver de drogue et patienterait le temps qu'il faudrait.

Il y eut dans la nuit une panne de régénération d'air et, comme toujours, il dut descendre de plusieurs niveaux pour en trouver l'origine. Un loupé, ou plusieurs, avaient bouffé les gaines protectrices, preuve qu'ils mouraient tous de faim et que les implosions commençaient à réduire leur territoire de chasse et leur gibier, les

petits loupés.

Il découvrit les carcasses de saufs qui se baladaient un peu partout du côté de Salt. Une bonne centaine, et il soupira devant ce gâchis, ces ballots de viande ressemblant à des saucisses d'où leur nom, représentaient des années de nourriture pour Bulb. Même si sa maladie altérait son appétit il avait besoin de restaurer ses forces.

Grâce à ses télescopes il se rendit compte que l'éclairage de la Terre était bien meilleur dans certaines circonstances et qu'il distinguait les limites de la banquise du Pacifique. Cette dernière avait des nuances suspectes trahissant les fissures. L'une d'elles semblait partir de l'emplacement approximatif de Titanpolis, la capitale du Président Kid, pour se diriger vers le nord-est sur des milliers de kilomètres en direction de la Panaméricaine Nord.

Il aurait aimé connaître le Kid, cet homme aux jambes courtes qui dirigeait un empire. Peut-être auraient-ils pu s'entendre, du moins se comprendre. Mais il y avait urgence à revenir dans le S.A.S. avant que les navettes ne cessent de fonctionner. Il avait bien cru ne jamais pouvoir embarquer dans la sienne.

Du côté de Concrete Station tout paraissait

normal, mais la distance était trop élevée pour percevoir les fissures moins spectaculaires. Lien Rag, Kurts et les autres devaient connaître des jours difficiles, désormais.

Bulb lui signala qu'il souffrait moins depuis l'injection de K2O et qu'il ne se sentait pas somnolent.

— Avez-vous découvert un traitement approprié à mon cas ?

— Tout est dans votre cerveau, à votre insu, et je pense avoir bientôt le résultat.

— S'agirait-il de chimiothérapie ?

— En quelque sorte, fit Gus, alerté. Vous y avez déjà songé ?

— Effectivement, mais je n'ai pas pu localiser où se trouvaient les éléments appropriés. Ce cancer des os, appelons les choses par leur nom, est la suite logique des contraintes que mon ossature subit depuis des siècles, depuis qu'on m'a transformé en satellite. Nous avons toujours ignoré cette maladie. Par contre la pelade et les parasites nous ont souvent assaillis. Nous avons une immense zone d'astéroïdes où nous allions régulièrement nous en débarrasser, en nous frottant à ces rochers suspendus dans le vide. Non seulement ils nous écorchaient mais ils étaient

recouverts d'une substance qui empoisonnait ces sortes d'œufs blanchâtres. Il fallait nous voir folâtrer entre ces petites planètes ridicules. Nous les bousculions mais elles reprenaient vite leur ordre naturel bien sûr. Un jour, un ami est resté coincé entre deux masses et nous avons eu le plus grand mal à le dégager.

Gus se demandait si Bulb n'inventait pas ces histoires fantastiques ou ne se moquait pas de lui. Folâtrer dans un champ d'astéroïdes comme des phoques l'auraient fait entre deux blocs de glace ? Voilà qui le laissait sceptique.

CHAPITRE XI

Le nombre de réfugiés se regroupant autour du volcan venait d'atteindre vingt mille, mais l'endroit aurait pu en recevoir quatre ou cinq fois plus. Des trains avaient été préparés pour héberger les gens et désormais d'immenses entrepôts frigorifiques conservaient la nourriture. Les centrales fonctionnant à l'eau bouillante du volcan donnaient plus d'électricité que nécessaire, depuis que l'alimentation du Viaduc géant avait été stoppée.

Tout était allé très vite. Au début on avait court-circuité les arches les plus éloignées, à des milliers de kilomètres, mais on avait constaté qu'il était inutile de réfrigérer les autres car une immense fissure se creusait au large de Titanpolis, à cinquante kilomètres environ en direction du

détroit de Béring.

— C'est un courant d'eau chaude qui en est la cause, expliquait le professeur Klose, et la faille est d'importance. Plusieurs mètres de profondeur sur plus d'un kilomètre de large. Peut-être finira-t-elle par atteindre la Panaméricaine au nord... Cela pourrait représenter une chance pour un nouveau système de communication... Président Kid, il faut dès à présent envisager la construction d'un navire. Vous avez ici un matériel considérable, des techniciens et des matériaux comme le silicium et les batteries de bactéries... Un bateau qui fonctionnera à l'huile de baleine ou de phoque. Il faut que vous soyez le premier à rejoindre la Panaméricaine et à entamer des négociations avec elle. Vous allez frapper fort, sidérer le reste du monde et acquérir une gloire immortelle. Tenez, j'ai apporté des plans anciens ainsi que des photographies...

Le Kid les examina froidement. L'idée du professeur ne l'enchantait pas outre mesure. Il mesurait la faiblesse de son territoire. Un volcan sur mille kilomètres carrés, du silicium, du soufre, des baleines et des phoques. Il n'aurait pas grand-chose à offrir à Yeuse, P.-D.G. de la Panaméricaine. Le professeur devina l'objet de ses hésitations.

— Je suis sûr qu'il y a d'autres failles aussi importantes. Pendant des années elles seules permettront la navigation et les échanges. Après tout, les Accords de NYST restent valables et on a reconnu votre droit sur tout le Pacifique. Quand la Panaméricaine connaîtra à son tour la débâcle, vous aurez pris possession de tout votre empire, vous aurez des dizaines de navires qui sillonneront ces immenses canyons. Au besoin vous pourrez en créer d'autres vers la Sibérienne, vers China Voksal, par exemple, et plus tard vers l'ouest. Je vous en prie, Président Kid, réfléchissez... Je vais dresser une carte où les prochaines fissures risquent d'apparaître. Je connais mon métier de météorologue et de climatologue et je suis certain de ne pas me tromper si je peux travailler avec d'éminents glaciologues...

Il soupira et le Kid, cette fois, montra un certain intérêt :

— Vous en connaissez ?

— Non... Il y a quelques jeunes mais si nous avions un Lien Rag... Lui seul a pu collaborer au Viaduc géant et au Tunnel de Lady Diana, car il connaissait vraiment les glaces profondes... Vos navires auront besoin de trente mètres, de cinquante mètres d'eau sous leur quille. Et plus,

bien sûr. Il ne faudra pas que les socles remontent brusquement en se brisant et obstruent le passage...

— Mais les icebergs maritimes, les immenses plates-formes grandes comme des continents menaceront ces fragiles objets flottants ?

— C'est un risque à courir mais il en vaut la peine. Vous pouvez refaire votre empire en quelques années. Ces failles vont attirer les baleines et tous les poissons... Il faut armer des navires pour la chasse avec la Guilde des Harponneurs.

— Elle n'existe plus, les Harponneurs sont partis comme tous les autres.

— Il doit bien en rester quelques-uns... Vous avez une base solide avec ce volcan... Des gens capables...

— Complètement abattus également.

— Ça ne durera pas. Nourrissez-les bien, chouchoutez-les et quand ils seront rétablis, montrez-leur votre projet, intéressez-les et je suis sûr qu'ils marcheront.

— Il faudra former des équipages, des gens qui sachent naviguer. Tout est à apprendre.

— Eh bien, ils apprendront. Il y a bien quelques forbans par ici pour avoir navigué sur les

fameux Voiliers des Rails ? Trouvez-les et demandez-leur de donner des cours contre une forte rétribution... Il faut établir un plan ensemble. Mettez six bateaux en construction sans tarder...

— Non, un seul...

— Six, vous dis-je, pour votre prestige. Quand les autres, Panaméricains ou Sibériens, verront cette flotte, ils seront abasourdis, totalement, et déjà vous aurez gagné, vous serez leur maître, leur Dieu, l'homme qui a vaincu la malédiction solaire, qui s'adapte.

— Nos bateaux finiront écrasés par les glaces... Il y en a pour des années avant d'en être totalement débarrassés.

Klose éclata d'un rire que le Kid jugea insolent. Il fronçait ses épais sourcils avec colère lorsque l'autre daigna s'expliquer :

— Vous avez entendu ce que vous venez de dire ?

— Qu'il faudrait dix ans pour que les glaces disparaissent.

— Non, vous avez dit pour en être totalement débarrassés... Déjà votre pensée a évolué et ne se raccroche plus au passé. Vous avez bâti un empire sur les glaces mais c'est déjà loin de vous et vous n'en voulez plus, vous voulez l'océan

complètement libéré pour aller à la rencontre des autres Compagnies.

— Ne faites pas de la psychanalyse facile...

— Voyageur président, intervint Mary Halan qui assistait à la conversation, je pense que le professeur a raison et que c'est la seule issue possible. Même si nous échouons nous aurons pendant des mois eu un idéal alors qu'aujourd'hui nous ne songeons qu'à survivre sans grand enthousiasme.

— Vous voyez, triompha Klose, vous l'entendez ? Elle a vingt ans et elle exprime l'espoir de toute une jeunesse. Il faut y aller, Président. Vous pouvez compter sur moi et sur pas mal de gens, scientifiques, techniciens, ouvriers...

Le soir même le Kid retint Mary Halan auprès de lui. Plus par besoin de lui parler que de lui faire l'amour. Mais il commença par là et bavarda ensuite :

— Tu étais sincère tout à l'heure avec Klose ?

— C'est un projet magnifique. Vous avez vu ces machines ? Je veux dire ces bateaux ?

Il lui ordonna d'aller chercher plans et vieilles photographies de magazines anciens et ils les étudièrent avec attention une partie de la nuit.

— Vous auriez des navires-citernes pour

transporter l'huile. Lady Yeuse l'achètera très cher... Des navires réfrigérateurs... Nous sommes les plus grands producteurs de viande et d'huile de baleine et de phoque, ne l'oublions pas. Ces animaux sont toujours dans le Pacifique et nous les découvrirons grâce à la fissure du professeur Klose.

Le Kid prit la carte du Pacifique et considéra la fissure, une ligne bleue tracée par le professeur et soudain il écrivit en lettres bâtons : Fissure Klose.

— Il en sera ravi, dit Mary Halan.

— Si Lien Rag revenait... Quel glaciologue ! Il étudierait toutes les autres possibilités qui s'offriront à nous.

— D'abord la Fissure Klose et en attendant vous demandez qu'on forme des glaciologues...

— Et si la fissure s'arrête, ne conduit nulle part ? Ni en Panaméricaine ni en Sibérienne ?

— Il faudra des mois avant que le premier navire ne prenne l'océan... Et d'ici là cette faille aura atteint le bout du monde.

Dès le lendemain, il réunissait un bureau d'étude et sans préambule exposa le projet à venir. Klose parla de la fissure et des nombreuses autres qui apparaîtraient. Ingénieurs et techniciens

parurent totalement stupéfaits et considérèrent les deux hommes comme des fous, mais à la fin de la séance plusieurs ne cachaient pas leur enthousiasme, si le reste restait sceptique. Ce furent ceux-là, quatre en tout, que le Kid convoqua le soir même dans son train présidentiel pour un dîner intime. Il leur répéta ce qu'on attendait d'eux et leur demanda de choisir des confrères et des collaborateurs capables de se donner à fond dans cette aventure.

— La glace, c'est fini, maintenant c'est l'eau, et nous avons cent cinquante millions de kilomètres carrés d'océan Pacifique, qui nous appartient, à explorer. Je veux qu'on commence par lancer les recherches sur trois types de navires, un baleinier, un phoquier et un bateau-citerne pour transporter les huiles. Les moteurs seront à huile, bien entendu, et les matériaux seront le silicium et le plastique. Nous disposons aussi d'un stock d'aluminium et de matériaux composites...

— Grâce à Titan, dit un ingénieur, nous pouvons prévoir un moteur en céramique. Les hautes températures, nous pouvons les obtenir sans grandes difficultés... Mais nous aurons besoin d'une documentation beaucoup plus importante pour avancer les projets. Nous ne savons rien sur la flottabilité par exemple, sur l'équilibre des

masses... Sur le lest des fonds...

— On appelle ça une quille, dit le professeur Klose. Pour la documentation, j'ai une petite équipe dessus et je pense que dans quelque temps nous allons sortir des informations de grande qualité, pas des gadgets, mais des certitudes techniques.

— Nous ne regarderons pas aux moyens, dit le Kid, je ne parle pas d'argent puisqu'en ce moment le système monétaire est en panne, mais de tout le reste.

Les jours suivants, un événement attira une partie de la population sur la face est du volcan. Des ramasseurs de coquillages avaient donné l'alerte, signalant que des silhouettes bizarres apparaissaient au loin dans le chenal de la faille en question et, lorsqu'elles se rapprochèrent, elles se mirent à gesticuler et à crier. La police ferroviaire arriva à bord d'une draisine, mais les nouveaux venus paraissaient simplement joyeux d'arriver et ne manifestaient aucun sentiment hostile. Ils avançaient, installés dans d'étranges objets flottants, que plus tard on baptisa du nom de kayaks, mais que, pour l'instant, on ne savait comment appeler. Ces appareils étaient fabriqués en peaux de phoque cousues et imprégnées d'une

résine étanche.

— Ils arrivent d'un poste de chasse éloigné, vint dire Fields au Président Kid. Ils se propulsent, avec des sortes de bâtons palmés, depuis trois semaines, et disent avoir parcouru plus de mille cinq cents kilomètres.

— Amenez-moi les responsables.

Ils étaient trois. Leur visage était tanné par les embruns, ulcéré par le sel. Leur bouche notamment faisait pitié à voir et ils avaient des mains énormes, tailladées, mais ils paraissaient heureux de leur exploit.

— Notre trou à phoques est parti à la dérive. Il se situait au milieu de cette grande faille mais nous ne le savions pas. Nous ne pouvions pas rester sur cette île qui semblait se diriger vers le nord-est, alors quelqu'un a eu l'idée de construire ces kayaks... C'était ce garçon. Il s'appelle Ruydas.

Le garçon intimidé eut du mal à expliquer qu'il avait vu ces embarcations dans un très vieil album de bandes dessinées. Il avait commencé par construire un petit canot, avec simplement deux peaux tendues sur une armature en os de baleine. L'engin s'était retourné mais il n'avait pas embarqué lui-même, envoyant son chien comme passager. Il avait lesté le canot et celui-ci était

resté stable.

— Nous avons alors pensé que c'était le seul moyen de nous enfuir loin de cette île qui nous entraînait vers des régions que nous ne connaissions pas. Nous avons construit de plus grands canots avec des abris pour les provisions et pour dormir la nuit. Avec des matériaux prélevés sur nos wagons d'habitation... Les peaux étaient en grand nombre. Nous avons placé des lests sous la coque et nous avons fabriqué ce qu'autrefois on appelait des rames.

— Des avirons, fit Ruydas. Et quand ils étaient doubles, c'étaient des pagaies...

— Les brumes sont redoutables pour la peau... Pire que le froid de naguère... Nous avons beau nous enduire de graisse de phoque, nous avons tous des brûlures et des ulcérations mais nous sommes arrivés.

— La faille est continue ?

— Oui, voyageur président... Et parfois elle est large de près d'un kilomètre. Très poissonneuse. Nous avons pêché des harengs énormes sans difficulté, des crevettes, et nous avons vu d'autres poissons que nous ne connaissions pas. Nous avons même aperçu, mais en dehors du chenal, un de ces bateaux d'autrefois encore pris dans les

glaces. Nous avons essayé de faire le détour mais il y avait de trop hautes falaises qui nous empêchaient d'y accéder.

— Vous pensez que la faille continue vers le nord-est ?

— De notre îlot qui dérivait, nous n'en apercevions pas la fin. Elle doit se diriger vers la Panaméricaine... C'est un courant chaud qui l'a creusée... Il était assez fort en profondeur mais beaucoup moins en surface. Néanmoins il fallait ramer dur...

— On disait souquer, intervint le garçon, plein de ses souvenirs de lecture.

— La nuit, on s'amarrait au bord pour ne pas refaire à l'envers un chemin si difficilement parcouru dans la journée. Il faut dire que la première semaine nous n'étions pas aussi fatigués et dans cet état. Nous ramions la nuit, nous ne nous arrêtions jamais.

— Il faut dire aussi, ajouta le troisième qui n'avait pas encore ouvert la bouche, que nous pouvions nous éclairer. Par la suite nos batteries ont été complètement déchargées et nous les avons même jetées dans l'eau.

— Et la profondeur du chenal ?

Ils parurent terrifiés :

— Parfois il existe un socle reliant les deux berges mais le plus souvent, non... Nous avons très peur de tomber à l'eau. Personne ne sait nager...

— Vous pouvez me faire un récit détaillé de ces trois semaines ? demanda le Kid. Je vous récompenserai largement.

Ils parurent déconcertés, sauf le jeune garçon qui inclina la tête :

— Je peux le faire, je sais écrire et dessiner. Je me souviens très bien des événements. Comme cette grosse baleine qui a failli nous renverser lorsqu'elle est venue respirer au milieu de nous.

— En avez-vous vu d'autres ?

— Oui, pas mal, mais par contre, il y a des milliers de phoques qui se sont installés le long de la faille et parfois nous nous sommes demandé s'il ne vaudrait pas mieux s'installer là. Nous étions si fatigués. Mon père – c'est lui, dit le garçon en désignant son voisin – savait que nous étions dans la direction de Titanpolis mais les autres ne le croyaient pas.

— Tu vas me faire ce récit et ces dessins, dit le président. Fields, veillez à ce que ces valeureux chasseurs soient bien installés et qu'on les soigne avec rapidité.

Klose se frotta les mains lorsqu'il apprit que sa faille se poursuivait sur quinze cents kilomètres, comme il l'avait prévu.

— Nous devons très vite construire un petit navire d'exploration. Rien de très compliqué...

Le Président Kid inclina la tête :

— Quand il sera rétabli, vous prendrez ce Ruydas dans votre équipe d'étude et s'il le veut il fera partie de l'expédition.

— Je pense à un engin qui pourra avancer à vingt kilomètres à l'heure. S'il progresse de deux cents kilomètres/jour, il peut en un mois explorer des milliers de kilomètres. Et peut-être plus. Nous essayerons d'avoir un équipement radio de premier ordre, afin qu'il nous transmette chaque jour sa position avec une description succincte des régions traversées.

— Des milliers de phoques sont sur les berges de la faille, dit le Kid, rêveur, attirés par les poissons qui prolifèrent, des baleines aussi. Nous avons un immense trésor à exploiter. Nos baleiniers et nos phoquiers reviendront chargés à bloc... Je pense que notre prospérité deviendra très vite intéressante...

— Oui, mais le territoire, lui, ne s'agrandira pas.

— Qu'en savez-vous ? Nous aurons les moyens de nous fabriquer une plate-forme artificielle. Avec l'huile nous obtiendrons les matériaux, des rochers pour agrandir notre espace. Et puis l'eau baissera un jour et découvrira d'autres terres... Nous vivrons sur les bateaux s'il le faut en attendant...

Fields, Mary et Klose l'écoutaient avec fascination. Le Gnome paraissait se grandir dans son enthousiasme de bâtisseur d'empire.

CHAPITRE XII

La locomotive géante, la Locomotive-dieu, avait franchi des distances considérables avant d'atteindre les limites de la Transeuropéenne et Kurts ne comptait plus les kilomètres parcourus. Pour échapper à la débâcle des glaces, et surtout à ce grand exode des gens vers l'ouest, il avait dû carrément rouler vers le nord, franchissant les grands réseaux en abusant de sa force et de ses moyens techniques, ne retrouvant un trafic normal que dans les Provinces australes de la Sibérienne, dans ce qu'on appelait la Compagnie Autonome de Bakou, la CAB. Des blindés avaient essayé d'intercepter la machine mais, sans même les égratigner, à l'aide de quelques missiles tirés, l'ancien pirate les avait fait fuir et depuis il roulait vers l'est.

Kurty, toujours materné par Gueule-Plate, errait dans l'immense locomotive, surveillé en permanence par celle-ci dont les différents capteurs acoustiques, visuels et olfactifs étaient constamment en alerte, et le père pouvait suivre les exploits de son fils barbotant dans une baignoire avec la chèvre-garou ou mettant au pillage la réserve des confiseries.

Les radios locales ne parlaient que très peu du réchauffement de la Terre. Pourtant il devait exister d'autres lucarnes que celle qui s'était ouverte au-dessus du Pacifique central, mais la censure devait se démenier pour empêcher toute nouvelle panique. La région était quasi déserte à l'exception de gros centres pétroliers. Le froid était bien moins vif qu'autrefois et les habitants ne pouvaient pas ne pas s'en rendre compte. La température extérieure affichait des moins vingt là où, jadis, on relevait des moins soixante et parfois dans certaines zones les rails n'étaient plus aussi solidement implantés dans la glace.

En approchant de la frontière transeuropéenne il repéra de nombreux convois militaires, des trains blindés mais aussi des croiseurs, des cuirassés, des bâtiments de patrouille et d'intervention directe. On avait dû signaler sa présence, mais sa puissance de feu

connue depuis toujours impressionnait, et il avait lancé plusieurs messages radio indiquant qu'il était animé d'intentions pacifiques et ne cherchait qu'à rejoindre la Compagnie d'en face.

La guerre meurtrière qui avait opposé les deux blocs n'était pas totalement oubliée après presque vingt années de paix, et chaque Compagnie consacrait à son surarmement des ressources énormes. Elles étaient toujours à deux doigts de s'affronter et le maréchal Sofi, président de la Convention du Moratoire, en fait un véritable dictateur, n'était pas homme à se laisser manœuvrer par Floa Sadon qui dirigeait tout aussi autoritairement la Transeuropéenne. On disait qu'elle avait eu des faiblesses pour le Sibérien manchot, mais Kurts connaissait son tempérament de feu, son impossibilité à rester fidèle à un seul homme. Elle avait été la maîtresse de Lien Rag mais aussi celle de Yeuse, du Kid et la sienne bien sûr. Mais lui n'avait pu l'oublier. Pendant ces quinze années d'exil dans le ciel croûteux, à bord de ce satellite fou, il avait souvent rêvé d'elle, avait fait en imagination l'amour avec elle. On lui avait dit – c'était Yeuse qui l'avait rencontrée peu de temps auparavant – qu'elle était devenue grasse et vulgaire mais il s'en moquait. C'était cette femme qu'il voulait et il l'aurait,

même s'il devait avec sa machine mettre la Compagnie à feu et à sang.

Il devait rouler nuit et jour, ne dormir que quelques instants malgré la vigilance de son ordinateur central. Toutes anomalies étaient analysées en quelques secondes et, selon leur gravité, Kurts se trouvait immédiatement alerté mais il préférait veiller. Il connaissait l'attachement viscéral de cette locomotive pour lui mais ne voulait pas abdiquer toute son autorité.

— Je sais, répondait-il à la voix synthétique de l'ordinateur, je sais que nous approchons d'une concentration formidable de matériel de guerre, que des centaines de milliers d'hommes sur le pied de guerre sont face à face mais nous passerons comme des centaines de trains de marchandises passent tous les jours. Le commerce est florissant entre les deux Compagnies qui ont bien besoin de ces échanges, et le reste n'est que ridicule démonstration de forces.

On n'avait pas répondu à ses messages, mais il comprit qu'on avait transigé et qu'on préférait l'expédier chez les voisins sans lui chercher querelle. Devant et derrière lui, sur cinquante kilomètres, le réseau, pourtant important puisqu'il comptait dix-huit voies, était complètement

désert.

— Dix-huit voies, tu sais pourquoi ? Pour les grosses unités qui ont besoin de rails multiples pour se déplacer.

— La Transeuropéenne peut nous refuser.

— Non. Floa Sadon est déjà prévenue et elle est trop curieuse, à tous les points de vue, pour me refuser le passage. Elle doit se demander si le séjour dans l'espace, enfin elle ne sait même pas où j'étais, n'a pas trop diminué ma virilité...

Il riait tout seul et son sexe durcissait seulement en imaginant la silhouette de Floa Sadon. Autrefois, il l'avait enlevée. Elle était la fille du gouverneur d'une importante Province. Il l'avait humiliée en la livrant à son équipage et ensuite il en avait fait sa maîtresse. Quand on avait enfin apporté la rançon, elle avait refusé de le quitter et il avait dû presque la brutaliser pour la libérer. Par la suite ils s'étaient souvent revus, dévorés de baisers et de caresses, déchirés comme des fauves. Ils se haïssaient tout en ne pouvant résister à leur folie érotique.

Il aperçut de très loin les convois militaires quand la frontière fut annoncée à moins de dix kilomètres. L'ordinateur signalait que la voie était libre, radar, asdics et contrôleur de continuité

étaient à l'unisson sur ce point.

— Nous déboucherons en Province roumaine, dit-il. J'avais autrefois une cache dans le coin, remplie de trésors, de vivres et de vins fins. Des gens à ma dévotion y habitaient. C'était la grande période de mes pirateries. Aucun convoi ne me faisait peur et tous avaient une grande épouvante quand ma machine apparaissait.

C'était toujours la même chose. Il en eut la preuve en traversant la première station frontière. Même à grande vitesse il aperçut des visages effarés, effrayés derrière les vitres des wagons administratifs et plus loin des wagons d'habitation et, dans la campagne, les petites exploitations privées d'élevage ou de culture étaient closes.

— Même pas une fumée pour signaler leur présence de crainte que je ne m'arrête pour piller, voler et violer, fit-il avec un rire sans gaieté. Faut-il que j'aie marqué la mémoire collective, alors qu'il y aura vingt ans que j'ai quitté cette Compagnie pour le sud.

Il ralentit et laissa l'ordinateur diriger la machine sur une voie lente.

— Je vais dormir un peu. Où est Kurty ?

— Dans la nursery. Il dort et la chèvre humaine également.

L'écran lui donna une image rassurante de ces deux êtres. Kurty ne tétait plus sa nourrice à quatre pattes mais ne pouvait pas se passer d'elle. C'était sa compagne de jeux et on ne pouvait même pas faire confiance à cet animal hybride qui avait des crises enfantines et ne se souvenait de rien.

Il dormit six heures et au réveil alla déjeuner copieusement. Kurty pénétra dans la cuisine et vint s'installer sur ses genoux. Gueule-Plate, jalouse, essaya de grimper elle aussi mais il la repoussa en riant :

— Tu es trop lourde.

Comme elle boudait, il lui donna une tranche de jambon qu'elle avala d'un coup.

— Maintenant, allez jouer tous les deux.

Il se rendit compte qu'il y avait des gens à distance raisonnable de la locomotive, habillés de vêtements brodés très colorés. Ils paraissaient pétrifiés de crainte et d'admiration. Et une vue plus rapprochée par le zoom d'une caméra lui montra qu'ils brûlaient quelque chose dans des sortes d'encensoirs. Des fumées montaient.

— La Machine-dieu, murmura-t-il, le culte s'est propagé jusqu'ici ? C'est inimaginable.

Mystérieusement prévenus de la présence de

leur idole ils attendaient depuis des heures dans le froid, béats de contempler ce miracle. Kurts envoya quelques coups de sifflet puis fit déposer par la machine quelques cadeaux sur la voie ferrée avant de démarrer en douceur. Il put voir qu'ils s'approchaient lentement et semblaient au comble de la joie en découvrant les quelques friandises abandonnées.

— Peut-être les prennent-ils pour les excréments de leur Dieu, ricana-t-il.

Sa route se poursuivit en dehors des grandes stations. Il effectuait de grands crochets, n'avait même pas besoin d'abuser de sa suprématie électronique, les autorités préférant lui accorder la priorité sur la voie destinée en général aux express. Il imaginait la tête des Aiguilleurs devant, la rage au cœur, se soumettre à cause d'ordres venus d'en haut. Floa Sadon avait eu souvent maille à partir avec la caste et les tenait en grande suspicion.

Elle savait qu'il approchait mais ne se manifestait pas encore, par coquetterie, pour ne pas paraître faire le premier pas, mais elle lui facilitait l'accès de sa capitale Grand Star Station. G.S.S. comme on disait. Il pensait qu'il y serait dans moins de quarante-huit heures et s'efforçait

de calmer son impatience, de muser, ralentissant sa marche, prenant le temps de s'immobiliser sur les voies de garage.

Il n'avait pas l'impression que d'importants changements s'étaient opérés sur le territoire de la Compagnie. Yeuse lui avait tracé un panorama rapide de la situation. Floa n'avait jamais pu remettre son pays sur la voie de la prospérité. Il avait fallu que le Kid lui envoie des huiles et des viandes pour la soutenir. Les troubles persistaient mais les gros actionnaires gavés ne voyaient rien, se laissaient vivre paresseusement dans leurs résidences secrètes où ils reconstituaient d'anciennes voluptés de vivre avec soleil artificiel et lacs d'eau tiède.

Il montra sa volonté de traverser certaines stations et, bien que les autorités aient pris le soin de faire le vide autour des rails, il aperçut des wagons d'habitations délabrés, des quais mal entretenus, eut l'impression que même le courant électrique était de mauvaise qualité. Dans certains endroits on utilisait encore du gaz pour s'éclairer et il aperçut de petites stations plongées dans l'obscurité nuit et jour. Dans la région la lumière restait crépusculaire comme jadis et la température, bien que plus élevée, était aux alentours de moins trente. Les effets de la lucarne

du Pacifique se faisaient de moins en moins sentir. Ajoutée à cela l'impression de revenir dans une Compagnie archaïque et il se sentit très mélancolique.

Et puis ce fut l'appel, un soir. Transmis par radio et signé « présidente Floa Sadon ». Elle lui fixait rendez-vous à deux cents kilomètres de là, dans une petite station.

CHAPITRE XIII

Gdami, très excité, remonta l'échelle de coupée en criant de façon incompréhensible. Il ruisselait d'eau. Complètement nu, on voyait les signes de son métissage à la fourrure blonde qui couvrait son ventre et ses cuisses. Malgré son jeune âge il avait déjà le sexe d'un adolescent. Les Roux étaient très vite pubères, vers l'âge de cinq ans parfois, mais leur durée de vie n'excédait que rarement trente, quarante ans au grand maximum. À quarante ans un Roux était déjà un grand vieillard souvent incapable de suivre la tribu dans ses longs déplacements.

— Lien, Lien, on peut y aller, l'océan est libre, droit devant, sur au moins dix mètres de profondeur.

Depuis deux jours la température remontait fortement et les brumes s'épaississaient encore. Galoa accourut pour sécher le gamin et il se laissa faire avec une évidente satisfaction. Il existait, entre lui et la jeune femme, une certaine complicité que Lien s'efforçait de trouver innocente mais en vain. Yeuse lui avait fait remarquer les érections de Gdami, quand il jouait avec l'ancienne esclave des pirates, et elle lui rappelait que Jdrien tout jeune manifestait à son égard un désir évident :

— Souviens-toi, il me gênait parfois.

Gdami plongeait régulièrement pour vérifier l'état de la glace et Lien Rag décida de faire un petit essai avec une seule voile. Il n'y avait pas le moindre souffle avec cette brume, mais le vent pouvait se lever d'un coup sans qu'on s'y attende et ça ferait du bien à tout le monde de s'activer. L'oisiveté était pesante et lui-même se surprenait à regarder d'un peu trop près toutes ces femmes disponibles, même Farnelle dont le corps dégingandé ne manquait pas d'un certain charme amusant.

Le thermomètre indiquait six au-dessus de zéro et ils se dépouillaient chaque jour un peu plus de leurs vêtements. Ann Suba la première se

pendit à la drisse du mât avant et les autres vinrent à la rescousse. Depuis la passerelle il ne pouvait qu'admirer les formes de leurs corps mises en valeur par les efforts fournis. Yeuse se retourna et lui fit les gros yeux, soupçonnant les pensées libidineuses qui le hantaient.

Le cargo resta immobile et la grande voile flasque oscilla vaguement. Elles durent s'écarter à cause de la bôme qui balayait l'espace, venait buter d'un hauban à l'autre.

— Tu sais, lui disait Gdami qui l'avait rejoint, il y a des poissons énormes dans l'eau.

— Des requins ?

— Pas seulement. Je suis sûr qu'on peut aller très loin car je les ai vus nager rapidement vers là-bas.

C'est-à-dire vers l'est. Chaque jour la glace libérait un peu plus d'océan et autorisait tous les espoirs, mais aussi toutes les craintes. D'autres auraient l'idée, comme les derniers maraudeurs, d'embarquer sur des radeaux, des embarcations bricolées, pour partir à la recherche de ce qui leur manquait, nourriture, combustibles, contacts humains. Il n'y avait pas que des gens animés d'intentions criminelles autour d'eux, mais ils devraient se méfier de tout le monde et de toutes

les rencontres.

Le mieux serait de prendre, si c'était possible, la direction de l'inlandsis australien pour avoir la quasi-certitude de retrouver de grandes concentrations humaines, mais l'océan serait-il libéré de ce côté-là ?

— On dirait qu'il y a de l'air.

Juste une impression, la voile ne faseyait même pas. Mais il fallait attendre encore un peu avant de la ferler.

— Il va neiger, murmura Lien Rag.

Le brouillard devenait givrant et effectivement un quart d'heure plus tard les premiers flocons voltigeaient. Désormais c'était très fréquent. Il fallut ferler la voile et rentrer à l'abri. Bientôt les flocons tombèrent si serré qu'on ne voyait plus le mât voisin.

Ce soir-là, comme Yeuse lui paraissait morose au moment de se coucher, il lui demanda si elle ne regrettait jamais son travail de P.-D.G. de la Panaméricaine.

— Je ne sais pas, dit-elle. Là-bas c'est encore une autre époque archaïque, la glace, les Aiguilleurs, le froid. Je veux dire le froid terrible des moins cinquante. Cette neige, c'est presque une plaisanterie, comme si le ciel nous couvrait de

fleurs.

— Tu disposais du pouvoir suprême.

— Et d'énormes responsabilités... Il est possible qu'un jour une lucarne s'ouvre aussi là-bas... J'avais voulu préparer l'avenir, prévoir l'exode vers les montagnes Rocheuses...

— Tu as confiance en ceux qui te remplacent ?

— Hukoung est contrôleur général de la Traction. Un honnête homme. Et Reiner qui doit être son adjoint n'est pas mal. Il s'occupait de la synthèse scientifique et c'est un esprit ouvert. Il avait accepté l'idée d'un retour du Soleil et d'un bouleversement géopolitique et économique. Les Aiguilleurs doivent se dresser sur leur route. Ici c'est comme jadis, comme une nouvelle conquête de la nature, de la vie, du bonheur... Ce qui m'inquiète, c'est le déséquilibre de notre groupe... Je sais que les autres souffrent d'être seules et bientôt elles me reprocheront de te garder uniquement pour moi. Non, ce n'est pas de la jalousie, mais ce serait une sorte de régression si nous constituions un harem à ta disposition... Je n'aime pas l'intimité entre Gdami et Galoa... Nous devons préserver certains principes moraux et cette Néo a des sentiments équivoques pour l'enfant. Je serais choquée si jamais elle le

considérerait comme un mâle éventuel... Comme j'étais choquée lorsque Jdrien me désirait.

Elle rougit et soudain décida de parler :

— Nous t'avons recherché ensemble, dans les wagons-cimetières des Éboueurs, nous sommes restés ensemble pas mal de temps et plus tard nous nous sommes revus. Il... il a fini par devenir mon amant.

Lien Rag, déjà couché, s'assit sur le bord du lit et commença de se rhabiller.

— Que fais-tu ?

— J'ai l'impression que le bateau bouge.

— Il est solidement amarré.

— Je vais quand même voir.

Il sortit de la cabine et choisit d'emprunter le pont pour aller vérifier les amarres. Il aurait pu suivre une coursière encore plus longtemps, s'abriter de la neige. Celle-ci formait une couche de vingt centimètres et il glissa à plusieurs reprises. Le bateau ne bougeait pas, les amarres étaient molles et il monta dans la passerelle.

Quinze années ! Jamais elle ne l'avait cru mort mais, d'autre part, elle n'avait eu aucune certitude sur sa survie. Elle avait préservé une image vivante de lui mais elle avait connu d'autres

hommes. Elle lui avait tout avoué mais jamais elle n'avait parlé de Jdrien son propre fils.

— Vous êtes là, dit Farnelle. Je n'arrive pas à dormir et je viens chercher ce livre.

— J'avais l'impression que le bateau glissait.

— Ça m'arrive aussi parfois... Vous croyez que la neige va durer longtemps ?

— Je l'ignore.

Elle hésitait et sa lèvre inférieure tremblait un peu. Visiblement elle ne portait rien sous sa combinaison isotherme.

— Vous n'avez pas froid ? demanda-t-elle.

— Ça va...

— J'ai lu quelque part qu'autrefois la neige annonçait les grands froids, paradoxalement pour nous c'est un signe de redoux... Il fait à peine zéro au-dehors... J'ai parfois envie de marcher pieds nus dans cette couche blanche. Ce doit être agréable et en même temps j'ai un peu peur de cette nouvelle matière.

Il sourit. À sa manière elle était belle, même avec sa maladresse, son visage un peu taillé à coups de serpe, mais elle devait avoir de longues jambes et un derrière agréable à voir. Il n'y avait qu'une minuscule lampe dans la passerelle, qui

donnait une vague lueur phosphorescente et rendait les ombres secrètes, envoûtantes. Il s'imaginait courbant Farnelle sur la table à cartes, s'enfonçant comme un coin entre ses jambes ouvertes. Juste pour une minute silencieuse, violente, pour deux respirations haletantes, quelques râles.

— Je vais me recoucher, dit-il.

— Je ne trouve pas mon livre.

Elle hésita mais le laissa repartir. Il descendit l'escalier en colimaçon, se trompa volontairement de coursive en prenant sur la droite et arriva devant la cabine 17, celle d'Ann Suba. Celle-là, plus silencieuse, l'impressionnait moins. Il pouvait la blesser en se montrant mufle durant un quart d'heure, rien n'en transpirerait le lendemain. Farnelle aurait été plus exigeante, enfin il ne savait pas trop, il s'inventait des prétextes mais c'était Ann Suba qui l'attirait le plus.

À peine avait-il gratté qu'elle ouvrit et ses yeux s'arrondirent.

— Vous attendiez quelqu'un d'autre ?

— Liensun vous ressemble étrangement et j'ai cru un instant que c'était lui.

— C'est vrai, dit-il en soupirant, vous connaissez, vous aussi, un de mes fils.

— Pourquoi « vous aussi » ? demanda-t-elle en ouvrant grand la porte.

Vêtue d'une sorte de chemise longue, elle recevait la lumière de sa lampe dans le dos et il regardait la fourche de ses jambes.

— Entrez, fit-elle d'une voix rauque, mais entrez donc.

Elle paraissait s'impatienter et il lui obéit, referma derrière lui. Elle resta immobile au milieu de la petite cabine tandis qu'il ouvrait le haut de sa combinaison.

Elle n'osait plus bouger, pensait à Liensun qui la paralysait ainsi de désir violent retenu. Elle aurait été capable d'arracher son vêtement et de lui arracher le sien, de le mordre au sang n'importe où.

— Vous avez couché avec Liensun ?

— Comment le savez-vous ?

Il s'appuya à la porte pour ôter ses bottes et le bas de sa combinaison. Jamais il ne s'était senti aussi agressif dans son corps et son sexe lui apparaissait comme une arme dangereuse. Elle recula vers la couchette, buta contre et se laissa aller en arrière. De ses mains petites et soignées malgré les durs travaux, notamment la couture des voiles, elle ramassa sa chemise de chaque côté de

ses hanches et il regarda apparaître ses mollets, ses genoux puis ses cuisses et enfin son ventre étoilé de noir.

— Tourne-toi, murmura-t-il.

Elle n'eut pas d'hésitation, bascula sur le côté, s'agenouilla au sol et posa sa joue sur la couverture de la couchette, la droite. Son œil gauche battait comme celui d'un animal apeuré. Il la troussa entièrement, remonta avec ses mains largement ouvertes depuis la pliure des genoux jusqu'aux fesses nerveuses, l'écartela. Il l'avait crue très musclée et cette chair fondait délicatement dans ses doigts. Elle crut qu'il se déroba et le supplia :

— Viens vite.

Plus tard il fut terrifié et honteux, ne sachant plus si dans sa fureur érotique il ne lui avait pas demandé si son fils la prenait ainsi. Longtemps il devait en éprouver un malaise persistant.

Quand il crut partir ce fut elle qui, l'étreignant de ses cuisses dures – seules les fesses étaient tendres chez elle – l'obligea à recommencer pour la troisième fois. Il n'était pas aussi ardent mais elle paraissait s'en moquer, le voulait même en partie désarmé en elle-même, en jouissait avec de petits hoquets toujours aussi surpris.

Il s'endormit tandis qu'elle essayait de le

maintenir sous elle, s'imaginant le paralyser de son poids plume. Il dormit longtemps et tant qu'il n'ouvrait pas les yeux elle resta ainsi. En se réveillant il s'affola, craignant que le jour apparaisse au hublot mais elle souriait, lui léchait la bouche.

— Trois fois tu as bandé dans ton sommeil mais très vite tu te calmais et maintenant je veux que tu bandes pour moi.

— Il faut que...

— Elles attendront, c'est moi, pour l'instant.

Effaré, il découvrait qu'elle avait déjà programmé son destin d'homme seul. Il ne voulait pas satisfaire ses prétentions mais elle obtint gain de cause d'une bouche douce.

CHAPITRE XIV

Plusieurs fois par jour, Liensun croyait avoir trouvé l'endroit idéal pour faire demi-tour. Il lui fallait au moins cinq cents mètres de mer libre pour manœuvrer la *Vieille Patache* japonaise et pouvoir enfin naviguer en marche avant. Depuis quarante-huit heures ils évoluaient ainsi à faible allure dans un chenal assez étroit qui n'autorisait aucune fausse manœuvre.

— Là-bas peut-être, disait Zabel qui surveillait les lointains.

Il faisait un temps étrange. Ni vent ni brouillard et un Soleil aveuglant. Ils étaient nus mais enduits de graisse pour éviter les brûlures, et Liensun avait fabriqué des sortes de lunettes pour protéger leurs yeux en collant une toile noire sur une sorte de monture sommaire, et en la perçant

de petites fentes parallèles.

— Et les fonds ?

— Normaux.

— Je préférerais que tu sondes... Je vais stopper.

Il savait casser l'erre du navire en moins de quelques centaines de mètres, ce qu'il considérait comme un exploit encore qu'il ne dépassât pas les cinq kilomètres heure. Elle sonda et il sourit en voyant ses fesses tendues. Les croûtes étaient tombées et sous la couche de baume transparente apparaissaient des taches plus claires.

— On peut passer, juste, mais on passe.

— Il me semblait bien que les fonds se relevaient.

— Hé, regarde là-bas, sur la rive.

La rive c'était une falaise qui les surplombait de quelques mètres et, levant les yeux, il vit l'ours blanc. L'animal se penchait comme s'il avait envie de plonger.

— Le pistolet... C'est de la bonne viande qui remplacera avantageusement le poisson.

Elle courut jusqu'à la cabine où ils avaient leurs affaires mais lorsqu'elle revint elle entendit deux détonations et l'ours bascula.

Il tomba sur le pont avec un bruit énorme et elle crut que Liensun s'était trompé, qu'il avait le pistolet à portée. C'est alors que depuis le haut une voix forte les interpella :

— Hé, en bas, l'ours est à moi, je le traque depuis trois jours et j'ai réussi à le coincer au bord de cette faille... Mais que foutez-vous dans ce curieux engin ?

Un homme apparaissait vêtu de blanc. Ce n'était pas une combinaison mais plutôt une sorte de fourrure qu'il laissait ouverte sur son torse un peu gras et son estomac en forme d'outre.

— Vous êtes seul ? demanda Liensun interloqué.

— Sûr... Une nuit je suis parti à la dérive... J'avais un petit poste pépère dans une rookery de mille individus, de quoi fabriquer mes deux mille litres d'huile par mois... Pas de quoi devenir riche mais avec la chasse à l'ours j'étais bien... Et puis fini la rookery... Dites, si vous permettez, j'ai une corde. Je peux choper votre antenne là et vous rejoindre... Faut que je découpe mon ours... Avec cette chaleur j'avais l'intention de boucaner la chair... Plus question de compter sur la congélation, hein...

Malgré son début d'obésité il était agile et il

les rejoignit rapidement :

— Hunkle Baradi, pour vous servir.

Il baisa la main de Zabel qui en hâte avait enfilé un vêtement.

— Fallait pas, vraiment, c'était un joli spectacle vu du haut et que je croyais avoir oublié depuis deux ans... Enchanté... On va découper un cuissot et tâcher de le faire cuire, hein ! Votre truc empeste le charbon de terre. Donc y a du feu quelque part ?

Pendant que Liensun amarrait la *Vieille Patache* il découpa une cuisse énorme et dut la porter sur son épaule pour l'amener jusqu'à la cambuse. Elle entraît juste dans le four de la vieille cuisinière de bord...

— On aura les filets pour demain...

— Ça fait une éternité que nous n'avons plus de viande...

— J'ai tué aussi un renne égaré je ne sais trop comment et un loup, mais, croyez-moi, c'est dégueulasse...

— Nous manquons de tout et vous aussi, je suppose ?

Il avait le regard malin, enfoui dans des sourcils épais et semi-circulaires qui

s'arrondissaient jusqu'à ses pommettes. Il cligna des paupières.

— Mon campement est à un jour d'ici mais le long de cette faille... Non, vraiment, vous arrivez à avancer là-dessus ?

— Quand les fonds le permettent, oui.

— Chez moi j'ai pas mal de choses, du café...

Zabel se sentit défaillir.

— De la farine.

— On n'a plus de pain depuis deux jours...

— Dommage, avec le cuissot ce serait parfait...

Il faudra bien patienter trois heures pour le cuire... Et encore, il n'est pas très gros, cet ours. De l'année, à peine cent kilos, cent vingt.

Ils allèrent l'examiner tandis qu'Hunkle le dépouillait avec une grande habileté.

— Le renne, c'est vrai ?

— Je mens jamais, mon gars... Il y avait un élevage au nord et il doit en rester des centaines... Bon sang, vous le saviez que la banquise allait se disloquer, vous ?

— La lucarne... Je veux dire ce trou dans le ciel était en formation depuis des semaines.

— J'avais mal aux yeux, c'est tout, et j'avais trop de boulot avec mes manchots... Je passais

mon temps à faire fondre l'huile avec un matériel pourri... Parfois j'étais tellement crevé que je dormais le jour et travaillais la nuit, c'est pourquoi je n'ai rien vu. J'avais un wagon-citerne à remplir et il me fallait trois mois pour cela ; alors un type venait avec un loco-tracteur et emportait le plein en me laissant un vide et une poignée de cent calories, plus de la nourriture. Ma radio ne marchait plus et cette ordure m'avait promis de la remplacer mais oubliait chaque fois... Ce qui explique... Vous n'avez rien à boire non plus, je suppose ?

— Non, rien, pas une goutte d'alcool, dit Liensun.

— On pourrait en distiller avec des graines et du sucre mais j'ai que du sucre... Même pas des levures... Dur dur, vous savez, la vie de chasseur de manchots... Et c'est tourné en ridicule. Il y a une hiérarchie, les tueurs de baleines d'abord, ensuite ceux de morses, puis de phoques et enfin ceux qui sont trop minables et n'ont que les manchots à se mettre sous la dent. Les miens étaient bien gentils et gras, de véritables bonbonnes à huile, jusqu'à quarante kilos l'individu quelquefois. Une race à part... Fallait y vivre, dans le coin, à mille kilomètres du Réseau du 160°. Mille kilomètres de voie métrique, vous

vous rendez compte ? Un truc insensé, oui... Vous sentez ? Le cuissot est en train d'en prendre un sacré coup dans la bidoche.

Ils se goinfrèrent et Hunkle Baradi en fut le premier ébahi.

— J'ai de l'appétit mais vous, vous battez mes records...

— Le poisson, vous savez, dit Zabel qui caressait son ventre avec satisfaction.

Ce soir-là ils s'enfermèrent malgré tout dans la cabine mais au réveil, Hunkle avait fait frire du lard gras et maigre :

— C'est délicat, vous allez voir. Faudrait de la poudre d'œuf avec... Vous savez que les œufs de manchots frais c'est vraiment excellent ? Avec un vous faites une omelette pour deux.

Il resta à bord lorsque la *Vieille Patache* repartit lentement. Il connaissait très bien la faille depuis qu'il avait réussi à accoster avec son îlot plus au nord.

— Là-bas c'est la débâcle totale et des milliers d'îlots comme le mien. J'ai eu de la chance de partir avec mon wagon et mes provisions et j'ai trouvé un recoin.

— Une baie ?

— Je sais pas ce que c'est, mais j'ai pu débarquer mon wagon et mes affaires et mettre tout ça à l'abri. Faut dire que mon îlot commençait à se réduire de jour en jour et que j'aurais fini par tomber à l'eau. Vous savez nager, vous ?

Seul Liensun, qui autrefois avait reçu une formation de commando chez les Rénovateurs de la base de Fraternité I, savait.

— La faille est assez profonde et en face de chez moi vous pourrez manœuvrer tout votre souïl. C'est égal, vous avez confiance en ce machin ? Moi, à votre place, je resterais avec moi... Cette partie de la banquise est épaisse et ne craquera pas comme ça. Elle en a pour des années et d'ici là on aura bien trouvé le moyen de revenir vers l'inlandsis.

— Justement, avec ce cargo c'est plus évident, non ?

Hunkle ne paraissait pas convaincu. Il constituait un joyeux compagnon qui les aidait vraiment. Il n'avait pas son pareil pour envoyer les cartouches de dynamite sur les hauts fonds, pour libérer le passage et avec une épuisette de son invention il récoltait le poisson tué par l'explosion. Il était bien le seul à en manger, les deux autres préférant les restes de l'ours. Ils l'avaient boucané

et salé et la chair se conservait. Par contre ils avaient dû se débarrasser de la peau pleine de vermine et d'ailleurs inutilisable.

— Dommage, avait dit Baradi, ça vaut ses quatre cents dollars comme un rien.

Ils arrivèrent effectivement en face d'une large baie au fond de laquelle attendait le vieux wagon. Le chasseur de manchots l'avait équipé de skis pour le pousser sur une hauteur. Liensun fit faire demi-tour à son cargo et mouilla l'ancre à cent mètres de la rive. Ils durent fabriquer un radeau pour atteindre la banquise et Hunkle leur sortit un gros pain rassis, des tranches de viande de renne et du café. Ils se gavèrent mais Liensun voulut retourner à bord, craignant que le vent ne se lève. Il n'y avait eu qu'une seule journée de beau temps, les brumes étaient vite revenues et se transformaient la nuit en brouillards givrants.

— Dommage qu'il ne veuille pas nous accompagner, murmura Zabel en se couchant. On y arriverait mieux à trois qu'à deux.

— C'est un original, dit Liensun, agacé.

Le lendemain ils retournèrent le voir et Hunkle leur donna un sac de farine, du café en petite quantité, du sucre et de la poudre d'œuf de manchot qui sentait un peu le poisson. Il leur tailla

un gros morceau de lard de cochon.

— Le dernier, hélas, mais celui d'ours n'est pas mauvais et il y a pas mal de ces animaux dans le coin.

Il monta sur le toit de son wagon pour agiter une étoffe blanche jusqu'à ce que la *Vieille Patache* ait disparu derrière l'énorme falaise de droite.

— Nous devrions apercevoir d'ici quelques jours l'îlot au piton de nos amis, dit Liensun. Je suis certain que c'est par là et la carte maritime de ce cargo indique qu'il y a une terre dans le coin. Autrefois c'était même une île assez importante mais la banquise la recouvrait.

— Et s'ils n'y étaient plus ?

CHAPITRE XV

Tout se déréglaît une fois de plus, y compris la gravité, si bien qu'il s'était retrouvé en train de nager entre sol et plafond, n'avait eu que la ressource de s'agripper à des instruments pour rejoindre son fauteuil mobile.

— Excusez-moi, inscrivait le Bulb en lettres digitales, mais je perds le contrôle de mes facultés. Vous avez trouvé les médicaments appropriés ? C'est vrai qu'un traitement de chimiothérapie fait perdre les cheveux des humains ? Et s'il accentuait ma pelade ? Vous avez vu ces enroulements de vieille peau malade ? C'est effroyable. J'ai l'impression de me mettre tout nu...

— Il n'y a pas de dames ici, répondit Gus s'efforçant d'oublier dans l'humour la série des catastrophes en cours.

— Ah ! si vous aviez connu les femelles Bulb, c'était quelque chose.

Le cul-de-jatte sursauta. Oui, ça devait être quelque chose, un animal de plusieurs kilomètres de long, une grosse chenille de l'espace en quelque sorte.

— Hum, je suis désolé de cette curiosité peut-être indiscreète, mais comment parveniez-vous ?... Je veux dire : vous aviez des enfants ?

Le Bulb se prit à rêver :

— Des enfants ? J'ai dû en avoir un il y a fort longtemps. Bien avant l'arrivée de vos compatriotes dans notre territoire... Oui, j'ai eu un petit mâle qui un beau jour est parti avec un autre troupeau pour une autre zone où les saus, affirmait-il, étaient plus savoureux.

— Vous savez, les jeunes..., fit Gus, sans même penser à ce qu'il disait, essayant de s'attacher à son siège avec ce qui traînait autour de lui.

— Sa mère était splendide et je crois que notre union a duré un an de votre propre temps.

— C'est une union qui fut brève. Chez nous les couples restent parfois unis pour la vie.

— Ce doit être malcommode, dit le Bulb.

Gus n'y prêta pas tout de suite attention mais l'autre insistait :

— Je sais que vous utilisez en général une couche mais je vois mal un mâle et une femelle ainsi accouplés pour la vie... Je n'ai rien remarqué de tel chez les Ophiuchusiens. Pourtant ils étaient, me semble-t-il, très amateurs de ce genre de chose n'importe où et n'importe quand, et au mieux ça durait quelques minutes, mais je ne compte pas les cérémonies d'approche. Nous, nous devons tourner autour de l'élue, sans nous arrêter, un temps assez long...

— Vous voulez dire, s'exclama le cul-de-jatte, qu'un accouplement peut durer un an ?

— Oui, mais ils sont très rares et très acrobatiques. Quand nous avons réussi à en accomplir un, croyez-vous que nous allons bêtement conclure en quelques mois ?

— Non, bien sûr.

Soudain il imaginait le pénis de l'un, la vulve de l'autre, se demandait s'il oserait s'enquérir de leurs dimensions réelles.

— Mais une autre fois, j'ai fait mieux... Elle était très jeune et très belle, très agréable et nous avons dû doubler ce temps-là... Il faut dire que je passais pour un bon coup... Sans me flatter, bien

entendu. Je l'ai perdue de vue assez vite, mais peut-être a-t-elle eu un enfant de moi.

— Mais combien dure la gestation ?

— Franchement je serais incapable de vous le dire... Je me perds un peu dans votre façon de compter le temps qui, pour nous, n'a qu'une relative importance.

Pendant le reste de la journée, le Bulb délira sur ses exploits amoureux, n'en finissant pas de raconter son passé qui paraissait s'étirer sur des siècles. Gus se lassa et alla préparer sa nourriture, un peu de thé qu'il activa d'un peu d'alcool. Lorsqu'il regarda l'écran sur lequel le S.A.S. imprimait ses souvenirs, il était vide, et il pensa l'avoir vexé par son indifférence. Il le rappela mais le Bulb lui dit qu'il était fatigué.

— Quand commencerez-vous le traitement de chimiothérapie ?

— Dès que j'aurai toutes les données. Il me manque des informations précises... Je voudrais aussi ranimer les relais qui contrôlaient les strates de poussières lunaires... Écoutez-moi bien, Bulb. Je sais que vous souffrez d'un mal terrible, mais en bas il y a aussi des êtres vivants qui ne supportent pas le retour brutal du Soleil. Kurts et Lien Rag, sans oublier l'enfant, qui étaient mes compagnons

autrefois sont en danger de mort. Je suis revenu pour essayer de freiner cette catastrophe climatique. Pouvez-vous m'aider ?

— C'est un échange ? Un chantage ?

— Pas du tout... Je m'occuperai de vous, même si vous refusez de m'indiquer comment réanimer tout le système.

— Il y a pas mal de logiciels perdus, les données sont multiples et je ne sais plus comment réorganiser tout ça... Voyez-vous, je ne m'alimente pas aussi bien qu'auparavant, la viande sucrée des saus me manque... Mes neurones ont besoin d'une alimentation suivie mais je ne la supporte plus. Et puis, que m'importe cette espèce de caillou que vous appelez la Terre ! Savez-vous que des centaines de Bulbs y ont été précipités ? C'est un cimetière où gisent mes amis... Toutes ces femelles que j'ai connues.

— Voulez-vous une injection de K₂O ?

Le Bulb ne réagit pas tout de suite, attendit deux minutes avant de demander en petites lettres cathodiques, utilisant une écriture d'italiques : *S'il vous plaît, j'ai très mal.*

Dans la nuit, pensant que le Bulb reposait calmement, Gus fit apparaître l'ossature générale du satellite sur un écran spécial. C'était un

ensemble très complexe, où ce qui appartenait réellement à l'animal des étoiles se différenciait difficilement de l'armature artificielle conçue par les Ophiuchusiens. Ces derniers avaient atteint des niveaux extraordinaires dans la chirurgie sur la matière vivante et l'utilisation des prothèses. Comme d'ailleurs dans les manipulations génétiques. Il était impropre d'appeler ossements ce qu'il apercevait sur l'image, mais il lui était difficile de trouver un autre terme. L'ostéosarcome s'attaquait surtout à l'organisme du Bulb et en plusieurs endroits apparaissaient des fractures impressionnantes. À se demander comment l'ensemble pouvait encore exister. Le double satellite, avec ses deux sphères, devait avoir une drôle d'apparence. Le moyeu central se trouvait en partie déchiqueté et désormais il était dangereux de se rendre dans Sugar.

Le cerveau central fonctionnait avec lenteur mais fonctionnait, et ce fut alors que Gus dormait que les informations sur les dossiers médicaux des anciens occupants du satellite sortirent. Il entendit le léger crépitement des imprimantes et se leva, se traîna sur ses mains pour atteindre son fauteuil mobile. Il y avait là une synthèse de tout ce qu'il avait demandé. Et plus tard l'emplacement des médicaments correspondants lui fut indiqué avec

une précision stupéfiante. Le seul ennui était qu'il lui faudrait descendre de plusieurs niveaux pour les trouver. Ce serait toute une expédition car les loupés aimaient assez cette région du satellite.

L'écran du Bulb s'alluma :

— Je me sens mieux... J'ai même pu m'alimenter un peu.

— Il reste assez de viande ?

— Le trou de l'implosion dans cette partie des cryos a pu être colmaté avec la toile spéciale... J'ai réfléchi sur les relais et je pense pouvoir vous renseigner sous peu. C'était un système automatique datant de plusieurs dizaines d'années de votre temps, peut-être même plus, je m'embrouille toujours... Il a fini par se détraquer peu à peu...

Gus préparait son expédition. Se déplaçant avec difficulté sur ses bras il ne pouvait envisager un aller et retour rapide. Les ascenseurs ne fonctionnaient jamais régulièrement, et il suffisait d'un loupé affamé pour se trouver bloqué entre deux niveaux. Il lui faudrait remonter les médicaments, donc il ne pouvait emporter que des rations strictement calculées. Une fois en bas il disposerait pour le retour d'une possibilité pour le transport d'une dizaine de kilos. Il irait plus vite

qu'à l'aller, la descente des escaliers lui prenant plus de temps que la remontée.

— Je vais m'absenter quatre jours, cinq au maximum. Croyez-vous que vous pourrez attendre sans K₂O ?

— Vous allez m'en injecter une forte dose ?

— Je vais essayer un autre procédé, une sorte de goutte-à-goutte continu.

Ce fut le deuxième jour, alors que, fatigué, il campait sur un palier intermédiaire, qu'il aperçut la femme. D'abord il crut à une illusion, bien des loupées ayant de prime abord une apparence féminine qui se révélait décevante après un second examen. Il y avait toujours quelque chose d'animal qui apparaissait.

CHAPITRE XVI

Le bureau d'étude du professeur Klose avait réalisé en moins d'une semaine la maquette au un dixième de l'unité d'exploration destinée à vérifier la navigabilité de la faille.

— C'est grâce à ce garçon, Ruydas, que nous avons pu la fabriquer aussi vite. Ce garçon a une culture maritime extraordinaire. Il a eu à sa disposition dans ce poste de chasse où vivaient ses parents tout un stock de livres anciens, revues, documents et bandes dessinées sur les bateaux d'autrefois, et sans lui nous ne serions pas encore à même d'attaquer la fabrication grandeur réelle.

La maquette faisait un mètre cinquante et pouvait naviguer sur l'océan. Pour l'instant on la faisait évoluer dans l'une des pièces d'eau qui servait à l'élevage d'alevins.

— Nous avons choisi un moteur électrique pour simplifier... C'est la seule différence avec la véritable vedette puisque, paraît-il, c'était ainsi qu'on appelait ce genre d'engin.

La vedette était pontée aux deux tiers avec à l'arrière un espace important pour évoluer à l'air libre, un poste de commande vitré et à l'intérieur quatre cabines desservies par une coursive centrale. On accédait au moteur par un escalier.

— Elle pourra naviguer dans seulement deux mètres d'eau grâce à la double coque. Nous n'y aurions jamais pensé mais Ruydas nous a fait un croquis impeccable. Dommage qu'il ait perdu sa documentation dans la débâcle.

Le Kid était très satisfait. Dans moins d'un mois cette vedette serait à flot et recevrait les derniers aménagements. Le moteur en céramique était également en construction et devrait tourner d'ici peu.

Grâce aux renseignements fournis par Ruydas, ses parents et les autres chasseurs de phoques, on avait pu reconstituer quinze cents kilomètres de la faille avec ses passages difficiles et ses différentes particularités. On en avait tiré quarante cartes, très précises.

— Nous pourrons effectuer le parcours en un

temps record, en évitant de perdre du temps, exultait Klose. Ce temps nous sera précieux pour la suite dont nous ignorons tout... Il est possible, cependant, que nous rencontrions d'autres failles, des embranchements qu'il serait stupide de négliger.

— C'est vers l'est que nous établirons notre domination maritime, fit le Kid avec une conviction passionnée qu'il avait du mal à maîtriser. À l'ouest, c'est encore les glaces, la nuit, la société ferroviaire, le passé, les contraintes du froid et du rail. Devant nous, à l'est, ce sont les temps nouveaux, le Soleil, le progrès, une nouvelle façon de vivre, celle du futur que nous devons le plus rapidement possible atteindre. Qu'y a-t-il à l'est ? La Panaméricaine. C'est là-bas qu'il nous faut aller, établir des relations... Et aussi vers le nord, vers la Sibérienne qui sur sa façade orientale connaît les mêmes bouleversements que nous. Le maréchal Sofi n'est pas un homme stupide. Mais il va désormais gouverner une étrange Compagnie. Une partie restera liée au système ferroviaire, l'autre connaîtra la fonte des glaces... C'est un territoire continental, un immense inlandsis... Il y aura de la boue, des brouillards, une paralysie totale... Je ne savais pas trop ce qu'était la boue, et un jour je suis allé voir nos céramistes qui

fabriquent des moteurs diesel et j'ai vu cette pâte molle. Si vous y mettez la main vous ne pouvez pas vous en décoller. Les pieds ça doit être pire. Il n'y a qu'un moyen de circuler là-dessus, fabriquer un viaduc immense... Sofi n'a pas pour le moment le moyen de le faire... Sa région orientale va peu à peu reprendre son autonomie, son indépendance, et eux aussi chercheront à communiquer avec les Panaméricains... Il n'y a que quelques kilomètres entre les deux inlandsis... Il faut arriver avant eux, créer une ligne régulière, voir si un embranchement est possible et nous charger du commerce. Nous sommes les propriétaires légaux du Pacifique, du nord au sud.

— Les accords de NYST ne seront peut-être plus respectés, osa dire Klose.

— En attendant, ils le seront, rétorqua le Kid péremptoire.

— Il y a un autre moyen de transport que Sofi pourrait envisager rapidement. Il dispose des ressources nécessaires pour le mettre au point. Je pense à ces dirigeables que déjà les Rénovateurs ont su fabriquer et faire naviguer dans les airs. Ils en avaient même construit de géants... Sofi peut reprendre cette idée... Sans compter qu'autrefois il en existait aussi des plus lourds que l'air.

— Peuh, fit le Kid, ces avions ?

— Des hélicoptères aussi.

— Il faut des endroits plats et secs pour qu'ils s'envolent...

— Pas pour les hélicoptères.

— Cette technique s'est bien perdue...

— Il y a quelque part des ouvrages concernant cette façon de voler, avec des plans précis. Vous savez bien que les Compagnies ferroviaires, jalouses de leur suprématie, ont raflé tout ce qui traitait de l'aviation.

— Tout a été détruit, déchiqueté, brûlé.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Écoutez, Klose, arrêtez de me contrarier. Il faudra cinquante ans pour fabriquer des héli... enfin vous me comprenez... capables de transporter cent tonnes de marchandises. Avec mes bateaux, moi, d'ici un an, je serai à même de prévoir que chacun pourra charger des milliers de tonnes... Sofi ne m'inquiète pas... Je vous dis que nous allons créer une nouvelle... non ce ne sera pas une Compagnie, ce sera autre chose... Ce sera une société d'hommes et de femmes libres, audacieux, capables d'affronter n'importe quel danger et désireux d'améliorer leurs conditions de vie. Vous savez, il n'y a que vingt mille personnes

qui vivent ici mais ce sont des bons, comme les chasseurs qui ont construit ces kayaks et d'autres qui n'arrêtent pas d'inventer. Ceux qui ont fui vers l'Antarctique ou l'ouest n'avaient pas de courage. Ils ne valent même plus la peine qu'on parle d'eux... Ils mourront ou végéteront dans les glaces qui chaque jour perdront de leur importance. Possible que des groupes parviennent en Africana ou même en Panaméricaine et continuent à vivre sous la domination du rail. Tant pis pour eux. Ils ne connaîtront pas l'ivresse que nous allons découvrir... Vous savez, chaque matin je vais jusqu'à l'océan et je respire cette odeur nouvelle. La glace empestait en définitive, son odeur vous brûlait les poumons, l'océan, lui, vivifie.

Klose souriait de voir cet être difforme aller et venir dans son compartiment-bureau. Ses jambes trop courtes l'empêchaient de faire les enjambées formidables qu'il souhaitait mais tel quel il était impressionnant :

— Nous détruirons les wagons, nous bâtirons de vraies demeures ou bien nous vivrons sur les bateaux. Mais je pense qu'avec la baisse du niveau des eaux nous conquerrons de nouvelles terres. Les anciennes îles apparaîtront et la Société du Pacifique s'en emparera... La Société du Pacifique, voilà notre nouvelle nation... Qu'en pensez-vous,

professeur Klose ?

CHAPITRE XVII

Un soir, dans un déchirement inattendu de brumes, ils avaient aperçu un piton rocheux dans les lointains et depuis ils essayaient de le retrouver. La même nuit un vent fort s'était levé et, pour ne pas laisser le cargo dériver, Liensun avait dû lutter contre avec l'hélice. Dans la soute, Zabel chargeait le charbon dans l'âtre. Ils avaient passé une nuit exténuante avant que la tempête ne se calme mais le piton n'avait pas réapparu. Liensun n'avait cessé de faire fonctionner les sirènes mais en pure perte. Ils avaient pu jeter l'ancre et dormir.

Ils se trouvaient dans un véritable labyrinthe d'îles de glace parfois réunies par des socles sous-marins très dangereux. Ils avaient déjà touché, mais à cause de leur faible vitesse n'avaient

enregistré aucune voie d'eau. Liensun savait qu'un jour ou l'autre ce serait la catastrophe et que la *Vieille Patache* coulerait peut-être. Du moins que sa ligne de flottaison s'enfoncerait et que l'accident les immobiliserait pour un temps dans une région inhospitalière.

— Tenons le radeau toujours prêt en cas de coup dur, avec un minimum de vivres et surtout de l'eau. Il faudrait un petit alambic portatif comme celui de Hunkle Baradi.

L'éclaircie dura deux-trois heures puis les brumes revinrent très vite, les premiers flocons ensuite et ils attendirent transis, dans la passerelle, ne sortant que pour vérifier la tension de la chaîne d'ancre. Le cargo pivotait avec lenteur mais pivotait, et ils se demandaient s'il disposait d'une assez grande surface d'évolution.

— Ça s'appelle l'évitage, dit Liensun. Je viens de lire ça sur un document d'instructions nautiques...

— On peut cogner d'un moment à l'autre et je crois que le piton est beaucoup plus au sud...

— Dès que possible on ira voir.

Des provisions fournies par Hunkle Baradi ne restait surtout que de la poudre d'œufs de manchots. Zabel avait beau faire, ce produit

sentait toujours le poisson. Mais ils le mangeaient en crêpes, mélangé à un reste de farine.

— Je me demande comment ils auront survécu, au piton. Il ne restait pas beaucoup de vivres.

— Et à Rooky tu crois qu'ils ont pu utiliser le radeau articulé en construction ? demanda Zabel. Peut-être que la colonie existe toujours avec sa rookery...

— Guhan est un type débrouillard, il doit chasser et pêcher. Il faut qu'on les retrouve vite... Pourtant on a bien aperçu ce putain de piton... Et peut-être qu'eux nous ont vus... S'ils avaient l'idée d'allumer du feu, de produire une fumée bien épaisse quand le brouillard se dissipera.

Zabel secoua la tête :

— Il ne se dissipe qu'à l'approche du vent et ce dernier est si fort que la fumée serait vite rabattue, et qu'à deux kilomètres nous ne pourrions pas la voir.

Il neigeait toujours le lendemain et ils durent rester cloîtrés, mais, dans la nuit, le ciel s'éclaircit et très tôt ils levèrent l'ancre, purent redescendre vers le sud. Le chenal était immense malgré le nombre d'îlots qui venaient longer la coque sur chaque bord. Leur socle se fracassait le plus

souvent ou cognait très fort le fond et chaque fois ils devenaient blêmes d'épouvante.

— Cet iceberg, là-bas, avec son espèce de double bec crochu, je suis sûre de l'avoir vu l'autre fois. Le piton rocheux doit être dans le coin.

— Avec la dernière tempête l'iceberg a dérivé.

Il était énorme et il fallait éviter son socle, toute la partie immergée qui, disait-on autrefois, pouvait représenter quatre cinquièmes de sa masse. Liensun l'avait lu quelque part.

La journée fut claire, chaude, paisible. La mer scintillait mais le soleil n'était pas réellement visible, même en utilisant du verre fumé. La lucarne restait encore opaque. Les glaces éblouissaient et la température leur paraissait insupportable. Ils faillirent ne pas voir le piton, du fait de cet éblouissement constant alors qu'ils passaient à moins de cinq cents mètres. Ce fut à cause d'un gros choc sur tribord que Liensun descendit sur le pont et se pencha sur l'eau. Lorsqu'il releva la tête il aperçut comme un tortillon de fumée noire qui montait dans l'air calme, crut à l'approche d'une tornade et réalisa en quelques secondes. Sa voix s'étrangla et il ne put appeler sa compagne.

Il remonta jusqu'à la passerelle et elle s'affola,

crut qu'il était blessé. Les jambes fauchées par l'émotion, il se traînait et ne put que tendre le bras.

Elle ne vit pas tout de suite le tortillon. Les autres expliquèrent plus tard qu'ils avaient dû alimenter à nouveau le feu. Ils n'osaient pas regarder vers l'est à cause de la luminosité et n'avaient pas vu le bateau. Seulement un bruit sourd leur était parvenu et ils avaient à tout hasard allumé le feu en haut du piton rocheux.

Zabel se pendit à la poignée de la sirène et il joignit sa main à la sienne un moment, avant de se ruer sur la barre et de diriger le bateau vers le piton. Il y avait l'amorce d'un chenal.

— Ça manque de jus, cria-t-il. Le charbon, merde !

Zabel n'entendait pas et il dut laisser courir sur l'erre avant de relancer en arrière toute, le temps de mouiller l'ancre. Là-bas des points noirs sautillaient sur la glace, trois qui devinrent vite des silhouettes.

— Ça, c'est Guhan, je reconnais sa dégain, dit Zabel.

— L'autre, c'est Lane. Il boîte un peu mais sa jambe à l'air de tenir bon.

— Je me demande si le troisième n'est pas

Evila.

— Elle serait complètement guérie alors ?
Mais où est Jerry ?

— Il faut mettre le radeau à l'eau.

Ils utilisaient les mâts de charge mais ce n'était pas une manœuvre facile. Les autres les interpellaient mais ils n'entendaient rien. Il leur fallut trois heures pour accoster. Ils lancèrent des amarres que les trois autres ne saisirent qu'à la troisième tentative. Ils durent ensuite escalader l'abrupt de quatre mètres qui les séparait de leurs amis.

Pendant un moment l'émotion fut telle qu'ils ne purent rien dire. Liensun bredouillait des « Et Jerry ? » qui ne ressemblaient à rien. Ce fut la jeune fille Evila qui la première se ressaisit.

— Jerry est parti vers l'ouest voici deux semaines. Il voulait rejoindre la colonie. Nous ne savons rien de lui.

— Vous avez réussi, sanglotait Guhan, il est magnifique... Immense...

Liensun regarda Zabel puis la *Vieille Patache* et la vit sous un jour nouveau. Elle était noire de charbon, rouillée mais assez impressionnante en effet.

— Nous n'avons plus que du poisson à

manger et quelques restes de phoques...

— Nous ne sommes guère mieux lotis, dit Zabel.

Ils revinrent vers le piton. Les trois avaient réussi, avec les débris du dirigeable, à installer une plate-forme en hauteur dans l'espèce de cheminée étroite et l'accès en était facilité par une succession d'échelles de perroquet en fibres de carbone venant des caténaires du *Ma Ker*. Du fier dirigeable il ne restait plus grand-chose.

— L'enveloppe et les ballonnets ont été emportés par les tempêtes. Nous avons essayé de les retenir mais nous aurions pu être également emportés dans les airs.

— Il faut embarquer, dit Liensun. Il peut y avoir du vent et l'ancre ne tient pas toujours sur ces fonds de glace...

Ils se regardèrent, presque consternés.

— Tout de suite ? Mais Jerry ? dit Evila. Si jamais il revenait ? Il nous a dit que si au bout d'une semaine il comprenait que sa tentative était vaine il ferait demi-tour... Imaginez qu'il arrive demain ou après-demain et qu'il ne vous trouve plus ?

— Nous devons rejoindre le bord, dit Liensun, et si la tempête se lève nous pouvons être

emportés si loin qu'il ne nous sera plus possible de retrouver cet endroit. Les chenaux changent tous les jours quand ils sont aussi étroits. Un jour on passe et le lendemain c'est bouché.

— Liensun a raison, dit Guhan, nous devons embarquer.

— Vous êtes dégueulasses, dit Evila. Vous avez promis à Jerry d'attendre au moins seize jours et il n'y en a que quatorze.

— Nous essayerons de rester dans les parages, dit Liensun, à condition que le vent ne se lève pas.

— Moi, je n'embarque pas, déclara la jeune fille. Jerry m'a soignée quand j'avais le dos ouvert... C'est grâce à lui que je suis en vie, et si je m'étais sentie en grande forme je l'aurais accompagné vers l'ouest. Je refuse de le laisser choir.

CHAPITRE XVIII

Le *Princess* avançait sous voiles, lourdement, mais il avançait. La barre n'était pas adaptée à ce type de navigation, elle manquait de précision et à plusieurs reprises ils empannèrent. Mais ils allaient au milieu de la débandade des blocs de glace, des icebergs dont on ignorait la partie sous-marine. Lorsque le danger se précisait on attendait toujours le choc avec terreur mais ça passait. Jusqu'à quand, Lien Rag l'ignorait, mais ils avaient parcouru une dizaine de kilomètres vers l'est.

Bien avant la nuit il hurla dans un porte-voix qu'on arrêta pour l'instant, ordonna qu'on ferle les voiles. Il y eut un peu de cafouillage et il dut céder la barre à Farnelle pour aider les autres. De même pour l'ancre qui ne parvenait pas à

crocheter dans les fonds encore glacés. Ils étaient épuisés et ce n'était qu'un début.

Ce qui s'était passé l'autre nuit ne paraissait avoir laissé aucune rancœur, aucune jalousie et Lien Rag en aurait été plutôt vexé lorsqu'ils se réunirent pour le repas du soir. Yeuse plaisantait avec Ann Suba qui montrait ses mains écorchées par les drisses. Gdami courait encore sur le pont, soi-disant pour surveiller le bateau.

— Si on rate l'Australie, où irons-nous ? demanda Farnelle.

— Vers la Compagnie de la Banquise... Plus on avancera vers l'est, plus l'océan sera libre.

— Et si on avait essayé l'ouest et ce qui doit subsister du monde auquel nous sommes habitués ? fit Yeuse. Après tout, la banquise doit encore exister, des trains, la possibilité de trouver un peu de tranquillité.

— Tu penses à ta Compagnie ? demanda Farnelle, amusée.

— Je n'en sais rien... J'aimerais dormir paisiblement dans une couchette de train bercée par la marche... Ce n'était pas si désagréable, dans le fond... La Compagnie de la Banquise ? Qu'est-ce qu'il peut bien en rester à part quelques îlots comme celui de Titan ?... Peut-être que le Kid a

disparu, est mort. Son empire n'existe plus, il est complètement disloqué en milliers de petits îlots qui vont fondre et d'icebergs qui s'écrouleront. Le Viaduc doit partir à la dérive... J'imagine les arches glissant sur l'océan... Surréaliste, non ?

Lien Rag ne disait rien. Yeuse l'attaquait directement, savait très bien que le Viaduc géant n'avait pu être réalisé que grâce à ses techniques, les capillaires de congélation qui rendaient la glace constamment dure malgré le passage des trains et les radoucissements de l'eau de mer.

— Et même si nous abordons l'inlandsis australien, qu'y trouverons-nous, des troupeaux de réfugiés redevenus sauvages, agressifs, dangereux ?... La civilisation est derrière nous. Nous lui tournons stupidement le dos, ne croyez-vous pas ?

Les autres paraissaient surpris, à commencer par Farnelle qui contemplait avec dégoût sa tranche de poisson au fond de son assiette. Galoa, les yeux baissés, avait parfois de brefs coups d'œil vers les uns et les autres. Ann Suba souriait avec ironie.

— Le Soleil est à l'est, finit-elle par dire. Le Pacifique se libérera le premier... Il y a des terres abordables...

— Ah oui ? Mais dans combien de temps, dix, vingt ans ? Si c'est pour patauger dans la boue, merci bien.

Gdami rentra blanc de neige et Galoa se précipita pour l'essuyer mais il s'échappa pour s'emparer d'un morceau de poisson et mordre dedans.

— Assieds-toi et essaye de manger correctement, dit sa mère sans conviction.

Il s'assit mais continua à manger de la même façon. Galoa se serra contre lui. Elle avait une mentalité de petite fille, pensait Lien Rag, et se sentait plus proche du garçonnet que des quatre adultes.

— Il neige encore...

— Preuve que la température se radoucit au début de la nuit. Il y a quinze jours nous avons des moins dix, répondit Ann Suba à Yeuse.

Lien Rag attendit encore un peu avant de prendre la parole. Il leur rappela qu'elles étaient toutes d'accord, au début, à l'exception de Galoa encore inconnue, pour essayer de rendre le *Princess* apte à la navigation pour se diriger vers l'est.

— Nous ne savons pas si d'autres lucarnes n'ont pas apparu en Africania.

— La lumière vient toujours de l'est, répondit Yeuse sèchement.

— C'est tout à fait normal, outre la lucarne qui existe dans cette zone. Je ne suis pas opposé à faire demi-tour mais je dois vous dire que les vents dominants soufflent d'ouest en est dans le coin, et que cette tendance vient surtout du sens de la rotation de la Terre. Nous pourrions revenir vers l'ouest si nous disposions d'une plus grande facilité de manœuvre, c'est-à-dire remonter au vent selon un angle très réduit et avoir des kilomètres d'océan libre pour louvoyer.

— Et nous constatons, dit Farnelle, qu'au fur et à mesure où nous avançons, c'est vers l'est que la glace se disloque le plus.

— Tu parles, ironisa Yeuse, nous avons fait vingt kilomètres en tout et pour tout.

— Nous avons aussi dérivé pendant des jours. Dès que *Princess* a pu flotter.

— En tant qu'ancienne Rénovatrice du Soleil, dit Ann Suba, j'aurais naturellement tendance à souhaiter qu'on continue ainsi vers l'est. Il y a une première lucarne, c'est certain. D'autres peuvent suivre et très vite l'ouest connaître la fonte des glaces... Qu'irions-nous faire dans des Compagnies en pleine désorganisation, alors qu'à l'est il est

possible que les gens finissent par créer un type de société ? Ils ont déjà connu un premier exode et y ont puisé une certaine expérience. Moi, je leur fais confiance. Si on n'aborde pas en Australie, du moins il y a d'autres inlandsis, dont celui de l'ancienne Nouvelle-Zélande.

— Je suis donc en minorité, constata Yeuse avec dépit. Et toi, Galoa, tu as une opinion ?

La jeune femme sursauta presque et rougit en secouant la tête :

— Je ne sais pas... Je me sens bien sur ce bateau, même si c'est parfois dangereux.

— Il y a des risques, en effet, reconnut Lien Rag. Le pire serait une voie d'eau énorme qui ne nous laisserait guère de temps pour descendre les canots à la mer. Nous pouvons aussi être coincés entre deux masses de glace, écrabouillés d'un seul coup en pleine nuit. Mais je ne vois pour l'instant aucun autre moyen d'assurer notre vie... Les grandes îles de glace qui vont à la dérive rétréciront en quelques mois et ne seraient qu'un pis-aller.

— Eh bien, je n'ai rien dit, fit Yeuse en se levant. Mais si j'ai une occasion de retourner à l'ouest je la saisirai...

Elle quitta la pièce, les laissant embarrassés.

Ce n'était pas la première fois, songeait Lien Rag, qu'ils s'écarteraient l'un de l'autre. C'était arrivé souvent autrefois mais toujours à leur détriment.

Lorsqu'il voulut rejoindre Yeuse dans leur cabine il trouva la porte fermée au verrou et n'insista pas. Il remonta sur la passerelle où Gdami vint lui tenir compagnie. Puis le jeune garçon dit qu'il allait dormir.

— Ne réveille pas Farnelle, crut bon de lui conseiller Lien.

— Oh, je couche avec Galoa, on rigole bien tous les deux.

CHAPITRE XIX

Floa Sadon entra dans son compartiment en tenue d'officier de son armée blindée et il n'en crut pas ses yeux. Elle avait teint ses cheveux en un rouge cuivré. L'uniforme la sanglait, faisait saillir sa poitrine et ses fesses de façon outrancière. Elle essaya de lire dans son regard ses réactions les plus secrètes en s'immobilisant une fois la porte refermée.

Il se leva, s'inclina.

— Toi, tu n'as pas changé, dit-elle, les cheveux sont gris mais tu as gardé la ligne. Moi, je suis grosse, bouffie. Je bois et je mange trop et je baise tant que je peux... Je préfère ne rien te cacher. Si tu me trouves moche et répugnante, dis-le tout de suite.

— Floa, fit-il avec douceur, ce n'est pas un

accueil, après tant de temps. Je n'ai pas à te juger...

Il s'assit et elle se laissa choir dans un des fauteuils, croisa ses jambes. Elle portait des bottes en cuir, et à la façon dont elle massa l'extrémité, il comprit qu'elles lui faisaient mal.

— Je viens d'inspecter les forces de l'Est... Nous devons maintenir la pression sur ces salauds de Sibériens. Sofi n'attend qu'un signe de faiblesse de ma part... La situation économique est telle qu'il serait accueilli en libérateur...

— Vous n'avez jamais conclu de paix, rien qu'un armistice ?

— L'un et l'autre sommes liés, moi, par mes actionnaires et lui, par sa Convention du Moratoire, encore qu'il les ait tous mis au pas. Mais comme il a des problèmes aux confins orientaux... C'est vrai, cette histoire de fonte des glaces ?

— Tout à fait vrai... Bientôt il n'y aura plus de banquise du Pacifique.

— Finie, la Compagnie du petit Gnome... Dommage... Pour lui soutirer de l'huile de baleine et de la viande, j'ai dû lui soutirer autre chose, mais ce n'était pas désagréable. Qui croirait qu'un vilain petit bonhomme comme ça possède ?...

— Floa, pourquoi tant de vulgarité ?

Elle haussa ses épaules massives :

— Parce que j'ai tous les pouvoirs, même celui de dire n'importe quoi. Parce que je vis seule et que je n'engage que moi et que tu n'es pas revenu pour me faire la morale... C'était comment au bout de la Voie Oblique ? Il y avait des filles ravissantes ?

Il resta silencieux et elle soupira :

— Ça te dérange si j'enlève mes bottes ? Je déteste cet uniforme mais je suis obligée de l'endosser... Mon régime, c'est drôle, hein, mon régime a dû se radicaliser, se militariser sinon c'était la guerre civile totale. Je tiens grâce à l'arme blindée, grâce à un million de soldats à l'intérieur. Des draisines, des loco-cars blindés... Tout un arsenal antiémeutes. Et des tribunaux d'exception dans chaque Province.

— Tu es heureuse ainsi ?

— Non. Aide-moi.

Elle lui tendit sa jambe droite et il lui retira sa botte, le pied resta nu et il le caressa à deux mains. Elle ferma les yeux.

— Où étais-tu ? La Voie Oblique, à d'autres que moi... Je n'y ai jamais cru, même lorsque le conseil oligarchique créé par Lady Diana ou

ressuscité par elle nous confiait les grands secrets, toute cette histoire sur une mécanique inconnue qui aurait assuré la persistance de l'ère glaciaire et autres sottises.

— Était-il question de S.A.S. ?

— Oui, quelque chose comme ça, mais c'est si vieux, et Lady Diana est morte.

— S.A.S. existe, Floa, là-haut, au-dessus de nos têtes, et, pendant des siècles, c'est vrai qu'il a assuré la persistance des glaces en empêchant le Soleil de réapparaître...

— Tu es fatigant, Kurts... Jadis tu m'aurais sauté dessus pour me violer ou me frapper... Tu étais avec Lien Rag ?

— Et Gus, autrement dit Lienty Ragus, cousin de Lien Rag, le cul-de-jatte. Nous avons vécu quinze ans dans un mélange d'enfer et de purgatoire, jamais de paradis, tu peux m'en croire... Dans un monde complètement démoniaque... À essayer de comprendre, et je me demande si nous avons seulement eu connaissance du dixième de ces mystères...

— Kurts, ne me dis pas que la Voie Oblique existe, murmura-t-elle d'une voix angoissée. Je sens mes cheveux se dresser sur ma nuque et j'ai la chair de poule. On me chuchotait, quand j'étais

petite, des choses tout à fait horribles sur le sujet... Où commence-t-elle, où finit-elle ?

— Dans l'espace... S.A.S. est malade, Floa, il va renoncer à sa mission et les poussières lunaires floculeront en grosses masses qui libéreront complètement les rayons du Soleil.

— Tu prononces des mots interdits qui ici, en Transeuropéenne, peuvent t'envoyer dans un train-bagne pour vingt ans mais aussi devant un peloton d'exécution.

— Bientôt, les habitants sauront qu'à l'est il y a une grande lumière, que les glaces fondent et que les trains ne peuvent plus rouler, que les stations disparaissent dans les flots...

Elle se leva d'un bond :

— Tu es fou, fou... Je suis espionnée et il y a peut-être des micros, des caméras qui sait ?

— Alors, viens dans ma locomotive. Là-bas, nous serons en sécurité.

— Ce serait trahir. Officiellement j'ai une entrevue avec un rebelle pour obtenir sa reddition.

Le sourire de ses lèvres trop fardées avait quelque chose d'inquiétant.

— Enlève-moi l'autre botte.

Elle défit son ceinturon, le déposa avec l'étui

d'un énorme pistolet laser sur la table centrale.

— Ouf ! Ça fait du bien. J'ai pris un peu de lard sur le ventre et les hanches, mais à poil j'ai encore pas mal d'allure dans le genre fortement enrobée. Kurts, ne parle plus de la Voie Oblique, veux-tu ?

— C'est toi qui m'as posé la question.

— Où est Lien Rag ? Sais-tu que Yeuse, héritière de Lady Diana comme P.-D.G. de la Panaméricaine, a disparu depuis des mois ? Sais-tu où elle se trouve ?

— Avec Lien...

— Je m'en doutais. Elle est folle. Quitter la plus grande Compagnie du monde pour un type qui pendant quinze ans, et plus, ne lui a jamais donné de nouvelles...

Elle ferma les yeux. Son nez, toujours aussi court et sensuel avec ses narines palpitantes, attendrit Kurts. Il aurait aimé la remodeler toute, lui ôter sa vulgarité, sa graisse, et cette amertume pleine d'orgueil.

— Tu es revenu en Transeuropéenne pour reprendre tes pillages ? Tu as besoin de fric, de produits de luxe ? De femmes esclaves, d'un équipage, d'un pouvoir ? Nous pourrions partir à la conquête de la Panaméricaine où le vide du

pouvoir provoque des troubles. C'est le bon moment. Tu imagines ?

— Je suis venu parce que j'avais follement envie de te revoir.

CHAPITRE XX

Zabel appréciait d'être remplacée dans la soule à charbon par Guhan et Lane et, lorsque la *Vieille Patache* se fut éloignée, elle alla délivrer Evila enfermée dans une cabine. Ils avaient dû l'enlever, la ligoter car elle refusait de partir avec eux et ils n'avaient pas admis de la laisser seule sur le piton rocheux.

Elle regarda Zabel avec tristesse :

— Tu as collaboré à cette saloperie ?

— Je suis désolée, mais le vent se levait. Nous avons dû fuir la tempête. Nous ne pensons pas que Jerry reviendra. Il a peut-être retrouvé ceux de Rooky...

— Ils viendront à notre aide.

— Nous pouvons les atteindre en faisant un détour. Tu ne veux pas manger ? Il n'y a

malheureusement que du poisson, des tranches de viande de phoque et de la poudre d'œuf de manchots.

Elle tripota dans son écuelle puis la repoussa.

— Tu es libre, tu sais. Si tu veux te reposer, d'accord, mais je dois aller aider Liensun sur la passerelle. Il faudra que je sonde à l'avant car l'appareil ne fonctionne plus. On a réparé l'essentiel mais cet engin-là nous manque fort, le radar aussi, et le plus ennuyeux c'est la vis sans fin qui alimente le foyer de la machine. Tu sais, il y a assez de charbon pour naviguer des années à vitesse réduite. Liensun a fait le calcul.

— Vous avez trouvé facilement le cargo ?

Pour la nuit ils purent s'abriter derrière un iceberg à la falaise accore, c'est-à-dire plongeant verticalement à une grande profondeur, ce qui éliminait les risques de collision. Ils dînèrent dans la salle à manger.

— C'est la première fois, dit Liensun ; on se contentait de la cambuse.

Guhan et Lane étaient exténués, les mains et le visage mal débarbouillés, avec des traînées noires.

— Je suis décidé à rejoindre Rooky par tous les moyens, disait Liensun, même si nous devons

ouvrir un chenal à coups d'explosifs. Parfois il n'y a qu'une petite masse de glace qui bloque l'accès à une grande étendue d'eau. Nous sommes désormais assez nombreux pour envisager une telle expédition.

— Jerry pensait que Rooky ne serait qu'à une semaine de marche, au pire à deux cents kilomètres vers le nord-ouest. Lorsque nous nous sommes crashés avec le dirigeable, nous avons dû nous en rapprocher plus que prévu. Il a fait des relevés précis en retrouvant certains appareils intacts dans les débris.

— Il était optimiste, dit Liensun. Moi, je pense que Rooky se trouve dans un rayon de cinq cents kilomètres et dans un arc de cercle entre le N.-N.-O. et l'ouest... Avec la *Vieille Patache* on peut parcourir rapidement la distance si on trouve le bon chenal, même s'il faut accomplir de grands détours... Il y avait des courants dans le coin certainement. Regardez les vieilles cartes. S'ils sont sur le fameux radeau articulé ils sont entraînés vers l'est. Nous pourrions croiser leur route mais ce n'est qu'une spéculation de l'esprit.

— Vous croyez que Jerry a pu passer ? demanda Evila, éperdue.

— Sincèrement, je n'en sais rien. Il a pu

tomber sur des chenaux... Savait-il nager ?

Elle fit signe que oui.

— Mais l'eau est très froide encore... Les chenaux très larges par moments. Il n'y a certainement plus de continuité de la banquise sur des milliers de kilomètres vers l'ouest à moins d'un miracle...

Le lendemain les brumes étaient si épaisses qu'ils ne purent envisager de départ. Il fallut réduire le foyer et attendre. Lorsque Lane manifesta l'intention d'escalader l'iceberg, Liensun commença par refuser puis le laissa faire :

— Tu sais que si le vent se lève...

— J'accepte cette condition. Si je ne suis pas revenu ne m'attendez pas.

Il ne mit qu'une demi-heure pour escalader l'impressionnante falaise, les salua et disparut à leur vue avec le brouillard qui restait bas.

Mais en fin d'après-midi Liensun annonça qu'on resterait amarré à l'iceberg pour une nouvelle nuit et peu après Lane réapparut. Il paraissait vibrant d'impatience :

— Il y a tout un réseau de rails, là-haut, et dans le lointain, une station. En partie détruite, mais une station immense... Je pense qu'en une demi-journée de marche nous pourrions

l'atteindre.

— Comment as-tu fait pour la voir avec ce brouillard ?

— Le brouillard est sur la mer, pas là-haut. Il fait clair avec des brumes très hautes.

— Des nuages.

— Une demi-journée... Il y a des ruines de verrières et des wagons à étages...

Liensun y réfléchit toute la nuit mais ne trouva qu'au matin.

— Le Réseau du Cancer passait ici, dit-il, et la ville en question doit être une station-fantôme immense... Mon frère m'en a parlé autrefois. Il a vécu des années avec notre père et une femme du nom de Yeuse, et aussi un vieux dont j'ai oublié le nom. Il avait apprivoisé un goéland et dans les cavernes sous-marines de la station il y a un cimetière de baleines... C'est même là qu'il a rencontré pour la première fois les Hommes-Jonas.

Ils se turent, impressionnés, rêveurs.

— Pourquoi n'en voit-on pas ? Où sont-elles ? demanda Zabel. Que pensent les Hommes-Jonas de la débâcle des glaces ? Eux qui ont su aller jusqu'aux Échafaudages peuvent désormais aller très loin. Vous croyez que les baleines oublieront

de voler pour retourner dans les profondeurs océanes ?

— Ce que nous avons pris pour un iceberg, dit Lane, est une île immense dont on ne voit pas la fin. Ne pensez-vous pas que nous pourrions trouver des vivres dans cette station abandonnée ?

— Tout était conservé dans la glace, fit Liensun. C'est possible, mais nous ne pouvons aller là-bas... C'est Rooky, notre but.

— Pourtant, si nous remplissions le bateau de vivres ? Avec les rails nous pouvons peut-être trouver une machine, quelque chose, même une de ces draisines à balanciers pour transporter tout ce que nous pourrions récupérer. Ce brouillard va durer plusieurs jours...

— Je veux bien venir avec toi, dit Evila.

Guhan secoua la tête :

— Je resterai ici. En cas de coup dur on ne sera pas trop de trois.

— Nous partons très tôt demain matin. L'escalade de la falaise n'est pas trop pénible, tu verras, Evila... Et en suivant le réseau nous y serons en trois-quatre heures.

Liensun les envia. Il se souvenait des récits de Jdrien, son demi-frère. Lui n'avait jamais vécu avec leur père et en éprouvait souvent le sentiment

de n'avoir jamais été accepté par Lien Rag. Il ne l'avait même jamais rencontré.

— Si le vent se lève..., commença Lane.

Il n'alla pas plus loin et décida d'aller se coucher.

CHAPITRE XXI

La femme était coincée dans un des ascenseurs, le plus éloigné de ce palier où il campait, et s'était accroupie sur le sol pour échapper à son regard. Aucune loupée ne se serait comportée ainsi. Ces gens-là étaient si stupides, se croyaient si beaux qu'ils s'exhibaient au contraire dans toute leur hideuse anomalie. Il n'osait pas trop la regarder, certain d'apercevoir une patte velue, une corne, ou des poils sur la poitrine.

Il essaya de manger mais sa gorge restait nouée. Et si pourtant, si pourtant... Mais non, c'était impossible. En plusieurs années de son précédent séjour il n'avait rencontré qu'une seule fille, Bal, qui appartenait à une tribu primitive réfugiée dans les jungles des bas-fonds de S.A.S.

Cette femme portait un vêtement, une robe

beige. Beige comme la couleur dominante du satellite, ce qui impliquait un choix précis et une volonté consciente. Pour passer inaperçue le beige était sûrement la meilleure teinte.

Elle devait se méfier de lui, n'avait pas vu son infirmité. Celle-ci pouvait soit la rassurer, soit lui laisser croire qu'il était lui-même un loupé. Mais il portait une combinaison isotherme et ça elle devait le remarquer.

Aucun doute, elle était bloquée et quand il était arrivé sur ce palier elle devait essayer de se libérer. Du coin de l'œil il apercevait un trou dans le grillage de protection. Un trou effectué avec un instrument coupant à la perfection, une pince ou une cisaille. Et si elle avait cet instrument sur elle c'était parce qu'elle connaissait parfaitement bien les défaillances des appareils.

— Je m'appelle Gus et je viens des niveaux supérieurs. Je ne vous ai jamais vue dans cette partie du satellite. Qui êtes-vous ?

Lentement il avait prononcé cette phrase en utilisant autant que possible l'anglais archaïque des Ophiuchusiens, du Bulb et du peuple qui habitait jadis dans les bas-fonds marécageux. Il ne pensait pas que cette femme soit issue de cette tribu des Trues. Ces gens-là vivaient sur les plates-

formes lacustres, avaient le corps phosphorescent, dû au fait qu'ils se nourrissaient d'un poisson venu de la planète Ophiuchus qui possédait lui-même cette particularité. Cette inconnue n'avait pas le corps phosphorescent, ne dressait pas ses cheveux en forme de couronne au-dessus de sa tête.

— Je n'ai aucune intention mauvaise à votre égard. Je sais comment réparer l'ascenseur. L'alimentation doit être interrompue quelque part.

Il commença de se déplacer vers les cages mais elle hurla :

— Arrière, Satan.

Elle brandissait quelque chose devant elle et il reconnut un crucifix :

— Je suis venue vers toi mais ne m'approche pas... Je suis la victime expiatoire mais laisse-moi le temps de m'habituer à ta présence puante et à ton haleine pestilentielle.

— Je me douche chaque matin et je lave régulièrement mes dents.

Elle restait recroquevillée, la tête enfouie dans un bras, l'autre agitant la croix.

— Bien, dit Gus en reposant son corps. J'avais l'intention de manger quelque chose avant de dormir. J'ai de la viande cochmouth et une boîte de graines, des petits pois mixtes... Si vous avez

faim, je vous invite.

À l'aide d'un petit réchaud il fit réchauffer le tout, pensant que l'odeur la rassurerait. Mais elle restait prostrée, tendant toujours sa croix. Il commença de manger lentement, exagérant ses soupirs et ses mimiques de satisfaction. Elle finit par risquer un œil par-dessus son coude. Il était en train d'examiner avec gourmandise un gros morceau de cochmouth fumant.

— Vous ne voulez vraiment pas y goûter ?

— Qui dîne avec le diable doit avoir une longue fourchette, récita-t-elle en réponse.

— Tiens, elle n'est pas mal, celle-là ! Vous en avez d'autres ?

Quand il eut fini il suspendit l'espèce de gamelle à son cou et avança sur ses mains vers la cage coincée.

— Non, Satan, pas tout de suite, je suis prête au sacrifice mais laisse-moi le temps de m'habituer.

— En attendant, vous devriez y goûter. Il y a de quoi vous rassasier. Moi, je vais m'installer pour la nuit. Lors de votre ascension n'avez-vous pas rencontré des loupés ?

— Avant d'arriver ici, j'ai vu errer des larves dans les limbes, dit-elle en montrant son

deuxième œil.

— Ah ! bien. Moi, je les appelle des loupés mais ce n'est pas mal trouvé. Des larves... C'est un peu ça.

Il retourna à son campement, installa son abri et se glissa dessous. Par le hublot il pouvait continuer à la surveiller et il dut attendre pas mal de temps avant qu'elle ne se déplie et se lève. Sa robe lui tombait jusqu'aux pieds et paraissait en bon état. Ses cheveux bruns étaient nattés. Elle ressemblait à une image sainte des Néo-Catholiques.

Elle le fit encore languir avant de passer un bras par le trou cisailé du grillage pour essayer d'attraper la gamelle. N'y parvenant pas elle sortit effectivement une sorte de ciseau et agrandit la découpe, s'empara si vite du récipient qu'un peu de sauce s'en échappa. Elle en flaira le contenu et finit par manger goulûment avec ses doigts. Il remarqua ses joues émaciées, la maigreur de son cou. La robe cachait le reste mais elle paraissait jeune et mince avec des formes esquissées. Un corps d'adolescente mais un visage déjà usé par une vie certainement difficile. D'où pouvait-elle venir ? S.A.S. contenait plus de mystères qu'ils n'en avaient découverts avec Lien Rag et Kurts,

mais tout de même, comment cette fille et les siens avaient pu rester inconnus durant les quinze années que ses amis avaient passées dans S.A.S. ? Et le Bulb n'avait jamais fait allusion à ces gens-là. Il était vrai qu'une partie de sa mémoire défaillait, s'effaçait sous l'effet de la maladie.

Il était fatigué et s'allongea, espérant rester vigilant mais bientôt le sommeil le prit. Il se répétait que c'était d'une imprudence folle, que la fille pouvait surgir sous sa tente avec ses ciseaux et le frapper avant qu'il ait pu se défendre.

Il se réveilla en sursaut et regarda par le hublot. Les lumières vacillaient un peu mais il ne la vit plus dans l'ascenseur et se rendit compte que le trou avait été agrandi. Elle avait dû s'enfuir et il le regretta.

Lentement il sortit de sa tente et la découvrit. Agenouillée à un mètre de lui, cachant son visage dans ses mains, sa robe pliée soigneusement à côté d'elle, elle s'était mise nue.

CHAPITRE XXII

Chaque matin, le Kid se rendait sur le chantier naval qui construisait la vedette d'exploration et tenait à vérifier l'avancement des travaux. La double coque était en partie construite et il put descendre dans ce qui serait la salle des machines. On avait prévu un gros moteur en céramique capable de fournir une bonne puissance, mais on pensait également adapter un autre moteur plus faible prélevé sur un silico-car, puisque la fabrication de ces derniers se trouvait interrompue. L'ingénieur Marale lui indiqua l'emplacement des soutes pour le carburant, celui des cabines. Le pont était construit à part et serait mis en place au moyen d'une grue. Il était en résine bactérienne et serait collé à la coque.

— Nous avons découvert cette technique dans

un vieux magazine et elle nous a bien simplifié les choses. Nous pourrions naviguer dans moins d'un mètre cinquante d'eau.

— Vous pensiez deux mètres, au départ.

— Nous avons préféré réduire le tirant d'eau...

Il y aurait des chenaux latéraux à explorer et certains peuvent se révéler passionnants.

— Je ne vois pas Ruydas.

— Il vient tous les jours mais il s'intéresse aussi à la fabrication du moteur. Nous n'aurons aucun retard pour le lancement et même nous pensons que celui-ci aura deux ou trois jours d'avance sur les prévisions.

Le Président ne tenait plus en place et négligeait l'administration de son empire réduit à un îlot ridicule. Mary Halan et Fields suffisaient à cette tâche. La population avait légèrement augmenté, quelques isolés ayant réussi à rejoindre Titan. On comptait vingt-deux mille habitants.

— Nous baptiserons cette vedette *Titan*, déclara-t-il.

Un jour, il embarqua sur l'un des kayaks des chasseurs de phoques et Ruydas pagaya pendant une heure sur la grosse faille Klose. Le Kid fermait les yeux, savourait le parfum de l'océan. Quand il les ouvrit il détesta les glaces voisines, trop

imposantes.

— Imagine l’océan complètement libéré, son immensité, soupira-t-il.

Les brumes cachèrent vite Titan et ils se retrouvèrent isolés, comme loin de tout regroupement humain. Le Kid rêvait, rebâtissait un empire, imaginait d’immenses plates-formes où l’on construirait des stations, non des villes ! Finies, les stations... Il faudrait que les gens oublient ce terme.

— Nous rentrons, voyageur président ?

— Essaie de ne plus dire voyageur, mon garçon.

— Oh ! je n’oserai jamais.

— Vois-tu, un voyageur est celui qui vit, qui passe tout son temps à bord des trains, que ces derniers soient à l’arrêt ou en mouvement. Un jour, il n’y aura plus de trains.

— Voyons, voyageur président, c’est impossible. Même à Titan il y a des rails qui font le tour de l’îlot, des draisines, des silico-cars et nous habitons tous dans des wagons. Ils sont d’ailleurs très confortables.

— D’ici dix ans il n’y aura plus rien. On construira des voies sans rails.

Ils se faisaient face et le garçon s'arrêta de payer, ne parvenant pas à réaliser :

— Des voies sans rails, mais comment feront les draisines, les locos ?

— Comme autrefois... Tu n'as jamais vu des magazines anciens ?

— Peut-être que si mais je ne me suis jamais intéressé qu'aux bateaux.

— D'autres se sont passionnés comme toi pour les moyens de transports anciens, les automobiles qui se déplaçaient sur des routes.

— Mais elles devaient aller dans tous les sens ?

— Non. Il y avait une direction...

— Comme le gouvernail d'un bateau ?

— En quelque sorte, mais cette direction partait de la cabine de commande et agissait sur les roues avant. Ne me demande pas comment mais durant un siècle et demi avant la Grande Panique, les automobiles ont proliféré. Il y en avait des millions sur terre et certaines familles en possédaient deux, trois... Le système, par la suite, permit de faire également pivoter les roues arrière pour plus de commodité. Et ces voitures ne déraillaient pas, ne s'écartaient pas de la ligne droite, sauf si le pilote commettait une erreur.

— Il n'y avait plus de rails ?

— Si, pour les longues distances, pour le transport des marchandises...

Ils aperçurent la plage de Titan. Le volcan illuminait l'îlot mais n'était pas dans sa phase la plus active. Sa lave se déversait en permanence sur la face nord-ouest grâce à une échancrure profonde. Jamais ce monstre n'avait commis de fantaisie et mis le reste de son socle en danger. On pouvait prévoir des installations accrochées sur une partie de ses flancs jusqu'à quatre cents mètres de hauteur. Au-delà la chaleur serait trop forte.

Le Kid imaginait des routes en lacet très larges. On aplanirait le terrain, on construirait des habitations permanentes. Bientôt les gens abandonneraient les wagons exigus pour ces unités de logement plus spacieuses.

— Les brouillards persisteront encore longtemps mais le feu de Titan est visible de très loin. Il servira de phare comme jadis... De plus il émet des ondes électromagnétiques que nous apprendrons à reconnaître, et d'encore plus loin nous pourrons utiliser cette émission pour revenir ici.

Dans son train personnel il avait l'impression

d'étouffer, d'être coincé entre les cloisons. Il passait de longs moments devant la maquette de Titan, devant un exemplaire de la carte dressée par Klose sur la fameuse faille qui portait son nom. Celle-ci s'élargirait encore, avant que les premiers baleiniers ou phoquiers ne prennent la mer, mais qu'importait ! Ce tracé bleuté dans la blancheur de la banquise était comme une oriflamme de victoire. Il décida sur-le-champ d'adopter cette couleur comme symbole de la Société du Pacifique. Mary Halan accourut, effrayée, lorsqu'il la sonna :

— Je veux que l'on étudie les nouveaux statuts de la Société. Je veux que les habitants actuels du Titan soient les premiers actionnaires. Nous distribuerons des actions gratuites et les plus fortunés pourront en acheter d'autres.

— Conservons-nous la calorie comme unité de compte ?

Elle souriait, ironique, mais il s'en moquait. Il grimaça :

— Pas la calorie, mais nous verrons... Je veux éliminer peu à peu tous les souvenirs de l'ère glaciaire, ne songer qu'à l'avenir. Conseillez aux journalistes et aux animateurs de radio et de télévision d'éviter les mots de voyageurs, station,

trains, rails... Je vais en dresser une liste... Ce ne sera pas un ordre, mais un conseil... Il n'y a pas de censure imposée pour ces termes-là mais je veux qu'ils deviennent archaïques...

— Jadis on interdisait les mots Soleil, Lune, ciel, chaleur, printemps et des milliers d'autres, fit-elle remarquer.

— Je sais... Mais il n'y aura jamais aucune sanction. Jamais.

— Vous avez un nom de remplacement pour la calorie ?

— Pas encore mais je trouverai. Il n'y aura qu'à regarder autour de soi pour trouver.

— Que pensez-vous de soleil ?

CHAPITRE XXIII

Chaque matin, Jael courait jusqu'à l'enclos des ovibos et n'en revenait pas de leur chance. Trois femelles et un taureau capturés par les Roux vivaient désormais là. Ils se nourrissaient de lichens que Jdrien récoltait sur les roches apparentes et de pousses d'herbe provenant des cultures hors sol. Ils prospéraient et elle avait hâte de traire les femelles. Mais ces animaux étaient craintifs et encore sauvages, dangereux malgré leur petite taille. Ils ressemblaient à de gros moutons, étaient adaptés au climat.

— Attends encore un peu avant d'essayer de les apprivoiser, lui avait conseillé Jdrien.

Il était parti avec la tribu pour quelques jours. On leur avait signalé un regroupement humain à deux cents kilomètres à l'ouest, et il voulait vérifier

si ces gens-là existaient vraiment et ne manquaient de rien.

Les trois bêtes la regardaient avec méfiance mais elle commençait le dressage avec du sel. Curieusement, c'était le mâle qui cédait le plus volontiers à sa gourmandise et venait lécher le petit tas de cristaux qu'elle déposait sur une planche.

Les Roux de la région s'étaient fait une tradition de récolteurs de sel. Ils étaient tous de l'ethnie qui utilisait ce produit à des fins religieuses. Le sel faisant fondre la glace on l'utilisait, par exemple, pour ensevelir les morts. Désormais ils n'avaient plus besoin de rechercher les trous à phoques pour en trouver, depuis que la banquise se fracturait. Le sel se formait en lisérés blanchâtres sur les plans verticaux. De loin on apercevait ces cordons souvent accompagnés d'algues.

— Tu es un brave taureau, murmura-t-elle. Tu es le plus beau, le plus poilu.

L'animal tendait son oreille vers elle, comme séduit par sa voix, mais les deux femelles attendirent qu'elle se fût éloignée pour venir lécher le sel.

Ses volailles aussi prospéraient, et elle avait

réussi une couvée de quatorze petits poussins élevés dans le chaud et qui commençaient à changer de couleur, perdant leurs plumes jaunes. Elle récoltait un œuf tous les jours, ne ferait d'autres couvées que plus tard.

Les Roux restaient dans le campement pour finir la grande basilique sous la glace où le corps de Jdrou serait définitivement placé. C'était une glace éternelle qui datait de bien avant l'ère glaciaire. Chaque matin, Jael se rendait tout au fond et contemplait le jeune visage de la mère de Jdrien, dans son cercueil de glace cristalline. Elle était belle, la petite Rousse de quinze ans, tuée par un chasseur de la Transeuropéenne. Sa fourrure blonde n'avait pas souffert malgré les années et la nimbait harmonieusement. Lorsque Jdrien était enfant et que le Kid s'occupait de lui, les Roux avaient décidé que le corps de sa mère ne pouvait rester à l'autre bout du monde et ils avaient entrepris de le ramener au Dépotoir proche de Kaménépolis. L'épopée avait duré des mois. Les tribus se remplaçaient pour tirer le corps placé sur des peaux, de loup en général. On disait qu'ils avaient usé des centaines de peaux avant que le corps repose enfin dans sa dernière demeure.

Elle retourna dans son wagon et essaya de capter des émissions radio ou des appels à l'aide,

mais désormais c'était le silence des ondes. Parfois on percevait un bruit de fond, comme des voix, mais inintelligibles.

Régulièrement, vers dix heures, elle parlait, expliquait qui elle était, où elle se trouvait, donnait quelques indications météo sur la température, le brouillard ou la neige. Puis elle attendait une réponse qui ne venait jamais. Kaménépolis aurait pu répondre, Titanpolis également.

La vie était paisible, chaque journée faite de dizaines de tâches répétitives mais elle ne s'ennuyait pas. Elle pensait à son demi-frère Liensun, retourné dans cette colonie de Rooky tout en haut de la banquise, vers le Réseau des Disparus qu'elle avait bien connu et pour cause. Des bandits l'avaient enlevée, avait fait d'elle leur esclave. Elle avait tout accepté d'eux à la seule condition qu'elle puisse s'occuper du petit Liensun encore enfant. Elle l'avait élevé jusqu'à ce que ces gens, Julius et Ma Ker, la débarrassent des bandits. Ils avaient adopté son demi-frère et elle avait souhaité retourner vers la civilisation, s'était installée à Hot Station où elle s'occupait d'arboriculture. Liensun, des années plus tard, l'avait retrouvée. C'était à l'époque un exalté, un terroriste prêt à tout au nom des Rénovateurs du Soleil. Il avait failli s'emparer de Hot Station mais

Jdrien, appelé par le Kid, l'en avait empêché. À cette époque-là Jael était amoureuse de leur père commun Lien Rag qu'elle n'avait vu qu'une seule fois quand il avait été l'amant de leur mère à elle et Liensun. Jdrien lui ressemblait. Moins que Liensun mais tout de même.

Le Messie des Roux rentra dans le petit matin, assez fatigué d'avoir tant marché. Les Roux, eux, pouvaient franchir deux cents kilomètres en une seule journée mais lui, métissé d'Homme du Chaud, n'avait pas cette résistance.

Elle lui prépara un bain, un repas et l'écouta parler de ce groupe humain qui existait vraiment dans l'Ouest.

— Une sale bande solidement armée. Nous n'avons pas essayé d'entrer en contact. Ils ont déjà attaqué une tribu pour leur voler de la nourriture et violer les femmes. Ils sont plusieurs centaines à vivre dans une ancienne station. Les plus faibles doivent travailler pour les autres, trouver la nourriture, surtout de la viande. Il y a des rennes et des ovibos par là-bas mais ils doivent poursuivre les troupeaux de plus en plus loin et nous craignons que ces bandits ne viennent jusqu'ici. Désormais il nous faudra faire attention.

— C'est désagréable, dit-elle avec colère. Nous

étions tranquilles et ces imbéciles vont nous forcer à devenir méfiants et violents...

— J'ai laissé des Roux, six. Ils surveilleront ces gens-là et si jamais ils nous menacent nous serons prévenus assez tôt. Eux ne se déplacent pas très vite. Ils ont attelé des gens à des traîneaux sur lesquels ils se prélassent mais ne font guère que deux ou trois kilomètres à l'heure. Ils ont essayé de dresser des rennes mais ne sont pas assez patients. Ils s'énervent et les abattent. C'est dommage... Si je pouvais en trouver pour atteler un traîneau je suis sûr que j'irais aussi vite que mes frères Roux.

Quelques jours plus tard, il accepta d'user de ses pouvoirs spéciaux pour paralyser une des vaches musquées afin qu'elle puisse la traire. La bête avait le pis si gros qu'elle souffrait, tout en refusant qu'on l'approche.

Jael savait que les deux frères possédaient des pouvoirs extrasensoriels, mais comme toujours elle fut impressionnée par le spectacle de cet animal immobilisé par la simple volonté de son ami.

— Tu peux y aller, dit-il.

Elle avait déjà trait des vaches normales et put aisément soulager la pauvre bête.

— Tu as vu, cinq litres de lait et quel lait...

Épais, crémeux.

— Mais d'un goût assez fort, fit Jdrien.

— On peut le couper avec de l'eau, faire du beurre et des fromages... C'est merveilleux.

CHAPITRE XXIV

Chaque nuit, Zabel se levait deux-trois fois pour vérifier si le vent ne se levait pas. Liensun s'en rendait compte mais ne disait rien. Elle se recouchait avec un soupir de soulagement, preuve que les brouillards tenaient toujours. Il se rendormait, lui-même rassuré. Il n'aurait pas aimé être obligé de quitter cet abri, alors que Evila et Lane étaient allés explorer la station-fantôme tout au bout du Réseau du Cancer.

Au petit déjeuner, il attendait que Guhan parle des absents pour répondre, sinon il préférerait ne pas faire allusion à leur expédition.

— Possible que la station ait été plus éloignée que prévu... Il pouvait s'agir d'un mirage... L'image a pu se refléter dans le ciel, sur des couches chaudes et apparaître devant leurs yeux, disait

Guhan.

— S'ils étaient tombés sur des maraudeurs ? suggérerait timidement Zabel. Avec cette débâcle des glaces tout est possible. Nous avons rencontré un brave type, Hunkle Baradi, mais nous aurions pu tomber sur une bande de sales individus.

Liensun allait jeter un regard aux amarres qui restaient molles, preuve qu'il n'y avait ni courant ni même un souffle. Le brouillard givrait parfois en début de nuit ou au petit matin, mais roulait toute la journée des paquets épais chargés d'une humidité tiède.

— Cela fait quand même trois jours, dit Guhan. Ils devraient rentrer ce soir. Mettons un jour pour aller, un jour pour fouiller les ruines et trouver une draisine ou un chariot, un jour pour entrer...

Mais la nuit arriva avec un peu de neige sans que le couple ait reparu et cette fois ils dormirent très mal à bord de la *Vieille Patache*.

— Faut-il aller à leur recherche ? demanda Liensun, le lendemain matin du quatrième jour.

— Attendons encore aujourd'hui, proposa Guhan.

— Mais qui irait jusqu'à cette station-fantôme ? s'enquit Zabel.

— Moi, tout seul, dit Guhan. En fait, si je comprends que la distance est bien plus longue qu'en apparence je reviendrai. Je crains qu'ils n'aient abusé de leurs forces. Nous n'avons jamais été très habiles sur la glace les uns et les autres.

Leur soulagement fut immense lorsqu'ils furent interpellés du haut de la falaise par la voix d'Evila qu'ils ne pouvaient apercevoir à cause du brouillard.

— Nous venons d'arriver. Nous descendons.

— Voulez-vous de l'aide ?

— Inutile.

La jeune fille descendit tranquillement au bout d'un filin qu'un treuil invisible déroulait. Ils eurent l'explication peu après. Ils avaient trouvé sur place une sorte de vieux remorqueur qui, après quelques essais, avait accepté de démarrer.

— Un truc tout simple, un monocylindre. Nous l'avons dégommé, nous avons filtré son réservoir plein d'huile de baleine et il a accepté de démarrer. Il est équipé d'une flèche de grue. Il a tiré jusqu'ici un wagon que nous avons rempli de tout ce que nous avons trouvé. Non seulement des vivres, mais aussi des vêtements et du matériel de première nécessité.

Il s'agissait bien de la station-fantôme de

Jdrien. Le couple avait trouvé les cavernes sous la glace, les squelettes de baleines, la tombe d'un vieillard nommé Pavie.

Liensun remonta par le treuil que manœuvrait Lane. Là-haut, à cinquante mètres du niveau de l'océan, il n'y avait plus de brume mais le ciel était lourd de nuages. Il faisait une température clémente.

— Tout à l'heure il pleuvait, dit Lane. Il tombait des gouttes d'eau si tu préfères... Pas de la neige mais bien de l'eau.

C'était inimaginable pour Liensun. Il pénétra dans le wagon, resta ébahi par la quantité de marchandises que le couple rapportait.

— Pendant que je réparais ce vieux monocylindre, Evila prospectait et commençait de regrouper les marchandises. Il y a des conserves surtout, de la farine dans des containers spéciaux pour la protéger du froid. J'ai vérifié, elle est bonne à panifier. Il y a des boissons, de l'alcool surtout, du lait en poudre, du beurre et pas mal d'autres choses, des outils, des souliers, des vêtements. Il faut commencer à décharger. Si le vent se levait, nous ne pourrions continuer.

Ils s'organisèrent en deux équipes et poursuivirent le travail jusqu'au milieu de la nuit.

Le brouillard se dissipait et une bise aigre commençait de souffler. Il fallait faire vite. Lorsque la dernière caisse fut descendue, la *Vieille Patache* commençait de danser sur les vagues et avait tendance à cogner contre la falaise, malgré les énormes protections installées par Liensun.

— Dommage, dit-il avec un dernier regard pour le monocylindre. J'aurais aimé l'utiliser pour aller visiter cette station-fantôme... Depuis que mon demi-frère m'en a parlé je rêvais d'explorer les cavernes où les baleines viennent mourir et aussi enfanter, paraît-il. Le bébé peut respirer en eau peu profonde...

Pour déhaler le cargo ce ne fut pas une mince affaire, car le vent déjà fort le plaquait contre la glace, et ils brisèrent plusieurs espars avant que Liensun ne puisse lancer une des hélices directionnelles.

La fin de la nuit fut pénible. Il n'y avait rien d'autre à faire que de lutter le nez au vent, de faire du surplace en utilisant la force motrice. Dans la cale ils se succédaient pour pelleter le charbon.

Au jour, Liensun put laisser culer dans une crique où il effectua un demi-tour. Ils repartirent vers le nord-ouest à petite vitesse. Le vent les abandonna et la neige tomba, réduisant encore la

visibilité. Il fallut essayer de se repérer avec la sirène. Par petits coups brefs en essayant d'analyser les échos plus ou moins rapprochés.

Dans l'après-midi, ils aperçurent un immense estuaire sur leur droite, et eurent l'impression qu'en s'y engageant ils arriveraient en quelques heures à Rooky. Les fonds paraissaient sûrs et Liensun n'hésita plus. Pendant quelques kilomètres ce fut l'euphorie puis, après un méandre très serré une immense falaise blanche se présenta. Le chenal se terminait là, irrémédiablement et il n'y avait aucune autre possibilité que de faire demi-tour.

— Je suis sûre que Rooky n'est pas loin, s'énervait Evila. Débarquez-moi. Ils sont tout proches, de l'autre côté de cette falaise, j'en suis certaine. J'ai une intuition.

— Nous allons repartir en arrière, dit Liensun. Il est impossible de pivoter dans si peu d'espace.

— Envoie des coups de sirène prolongés, je t'en prie...

Personne n'osait lui dire qu'elle se trompait et Liensun lui fit plaisir. Pendant quelques minutes la sirène envoya ses longues plaintes. Puis elle se tut et recommença.

— Si le vent nous surprend ici, dit Zabel, c'est

la fin, vous le savez très bien tous.

— Il faut repartir, dit Lane.

— Non, insista Evila, encore un peu.

— La nuit va tomber et nous serons comme dans un piège, soupira Liensun.

CHAPITRE XXV

Une grande effervescence régnait dans les Échafaudages, depuis que cette mission de conciliation avait été décidée. On avait failli en venir aux mains au cours du collectif d'administration car Rigil, jaloux de son prestige et de son autorité, paraissait minimiser le rôle de la jeune femme, Songe, auprès des lamas tibétains. Il avait fallu que Charlster intervienne avec ironie, et d'un ton qui n'admettait pas la discussion, pour que Songe soit nommée à la tête de la délégation qui devait se rendre dans un poste situé à la sortie de l'étroite vallée.

— Croyez-vous, Rigil, que ce soit une partie de plaisir ? Songe et les autres vont patauger dans parfois un mètre d'eau. L'écoulement se passe mal et la nuit cette eau devient traître car elle gèle mais

faiblement en surface. Ils devront essayer de gagner les bordures des montagnes pour avancer rapidement.

Songe avait obtenu que les moines plient bagage et ne jettent pas l'anathème sur la colonie. Elle devait discuter avec le chef de poste d'une possibilité d'échanger des aliments contre du charbon et de la nourriture pour les yaks.

— Ils ne pourront pas ramener ce charbon et ces lichens, répondait Rigil, vous le comprenez bien.

— C'est un premier contact. Nous allons parler des téléphériques, essayer d'obtenir des câbles. Les mines sont désormais inondées et des kilomètres de câbles restent inutilisables.

— Vous aurez deux journées de marche, dit quelqu'un qui avait étudié le trajet.

Le pire fut la traversée de la vallée avec, comme prévu, un mètre d'eau glacée en certains passages. Le train charbonnier, immobilisé depuis le début du dégel, était à moitié immergé mais ils purent se reposer un moment sur le toit des wagons avant de poursuivre.

— Nous aurions pu fabriquer des bateaux, dit quelqu'un, avec des planches de wagon.

Mais il était trop tard. Bien sûr, le long des

falaises il y avait moins d'eau mais ils avaient de véritables cataractes à affronter. Les glaces des sommets fondaient dans la journée et par endroits de véritables torrents obligeaient à d'immenses détours.

— C'est trois jours qu'il nous faudra.

Ce soir-là ils faillirent renoncer, car ils ne trouvèrent qu'un abri précaire sous une roche avancée. Grelottant toute la nuit, n'ayant avalé qu'un peu de nourriture sous forme de tablettes de miel synthétique et de lait en poudre, ils envisagèrent avec terreur la journée suivante. Mais la situation s'améliora et ils poursuivirent dans un terrain non inondé, une sorte de sentier vieux de plusieurs millénaires et que la fonte des glaces venait de révéler. Il serpentait à flanc de falaise, atteignait d'anciens échafaudages de cueilleurs de lichens, abandonnés depuis longtemps.

— Les planches sont certainement pourries.

Elles l'étaient et même Songe faillit être précipitée dans le vide. Par la suite le sentier continuait et ils aperçurent le poste tibétain avant la fin du jour.

— Mais comment ont-il fait pour hisser ce wagon à cette hauteur ? s'étonna un compagnon

de Songe.

Des hommes en uniforme vivaient là et les accueillirent poliment mais sans beaucoup d'amabilité. Ils offrirent un thé au beurre de yak, de l'eau chaude plutôt et Songe sortit un paquet de thé de leur culture. Ils sourirent enfin de satisfaction et la conversation devint plus cordiale. Oui, on pourrait leur fournir du charbon et de la nourriture pour les yaks, sous forme de déchets de pulpe de betteraves.

— Notre Compagnie va mettre à la disposition des voyageurs des wagons flottants pour les transporter, eux et les marchandises.

— Mais, fit remarquer Songe, les vallées finiront par ne plus être inondées. Ici, par exemple, ce sont les glaces des extrémités, celles qui ne sont pas directement atteintes par le rayonnement de chaleur qui forment barrage, mais elles fondront d'ici un mois ou deux.

— La Compagnie veut construire des barrages et utiliser l'eau pour les déplacements. L'hiver ce sera la glace et on trouvera autre chose, fit le chef de poste d'un ton sans réplique.

Il fallut changer de conversation, parler des câbles d'acier.

— Nous pourrions vous en procurer mais

toutes les mines ne sont pas inondées. D'après le télégraphe celles de haute montagne fonctionnent toujours.

— Le télégraphe marche ?

— Mais oui, fit le chef condescendant, venez voir.

Un message était enregistré par le technicien.
Un message en morse.

— Je vais transmettre mon rapport de la même façon.

— Pourrions-nous être reliés, nous aussi ?

— Je vais m'en enquérir, fit-il d'un air de penser que c'était aller un peu trop loin dans les revendications.

Mais la recommandation du vieux lama, attendri ou séduit par Songe, comptait beaucoup et lorsqu'elle cita son nom : Althag, ils inclinèrent la tête avec vénération. Ils notèrent tout ce qu'elle demandait et alors ils vidèrent leurs sacs, offrant encore du thé, du miel et du sucre, des confiseries et des œufs en conserve.

— Attendez le wagon flottant, il vous ramènera à vos échafaudages. Le télégraphe l'annonce pour après-demain.

— Nous partirons demain matin.

Ils se trouvaient sur le retour, là où l'eau était la plus profonde, lorsque le wagon flottant arriva, propulsé par un antique moteur de pompe à eau qui faisait tourner deux roues à aubes. Les Tibétains les recueillirent alors qu'ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine et les transportèrent aux Échafaudages. Ils acceptèrent en échange quelques poulets et du miel, promirent de repasser au retour, d'ici deux ou trois jours.

— Nous serons chargés en voyageurs.

Le wagon, autrefois plate-forme, avait été enduit de goudron tiré de la distillerie de la houille. C'était bricolé, mal fichu mais ça fonctionnait et pouvait transporter une vingtaine de tonnes.

— Ils se sont superbement adaptés, fit Charlster, songeur.

— Souvenez-vous des fresques, dans la caverne du haut, dit Rigil, elles annonçaient ce déluge et on y voyait des objets flottants... Depuis longtemps les lamas avaient prophétisé la fin de l'ère glaciaire et le retour du Démon du Feu.

— Celui-ci ne s'est pas montré jusqu'à présent, dit Songe, et c'est notre grande chance. C'est ainsi que j'ai pu convaincre Althag que nous n'étions pas ses créatures.

Trois jours plus tard le wagon flottant repassait, déposait un immense rouleau de câble d'acier, selon les ordres reçus, et quelques sacs de charbon. Pour la pulpe de betterave, il faudrait attendre d'autres convois.

CHAPITRE XXVI

Comme prévu par Lien Rag, la banquise s'ouvrit plus largement en direction du nord-est, et un énorme chenal apparut après quelques jours de navigation au ralenti. Ils l'aperçurent entre deux journées d'un brouillard tenace, un soir, au crépuscule, et s'y engagèrent. Une brise légère propulsait le *Princess* à quatre kilomètres heure et Farnelle était très fière du comportement de son cargo.

Ils naviguèrent toute la nuit. À l'avant il y avait toujours quelqu'un pour essayer de distinguer les masses blanches trop rapprochées, qui auraient signifié qu'un socle sous-marin pouvait exister et les unir. De temps en temps, on sondait le fond, mais au-delà de quarante mètres on y renonçait. Gdami était toujours prêt à plonger

pour aller reconnaître les lieux malgré la présence certaine de requins.

La journée du lendemain fut aussi brumeuse, avec parfois pour quelques minutes de brèves éclaircies mais jamais ils n'aperçurent le Soleil. Juste parfois une traînée rougeâtre vers l'est. Ce fut au cours d'une de ces éclaircies que Yeuse aperçut la lueur sur la banquise.

— À gauche, un feu... Je vous jure qu'il y a un feu, avec des silhouettes autour.

— Elle a rêvé, fit Gdami à son copain Lien Rag, mais ce dernier se retourna sans voir quoi que ce soit.

— Il y avait un feu, avec des gens... Une sorte de campement, je vous dis, des gens, des hommes... Il n'y a pas que des bandits sur ces glaces enfin... Il faut jeter l'ancre, aller voir...

Le vent venait de cesser et les voiles faseyaient. Le bateau courut un peu sur son erre avant de s'immobiliser puis de pivoter lentement.

— Jetons l'ancre, soupira Lien Rag.

— Il faut mettre un canot à l'eau et aller voir. Je suis sûre qu'il y a une forte concentration humaine... Ils ont peut-être des nouvelles du reste du monde.

— C'est dangereux, commença Ann Suba.

Galoa, pour sa part, avait préféré disparaître à l'intérieur du cargo pour se cacher et Gdami partit à sa recherche.

— Je suppose que c'est à moi d'y aller, fit Lien Rag. S'ils voient arriver une femme ou deux, ça risque de tourner au drame. D'accord, j'y vais. En espérant que ce n'est pas une erreur.

Il n'avait aucune habitude d'un canot et des rames, aurait aimé que Gdami l'accompagne, mais le voyou s'amusait comme un fou à rechercher Galoa pour lui faire encore plus peur.

Il s'éloigna du cargo en direction de l'endroit supposé, perdit bientôt de vue la masse imposante du *Princess* et en même temps une petite lueur orangée apparaissait qui le guida. Il rama avec lenteur sur la mer calme, essayant de se faire une idée de la situation.

C'était une côte basse, bordée par une fracture de cinq ou six mètres de haut facile à escalader. Il y voyait très bien grâce à ce feu, distinguait pas mal de silhouettes, respirait une odeur de viande en train de cuire. De la viande ! Et qui plus est, de la viande de mouton. Il aborda, attacha son canot et escalada la courte paroi, ne laissa dépasser que sa tête. Le feu et les inconnus étaient sur la gauche, mais en face il y avait une

immense serre et ça empestait le mouton. Une immense serre d'élevage qui devait se composer de deux parties, un centre de production d'herbe et la bergerie proprement dite. Il resta accroupi, regarda en direction du feu. Il distinguait quatre hommes et deux femmes. Mais il y avait d'autres spectateurs assis qui regardaient cuire un mouton entier, embroché sur une sorte de manivelle très longue.

Pendant un quart d'heure il essaya de surprendre la conversation mais se trouvait trop éloigné. Lentement il se dressa et avança de quelques pas, écartant ses bras de son corps. À moins de cinquante pas il s'immobilisa :

— Hello, la compagnie !

Il dut s'y reprendre à deux fois jusqu'à ce qu'une femme pousse un cri de terreur. Aussitôt un homme pointa un fusil dans sa direction.

— Qui va là ?

— Un étranger... Je ne suis pas armé... Je suis inoffensif.

— Approchez...

L'odeur du mouton grillé le grisait, lui faisait oublier son appréhension. Il ne regardait que lui, sa chair qui par endroits commençait à se détacher en grésillant.

— Comment avez-vous fait pour arriver ici ?
Par la banquise ?

— J'ai un canot en bas.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il dit ?

— Un canot, dit quelqu'un, un truc qui flotte sur l'eau, quoi.

— Alors ça, je voudrais bien...

— Hé, dit un autre, je vous ai dit tout à l'heure qu'une grosse masse passait et vous m'avez dit que c'était un iceberg... C'était son canot.

Lien Rag sourit avec amabilité :

— Un canot c'est tout petit, quatre mètres cinquante de long environ pour deux de large...

— Seul ?

— Oui, seul.

— Faites voir votre visage, au feu.

On jeta quelque chose, peut-être de l'huile ou de la graisse qui s'enflamma et donna une très vive lueur. Il sortit de l'ombre avec sa barbe de quinze jours et sa combinaison crasseuse...

— C'est quoi, votre nom ?

— Lien...

— Et vous venez d'où ?

— De l'ouest...

— Où est le canot ?

Il l'indiqua de son bras. L'homme au fusil le contourna à distance pour se placer dans son dos et ordonner, d'une voix sans rudesse, qu'il aille s'asseoir devant le feu. Un autre enflammait une sorte de torche enduite d'huile de phoque et courait vers le bord de la petite falaise.

— Vous allez où ?

— Je cherche des gens... On ne peut pas toujours rester seul sur l'océan, pas vrai ?

L'homme à la torche revint :

— Y a effectivement un canot mais complètement vide. Ce type n'a même pas de quoi pêcher. Pas la moindre affaire personnelle. C'est quand même louche, non ?

— C'est vrai, reconnut Lien Rag. Un coup de vent m'a fait me retourner et j'ai tout perdu. J'étais dans une situation désespérée quand j'ai aperçu une vague lueur et j'ai ramé vers ici.

— Il n'est pas net, dit l'homme au flambeau en frottant ce dernier sur la glace qui fusa en dégageant de la vapeur.

— Vous mentez, dit l'homme au fusil.

— Je me méfie. Je viens en effet d'un plus grand bateau... Ce n'était pas un iceberg que vous

avez vu, dit-il à celui qui avait parlé d'une grosse masse, mais un ancien cargo. Mes amis ne voulaient pas venir vous parler. Moi, je me suis dit qu'il fallait bien le faire. On est des tas de gens isolés. Si on refuse de se parler, qu'est-ce que nous allons devenir ? Puis-je avoir un peu de viande, s'il vous plaît ? Elle sent très bon et j'ai faim.

CHAPITRE XXVII

— Je suis prête, ô Satan, mais, je t'en supplie, ne me transperce pas de ta verge de feu et de glace. Je suis fragile. On m'a choisie parce que je suis la plus jeune de notre peuple...

Interloqué il se laissa choir sur ses fesses et frotta ses bras. Elle n'osait écarter ses mains mais il était sûr qu'elle l'épiait à travers ses doigts :

— Je suis venu t'adorer, ô Satan... Selon les enseignements de notre pasteur, le père Faro de l'Église de la Rénovation apostolique d'Ophiuchus, la seule qui ait accepté de vivre dans ce monde étrange pour accompagner ses brebis égarées. Le père Faro est un saint homme qui m'a montré comment je pouvais t'adorer, ô Satan, de différentes façons si je ne voulais pas être

transpercée par ta verge impudique.

Toujours ébahi, croyant rêver, il ne faisait même pas attention à sa nudité, à ses petits seins de très jeune fille, à son pubis à peine marqué d'une touffe ou deux de poils. Pourtant, le nom de l'Église de la Rénovation apostolique lui rappela la chapelle de Sugar qu'il avait visitée à plusieurs reprises. Dès qu'on en franchissait le porche monumental les orgues tonnaient et une voix forte et céleste vous accueillait.

— Satan, je suis ta créature soumise parce que tout mon peuple a décidé de se soumettre à ta volonté. Nous avons connu les pires malédictions depuis des années et des années, bien avant que je ne vienne au monde et que ma propre mère ne naisse également. Notre peuple est à bout de forces. Il a prié si longtemps un Dieu qui n'a jamais daigné lui accorder une seule faveur, une heure, une minute de bonheur. Nous avons été chassés de notre Église depuis cent ans et nous errons dans les labyrinthes de ce monde d'épouvante sans jamais un jour de repos. Le père Faro, dans son humilité, a dit un jour qu'il ne servait plus à rien de prier un Dieu qui nous abandonnait, et que mieux valait se donner au Diable qui hantait les grands étages. Alors j'ai été désignée et j'ai suivi une éducation spéciale pour

accomplir mon sacrifice consciencieusement.

Elle se jeta en avant et commença de ramper vers lui en agitant ses petites fesses rondes. C'était un spectacle charmant qui néanmoins le gênait beaucoup. Elle s'immobilisa à deux pas et frappa son front sur le sol à plusieurs reprises.

— Ne m'étreins pas sauvagement, ô Satan, ne me plonge pas dans la souffrance physique pour satisfaire tes ignobles passions, mais vois comme je suis frêle et pleine de bonne volonté.

Elle semblait vouloir tendre la main vers lui, hésitait, la retenait puis de nouveau l'approchait et il la regardait sans comprendre, de plus en plus gêné qu'on le prenne pour celui qu'il n'était pas.

— Dites-moi, combien êtes-vous dans votre peuple ?

— Ô Satan, nous sommes cinquante et un et tous prêts à t'adorer si je ne suffis pas à la tâche... Nous ne demandons qu'un endroit tranquille pour nous installer, un peu de chaleur et non pas la neige, un peu de nourriture et la fin de cette malédiction qui nous a fait parcourir des distances énormes depuis cent ans.

La main ressemblait à un petit animal dont les doigts s'agitaient nerveusement dans sa direction. Il se demandait si elle ne préméditait

pas un sale coup pour le renverser ou si elle ne cachait pas ses ciseaux sous elle.

— En échange nous serons tes fidèles suppôts, tes complices infernaux. Tu pourras disposer de nous comme autant de légions impitoyables pour ravager les rangs de ceux qui osent te défier. Nous combattons les anges et les archanges, nous étranglons tes ennemis et les adorateurs de ton Rival puissant.

— Je n'en demande pas tant, murmura Gus retenant une forte envie de rire qui s'étrangla net lorsque la petite main s'inséra entre ses moignons pour le caresser. S'arc-boutant sur ses bras il fit un bond en arrière qui surprit la jeune fille et la rendit gémissante.

— T'ai-je déplu, ô Satan ? Le père Faro disait que tu ne détesterais pas ceci.

Il reculait encore car elle continuait de ramper vers lui la main tendue. Il finirait par être coincé et cherchait comment la faire cesser.

— Parle-moi du père Faro... Il dirige ton peuple ?

La jeune fille expliqua, sans la moindre gêne, que le père Faro était le pasteur du petit peuple et qu'en vue de cette rencontre avec Satan il l'avait initiée à plusieurs pratiques érotiques.

— Mais comment peux-tu affirmer que je suis Satan ?

— Le père m'a dit que lorsque je serais en face de lui l'épouvante et le dégoût s'empareraient de mon âme et de mon corps.

— Bien fait pour moi, grogna Gus furieux. Je te fais peur et je te dégoûte donc. Le père Faro t'a-t-il appris autre chose ?

Le père ne lui avait épargné aucun détail sur la monstruosité sexuelle du démon, et lui avait appris comment éviter une déchirante investigation par l'usage de subterfuges.

— Tu ne crois pas que c'est lui le plus dégoûtant ?

— Oh non ! Il est très beau, fit-elle, énamourée.

— Pas de chance, soupira-t-il. N'avance plus, va chercher ta robe et cache ta nudité, j'ai besoin de sérénité sinon je ne réponds plus de rien.

— Ne me méprise pas, ô Satan, sinon les miens m'accableront de reproches d'avoir échoué.

— D'abord ta robe. Ensuite on va discuter en mangeant quelque chose, n'est-ce pas ?

Il aurait souhaité qu'elle refuse, qu'elle continue à ramper et que la petite main entraînée

par ce sacré père Faro démontre tout son talent. Mais la fille se releva prestement, perdant en un éclair sa posture humiliante pour saisir sa robe et l'enfiler. Il n'eut que le temps d'apercevoir la petite cicatrice en croissant sur le côté gauche de son ventre plat. Elle s'assit, faussement intimidée, et il lui trouva un côté sainte nitouche assez excitant.

— Qu'as-tu au côté gauche de l'abdomen ?

— J'ai été opérée, ô Satan... Le docteur m'a ôté une inflammation qui aurait pu me condamner.

Gus donna l'impression de sauter sur ses moignons :

— Un docteur ?

— Oui, le docteur Isaïe... C'est un bon docteur qui malgré notre calvaire quotidien s'arrange pour maintenir nos corps en bonne santé.

— Il t'a opérée en t'endormant ?

— Bien sûr, ô Satan.

— Il dispose donc de matériel, de médicaments ?

— Le docteur Isaïe sait effectivement se procurer tout ce dont il a besoin. Même si le père Faro trouve qu'il risque parfois la damnation éternelle. Mais depuis que le père a décidé de nous

vouer à ta puissance infernale, le docteur Isaie agit à sa guise.

— Comment t'appelles-tu ?

— Thresa et j'ai quinze ans, ô Satan.

CHAPITRE XXVIII

Rongeant sa dernière côtelette de mouton, la barbe épaissie d'une graisse qui avait figé avec le froid nocturne, il n'éprouvait plus de très grandes inquiétudes, même si les éleveurs de moutons le considéraient encore avec méfiance.

— Nous sommes ici depuis longtemps. Une voie ferrée nous reliait à la station la plus proche en moins d'une heure. Notre cycle autarcique était bien au point. Les unités d'herbage fonctionnaient bien grâce à une unité de dessalage fournissant l'eau douce et le fumier des animaux. Ce dernier placé dans les digesteurs donnait du méthane pour nous chauffer. Nous aurions pu fonctionner longtemps si la banquise ne s'était pas mise à fondre. Notre équilibre a été rompu. Le distillateur le premier a eu des défaillances et nous n'avons

pas de pièces de rechange. Nous devons réduire le nombre de moutons, éviter trop de naissances. Désormais nous utilisons le lait de brebis pour faire du fromage et de la poudre.

— Combien êtes-vous ?

— Dix et six enfants qui dorment en ce moment.

— Votre besoin le plus urgent, c'est de l'eau douce ?

— C'est cela même. Comment faites-vous à bord de votre bateau ?

— Nous avons un système de dessalement de l'eau de mer.

— Jadis on pouvait, en raclant très légèrement la couche mince de la banquise, obtenir une eau peu salée. Mais le vent chargé de sel a détruit cette couche. Nous ne savons plus que faire.

— Avez-vous exploré cette banquise ? est-ce une île ou bien se prolonge-t-elle ?

— Il y a des failles énormes mais aussi une certaine continuité en direction de l'ouest et du nord, mais les rails sont enfouis de près d'un mètre et inutilisables. Par évaporation nous obtenons l'eau nécessaire à notre consommation mais pas assez pour les herbages... Jadis il y avait

également un cycle naturel avec évaporation dans les bacs et condensation dans la zone plus froide du haut des serres. La récupération donnait les trois quarts de l'eau nécessaire, mais depuis le réchauffement c'est différent. Tout juste un quart la nuit quand il fait froid. Nous avons aussi des fuites dans nos serres et pas le matériel nécessaire à leur réparation.

— Nous avons été attaqués par des errants, dit la femme proche de Lien Rag. Nous avons résisté mais comme ils criblaient les serres de balles nous leur avons donné des moutons. Ils se déplaçaient avec des traîneaux tirés par des Roux.

— Des Roux ?

— Ils avaient dû les capturer sur la banquise.

— C'étaient des Roux de station, ceux qui raclaient le givre en échange d'un peu de nourriture. Je les ai reconnus à leur fourrure jaunâtre, alors que ceux des tribus sont dorés. Ils n'avaient pas l'air malheureux. Peut-être avaient-ils accepté en échange d'aliments.

— Ils étaient nombreux ?

— Il y avait cinquante hommes, femmes et enfants du Chaud et vingt Roux. Sur les traîneaux, des vieux, et de quoi camper sur la glace.

— Nous pensons qu'il en viendra d'autres et

nous commençons de nous équiper. Nous avons creusé...

— Tais-toi, Schtal, tu parles trop, dit l'homme qui paraissait le chef.

Lien Rag déposa son os sur les deux autres déjà rongés par lui :

— Il y a longtemps que je n'avais goûté à une viande aussi bonne... Je vous propose mon aide pour le distillateur d'eau douce. Notre cargo recèle pas mal de matériel et peut-être pourrions-nous trouver à bord la pièce défectueuse.

— Il s'agit du serpentín qui est rongé et inutilisable. Nous l'avons rafistolé avec du ciment mais désormais il y a trop de trous. Il fuit de toutes parts.

— Nous allons mesurer le diamètre de ce serpentín. Il y a des tuyaux de cuivre à bord.

— Écoutez, fit la femme d'une voix apeurée, qu'est-ce qui hurle ainsi ?

Dans le silence de la nuit c'était un long cri désespéré que Lien Rag ne reconnut pas sur-le-champ. Cela recommença trente secondes plus tard et il sourit :

— C'est la sirène du *Princess*. À bord on s'inquiète de ma longue absence. Il va falloir que je les rejoigne mais demain matin nous reviendrons.

À condition que la brume persiste et que le vent ne nous oblige pas à fuir.

— Écoutez, dit l'homme qui dirigeait le groupe, je veux bien revenir avec vous... Pour être sûr d'obtenir ce tuyau. Nous avons des carcasses de viande enfouies dans la glace, des fromages et de la poudre de lait de brebis. Nous vous offrons tout cela en échange.

— Mon canot sera bien trop petit mais on peut essayer.

— On fera plusieurs voyages. Si c'est possible.

— Pourquoi pas.

Un autre homme plus vieux, installé de l'autre côté du feu, intervint.

— Vous avez bien dit le *Princess* ? J'ai connu une Concession-cargo autrefois qui s'appelait *Princess*. Une certaine Farnelle en était propriétaire. Une sacrée rude bonne femme... Elle avait deux enfants, des petits métis de Roux.

— Elle se trouve à bord, dit Lien Rag. L'un des enfants est mort. Nous avons réussi à faire flotter le cargo et à le doter d'une voilure, comme les voiliers du rail d'avant la débâcle...

Le patron de la petite communauté s'appelait Louie. Il fit apporter deux carcasses de mouton, une d'agneau et des fromages. La poudre de lait

était en petits containers plastique. Ils durent ramer à tour de rôle pour rejoindre le *Princess* dont la sirène, hululant toutes les demi-minutes, les guidait. Louie avait tout de suite su se servir des rames, ce qui vexait Lien Rag.

Ils approchèrent de la haute masse du *Princess* et Louie parut impressionné.

— Il est énorme et vous savez piloter ça ?

— J'ai appris, non sans me cogner un peu partout au début.

Fort comme deux, Louie escalada l'échelle de coupée avec une carcasse sur le dos alors que Lien Rag transportait les fromages. Ann, Yeuse et Farnelle les accueillèrent tandis que Gdami avait dégringolé les marches jusqu'au canot pour tripoter la carcasse d'agneau.

— De la viande, fit Farnelle. On va pouvoir enfin manger autre chose que du poisson.

— Mais où sont les hommes ? demanda Louie lorsque le premier mouton fut dans la chambre froide.

— Il n'y a que moi, avoua Lien Rag.

L'autre éclata de rire :

— Sacré veinard !... On regarde un peu ce tube ?

Il leur fallut une partie de la nuit pour en trouver une bonne longueur du même diamètre. Il faisait partie du système de chauffage central des cabines et Lien Rag le scia sans regret.

— Si vous repassez par là on aura toujours une carcasse pour vous et des fromages, lui dit Louie au moment de la séparation sur la banquise.

— Vous ne voulez pas embarquer avec nous ?

— Pour aller où ? Ici on peut encore survivre pas mal de temps et cette foutue glace tiendra encore des années, vous verrez.

Lien Rag n'en était pas aussi certain, mais garda cette conviction pour lui.

CHAPITRE XXIX

Lorsque la nuit se délaya, Liensun quitta la passerelle pour aller boire un café à la cambuse. C'était la dixième tasse depuis la veille. Ils avaient passé dix heures éprouvantes dans ce cul-de-sac, faisant sonner la sirène toutes les cinq minutes. Evila, elle, n'avait pas quitté l'étrave, fouillant la banquise, le haut de la falaise avec des jumelles.

— Le fog était drôlement épais et poisseux, dit Lane en venant lui aussi boire un café. Je lui trouve même une odeur bizarre... Si on n'était pas éloignés de toute concentration humaine je dirais que ça sent la crémation d'ordures... J'ai autrefois travaillé à l'unité d'incinération des Échafaudages et je n'ai pas oublié l'odeur.

Liensun, sans trop se faire d'illusions,

rejoignit Evila qui se refusait à quitter son poste. Il eut l'impression lui aussi que le fog poissait ses doigts et il les frotta les uns contre les autres.

— Certainement de la suie de charbon... Pas étonnant avec notre vieille machine... Il faudrait ramoner la cheminée...

Il porta les doigts à ses narines et ne reconnut pas l'odeur de suie.

— Le vent se lève, dit Evila. Il est très faible mais il vient d'en face. Si on s'amarre le bateau ne souffrira aucun dommage puisqu'il a le nez face à lui.

— Exact, dit Lien Rag.

— On brûle des matières organiques de l'autre côté de la falaise. Notre sirène n'a pu franchir ce mur. L'écho s'est répercuté aussitôt. Ils n'ont rien pu entendre.

Liensun, ébranlé, alla s'enfermer dans une cabine où il savait qu'on ne le trouverait pas et commença de se concentrer. Depuis longtemps il n'utilisait plus ses facultés exceptionnelles, n'ayant pu prendre le risque, quand il était seul avec Zabel, pour piloter ce cargo de se fatiguer mentalement et physiquement. Essayer de communiquer par télépathie, comme il tentait de le faire avec un autre cerveau disponible, pouvait le mettre sur le

flanc pour la journée. Et encore, s'il trouvait immédiatement une personne réceptive. En cas de trop grande opposition il lui était arrivé de s'évanouir. Ils en avaient discuté, Jdrien et lui avaient reconnu que plus ils vieillissaient, plus ces pratiques les exténuaient. Plus jeunes, ils jouaient sans se soucier avec ce pouvoir.

Mais très vite il pénétra dans l'esprit d'un être humain et n'eut aucune peine à reconnaître Blems, de Rooky. Blems, qui s'était souvent opposé à lui lors des discussions sur les orientations de la colonie, Blems qui paraissait inquiet, presque anxieux.

— C'est moi, Blems, moi, Liensun. Tu sais que je suis télépathe et j'ai identifié ta personnalité. Accepte-moi. Nous ne devons pas être très éloignés l'un de l'autre puisque j'ai pu t'atteindre sans difficulté particulière... D'après mes expériences passées, entre quelques kilomètres et deux cents kilomètres. Nous nous trouvons dans un chenal fermé par une énorme falaise à bord d'un cargo avec Zabel, Lane, Guhan, Evila. Pouvez-vous nous donner votre position ? N'avez-vous pas entendu notre sirène ?

Tout d'abord Blems se croyait l'objet d'hallucinations ou d'un dérèglement mental. Il

n'osait répondre ni se fermer à cet appel, riait intérieurement mais avec une sorte de douleur profonde.

— Blems, laisse-toi aller, ouvre tes souvenirs que j'y puise. Nous risquons de passer très près les uns des autres, sinon.

Ce que pensait Blems ne le surprit pas. Le garçon détestait si fort la personnalité de Liensun qu'il se croyait envahi par ses propres obsessions et essayait de s'en défendre.

— Nous avons un cargo charbonnier, des provisions. Le dirigeable *Ma Ker* s'est crashé contre un piton et nous sommes les seuls survivants. Nous vous cherchons inlassablement depuis des jours. Blems, tu n'es pas la victime de tes propres inhibitions. Je sais que tu ne m'aimes pas, mais force-toi, au nom de tous. Je fournis un effort sans précédent pour maintenir cette liaison télépathique et si tu me refuses je vais devoir arrêter... Vite, dis-moi si la description que je t'ai donnée correspond à un de tes souvenirs.

— Non, fit Blems. Il y a des icebergs énormes autour de nous mais comment savoir lequel est... Ce n'est pas possible, ce n'est pas Liensun, je deviens cinglé...

— Nous serions probablement à l'est de votre

position...

— À l'est, à l'est... Nous sommes toujours sur la glace mais le radeau flotte sur une espèce de grand lac intérieur... Les manchots se font plus rares... Nous avons un peu exploré l'environnement mais il se modifie chaque jour. Les lointains ne sont jamais les mêmes et nous avons eu une épidémie... À cause du réchauffement un virus ou une saleté quelconque nous a décimés... Le choléra peut-être ? Nous sommes en train de brûler les corps de trois des nôtres pour éviter la contagion mais il y a encore des malades, une dizaine... Nous ne savons comment soigner cette maladie. Il faut que je sois à bout de forces pour me laisser aller ainsi... Je sais bien que ce n'est pas à Liensun que je m'adresse mais ça me fait du bien tout de même... Nous aurions dû rejoindre les Échafaudages quand il était temps... Nous ne sommes plus que vingt-quatre environ...

— Blems, il y a certainement un moyen pour vous signaler... Le vent souffle de chez vous... Utilisez n'importe quoi... Une sono ou une épaisse fumée...

— Les cadavres en dégagent beaucoup, cela ne suffit pas ?

Liensun ne pouvait plus continuer, il éprouvait un engourdissement cérébral, eut juste le temps de lancer quelques dernières paroles et sombra dans une torpeur paralysante.

Zabel le retrouva deux heures plus tard, parvint à le sortir de son inconscience.

— Réussi à avoir... Blems... Dans le sens du vent... Mais à combien de kilomètres ?... Impossible à établir...

— Le vent ne forçait pas. Les amarres sont tendues et nous avons tout prévu... On va essayer de les retrouver.

Lane et Evila entreprirent de débarquer puis d'escalader la falaise par la face nord, la plus accessible. Il leur fallut le reste de la journée pour l'aller-retour :

— On a vu la fumée... À trois, quatre heures peut-être, au-delà d'une dépression. Les fonds sont très brumeux mais pas partout, avec ce vent très faible.

Liensun sortit de sa torpeur à la nuit mais il vacillait sur ses jambes. Il dut avaler des aliments sucrés pour reconstituer son intégrité cérébrale.

— Ils sont décimés par une épidémie, peut-être le choléra... Si nous y allons nous risquons d'être atteints nous aussi.

— Il faut voir si les médicaments de la station-fantôme peuvent nous prémunir, dit Guhan.

— Vingt-quatre survivants, continua Liensun, pour combien de temps. Un virus ?

— Non, un bacille, dit Guhan. On peut le soigner aisément, je pense, et en prenant quelques précautions on pourra les approcher.

CHAPITRE XXX

Avec beaucoup de diplomatie, il avait réussi à convaincre Thresa de renoncer à accomplir sur lui les douteuses pratiques enseignées par le père Faro. Ce dernier n'avait pas hésité à servir de cobaye, poussant la conscience pédagogique au maximum, disant qu'elle devait accumuler assez de sang-froid pour ne pas céder à la panique lorsque la réalité luxurieuse du démon lui serait révélée.

Il achevait de la convaincre de retourner chez les siens pour les guider jusqu'à lui, mais elle ne paraissait pas très pressée de satisfaire cette exigence du Diable. Il se demandait si elle ne commençait pas à douter. Peut-être aurait-il dû céder à ses avances, encore qu'il ne possédât aucune des prérogatives de Satan. Déçue, elle

aurait vite découvert qu'il n'était qu'un homme, et que son infirmité et sa laideur n'avaient aucune contrepartie secrète.

Elle en prenait un peu à son aise, fouillait dans ses réserves de nourriture, boudait qu'il n'ait pas autre chose à lui offrir.

— Non, je n'ai rien de très sucré pour le moment. Dans le niveau supérieur peut-être. Tu devrais aller chercher le père Faro et tous les autres, surtout le docteur Isaïe.

Elle faisait la moue :

— Le père va encore vouloir que je répète tout ce qu'il m'a appris, pour voir si je me suis bien comportée avec toi, ô Satan.

Peu à peu, elle escamotait ses évocations, n'éprouvait plus qu'un vague effroi. Le voir se déplacer sur ses mains la laissait perplexe, et elle lui demanda pourquoi il n'utilisait pas ses pouvoirs pour faire repousser ses jambes.

— Je deviendrais trop beau, fit-il, et Satan est horrible à voir, c'est toi-même qui l'as dit.

— Puisque désormais nous allons t'adorer, nous te trouverons beau, fit-elle avec une logique impitoyable, et j'ai beau t'adorer, tu restes toujours difforme et tout petit. Regarde, je te domine du tiers de mon corps. Il est vrai que j'ai

de longues jambes, le père me le dit toujours.

— Va les chercher, grogna-t-il, ou je te métamorphose en une de ces larves qui hantent l'endroit.

Il avait repris sa descente pour aller chercher le traitement de chimiothérapie et elle n'arrêtait de monter et de descendre, le précédant puis revenant lui dire ce qu'il y avait sur le palier suivant. Elle l'agaçait, mais brusquement, elle remonta, affolée, et s'accroupit derrière lui, l'étreignant à deux bras :

— Il y a un grouillement de larves en bas.

Quelques loupés se partageaient le cadavre de l'un d'entre eux dans un déchirement ignoble de chairs et de bruits d'ossements brisés. Gus tira avec son pistolet et ils passèrent.

— Je ne savais pas que les larves des limbes pouvaient encore saigner. Ne sont-elles pas mortes ?

Il ne savait que répondre. Elle paraissait en savoir aussi long sur les enfers, les paradis et les purgatoires que sur l'érotisme le plus élaboré. Elle n'arrêtait pas de le provoquer avec son corps, osait poser ses mains sur lui. Il se demanda si elle n'irait pas jusqu'à le faire basculer dans l'escalier pour voir comment Satan se tirait d'un accident de ce

type. Il devait se surveiller, ne pas trop se laisser aller lorsqu'un petit sein dru frottait sa barbe.

— Quand vas-tu te décider à retourner vers les tiens ? grommelait-il.

Plus tard elle eut cette réflexion pertinente :

— Je me demande si je suis vraiment tombée sur Satan ou sur l'un de ses acolytes... Tu es sûr que tu gouvernes les niveaux infernaux ?

— Absolument, dit-il.

— Ne peux-tu pas m'y amener ? J'irai chercher plus tard les autres.

Il dut se mettre en colère pour la décider à rejoindre son groupe qui attendait à une grande profondeur, affirmait-elle, mais il s'était déjà rendu compte qu'elle mentait. Il mettait même en doute cette histoire de Satan, du moins ne savait trop comment l'interpréter.

— Il faudrait tout de même que je m'acquitte auprès de toi, ô Satan, des consignes qui m'ont été confiées. Que vais-je leur dire ?

Elle se moquait de lui, devait s'imaginer qu'il n'avait pas seulement perdu ses deux jambes et qu'il n'était pas à même de répondre à ses sollicitations.

— Que vais-je dire au père Faro ? soupira-t-

elle. Je le connais, celui-là, il va m'interroger. Et comment ai-je fait pour t'approcher, et comment m'y suis-je prise, et qu'as-tu exigé, que s'est-il passé ? Je n'aurais rien à lui répondre.

— Je te fais confiance, tu sauras inventer.

— Es-tu vraiment de feu et de glace, et monstrueux ? Projettes-tu une semence qui est comme de l'acide ?

Il rougissait dans sa barbe de son audace familière.

— Tu diras au père Faro que tout cela appartient aux grands mystères diaboliques, et que tu t'es engagée à ne pas les trahir tant que lui-même n'aura pas fait preuve d'allégeance à ma puissance.

La jeune fille ne parut pas très convaincue, comme si elle doutait de convaincre son pasteur.

— Dans le fond, je préférerais rester avec toi, avoua-t-elle. Tu me fais un petit moins peur qu'au début et tu n'es pas aussi obscène que je le redoutais.

— Si tu insistes, je vais te dévorer toute crue.

Ils avaient atteint le niveau où il espérait trouver les médicaments. Curieusement il n'y avait pas trace d'hybrides dans le coin et il comprit pourquoi en voyant la pancarte « DANGER

D'ÉLECTROCUTION ». Un champ électrique barrait le passage et il fallait interrompre le courant. Les loupés apparemment ne savaient pas lire, et plusieurs avaient dû griller vivants, pour la plus grande satisfaction des autres qui n'en avaient pas laissé le plus petit os.

Il était pourtant facile d'abaisser les disjoncteurs visibles et à la portée du premier venu. Gus n'osa pas demander à la jeune fille de le faire pour lui et dut se débrouiller en se hissant sur son sac de route.

Les armoires regorgeaient de produits et il trouva très vite ce qu'il cherchait, en remplit un autre sac.

— Je vais t'aider, proposa Thresa. Je remonterai avec toi et ensuite j'irai retrouver mes amis.

— Tu vas filer maintenant, aboya-t-il. Ou je t'enferme derrière ces portes.

Elle finit par obéir et s'éloigna en haussant les épaules vers les ascenseurs. Il eut un long regard de regret pour les rondes petites fesses qui se tortillaient beaucoup.

Le lendemain il communiquait au Bulb la grande nouvelle :

— Non seulement j'ai trouvé les médicaments

mais aussi un médecin.

— Qui est-ce ?

— Un certain Isaie... Il appartient à un groupe de l'Église de la Rénovation évangéliste.

— Tiens, fit le Bulb, ils ne sont pas tous morts, ces exaltés. Longtemps ils ont erré à la recherche d'une issue pour se précipiter dans le vide où ils espéraient rencontrer Dieu.

CHAPITRE XXXI

La vedette *Titan* venait d'être mise à l'eau, la vedette *Titan* flottait impeccablement bien. Toute la population de l'île s'était rassemblée pour assister à cette première. Une grande grue, servant jadis pour les wagons, avait soulevé le petit navire et l'avait délicatement déposé sur l'eau grise de l'océan. Quand les aussières avaient cessé de retenir *Titan*, avaient molli, chacun retenait son souffle et le Président Kid, s'efforçant de sourire, aurait souhaité fermer les yeux durant quelques secondes. Mais *Titan* resta posée sur l'eau, *Titan* ne coula pas. Elle était pontée et son moteur principal avait été installé. Il fallait terminer les aménagements intérieurs et placer le deuxième moteur auxiliaire.

— L'affaire de trois semaines, dit l'ingénieur

Marale, et votre expédition pourra prendre la mer.

— Dix jours, souffla le Président. Je ne vous donne que dix jours. Il faut faire vite.

— Président ! se récria le chef du bureau d'étude et de la construction. Nous ne pouvons faire mieux.

— J'ai des antennes, Marale... Je sens que d'autres vont songer à cet empire liquide qui s'offre à nous. Les Sibériens ou les Panaméricains, ou n'importe qui... Peut-être des colons, partis à la dérive sur une arche de notre grand Viaduc, construiront un bâtiment flottant, et grisés par ce premier succès imagineront de prendre la suprématie sur toute cette zone. Je veux que la grande faille soit vite explorée, jusqu'au bout, qu'on l'aménage sans attendre l'action du Soleil où de je ne sais quoi.

Il regarda à travers la brume la tache rosée qui désormais faisait partie du paysage familier :

— Il est là, derrière... Ensuite il retrouve les poussières lunaires, disparaît, mais nous, pendant désormais six heures, nous recevons sa chaleur et le reste du temps une sorte de tiédeur persiste. La lucarne s'élargira encore, se dépouillera totalement. Nous verrons l'astre dans sa splendeur, mais d'ici là nos baleiniers, nos

phoquiers seront déjà en action.

— Il faudra des milliers d'ouvriers spécialisés dans la construction maritime... Il faut des années pour former un tel homme, voyageur président.

— Pas voyageur, plus de voyageur...

— Excusez-moi... Si nous montions à bord ? Les badauds se demandent ce que nous attendons.

On avait installé une passerelle et le Kid s'y engagea d'un air décidé, sous les applaudissements, pénétra dans le large cockpit, jeta un regard bref au poste de pilotage encore nu et descendit dans le compartiment moteur. Il examina cette merveille en céramique sortie des ateliers de Titan. Depuis des années ces ateliers avaient acquis une grande maîtrise dans ce matériau, et Marale affirmait que peut-être le prochain sister ship de *Titan* pourrait avoir une coque en céramique allégée, capable de résister à de hautes pressions pour naviguer à travers les glaces.

— Et dans dix ans, nous aurons de plus grandes unités encore, vous verrez. En attendant, l'alésage des pistons est parfait et réalisé avec un jeu infime, sans avoir à craindre des variations de volume de la matière. Le rendement sera presque parfait pour le diesel. Et quelle économie de

carburant ! Nous projetterons ces données sur un moteur plus puissant de quatre cents chevaux puis nous dépasserons les mille. Nos silico-cars derniers modèles étaient des merveilles du genre.

— Fini, les silico-cars, les draisines, les wagons et les rails... Le seul rail désormais c'est la faille Klose.

Ce dernier, en retard comme toujours dans les cérémonies de ce type, arriva enfin et ne cacha pas sa satisfaction. Il fit remarquer qu'on pouvait évoluer sur le pont sans enregistrer de gêne. La double coque permettait une stabilité exceptionnelle.

— Il faudrait songer à des voiliers. Au début du XXI^e siècle il existait des techniques révolutionnaires dans ce domaine. Il faudrait retrouver les documents s'y rapportant... Des voiliers pouvaient rivaliser avec des bateaux à moteur sur de longues traversées. Il y avait des ailes rigides, des sortes de turbines à vent qui faisaient avancer le bateau par dépression...

— Nous aurons de l'huile de baleine et de phoque pour commencer. La haute technicité est déjà atteinte ici par cette vedette mais nous ferons mieux.

Ruydas les rejoignit. Il avait suivi jour après

jour la construction mais n'en revenait pas de la voir sur l'eau et d'éprouver une telle confiance en elle.

— Bientôt le départ, lui dit le Kid, et tu en seras... Tu feras ton apprentissage là-dessus et plus tard tu deviendras l'amiral de ma flotte.

— Président, fit Klose, un amiral commande une flotte guerrière, voulez-vous déjà imaginer le pire ?

— Il faudra bien défendre nos positions, répondit tranquillement le Kid.

CHAPITRE XXXII

La horde située à deux cents kilomètres de chez eux se déplaçait dans leur direction et ils en avaient été très vite informés. Ces gens-là cherchaient de quoi se nourrir avant tout et fuyaient une mini-éruption de l'Erebus, qui déversait sur leur campement des cendres brûlantes et des pierres.

— Ils approcheront en moins d'une semaine constata Jdrien. Ils progressent lentement car ils sont épuisés, mais très dangereux. Il faut qu'ils trouvent de quoi manger. J'envisage de les détourner de leur but en envoyant des ovibos qui croiseront leur route. Il y a un important troupeau sur cette hauteur là-bas. Jusqu'à présent le lichen y était abondant, mais les cendres volcaniques le recouvrent et, à des signes de nervosité, je pense

que les bœufs musqués vont chercher à aller ailleurs. Je vais mentalement diriger les chefs du troupeau vers ces hommes barbares. On ne peut pas les laisser arriver jusqu'ici, ils massacraient les Roux ou les réduiraient en esclavage et ne nous laisseraient aucune chance.

— Tu vas t'absenter ?

— Quatre jours, peut-être une semaine. Les ovibos vont lentement et il ne faut pas les paniquer. Il faut souhaiter que le vent ne leur apportera pas l'odeur de ces hommes en route... Si par hasard je ne réussissais pas, je reviendrai très vite.

— Mais tu ne vas pas seul ?

— Si. Je ne peux pas me faire accompagner, de crainte que l'odeur de plusieurs personnes ne soit trop forte pour ces animaux-là. Il faut agir avec prudence.

— C'est de la folie.

— Si je ne pouvais pas t'avertir moi-même, je communiquerai avec toi mentalement. Garde toujours ton esprit disponible. Ensuite vous vous enfermerez dans la basilique avec la tribu, en reboucherez l'entrée. La horde passera comme une tempête en ne laissant rien debout. Tout sera détruit et pillé. Je sais que tu as eu tant de mal

avec tes ovibos et ton élevage de poulets, mais il faudra les abandonner. Au mieux libère les tous. Peut-être qu'ils échapperont à ces sauvages et que tu pourras ensuite les récupérer...

— Si je venais, moi seule ?

— Non. C'est une opération fatigante qui consiste à être toujours sous le vent des ovibos afin qu'ils ne te sentent pas. Il faut bouger sans cesse et je devrai me concentrer mentalement. Le cerveau d'un tel animal n'est pas très compliqué mais il est conditionné par des réflexes immémoriaux. Il faut lutter contre ces habitudes pour forcer les chefs à aller où on le souhaite.

Il partit le jour même rejoindre un grand troupeau de plusieurs centaines de bêtes. Si les barbares les apercevaient ils les poursuivraient et s'éloigneraient de leur campement pour des mois peut-être.

Elle s'occupa autant qu'elle le put. Elle parvenait à traire ses bêtes en leur donnant du sel et au besoin en tordant leur queue si elles ruaient. Le mâle, lui, était toujours aussi affectueux avec elle et parfois s'approchait des femelles comme pour l'aider à les maîtriser. Il en profitait aussi pour les saillir et elle pouvait opérer sans mal.

Les Roux se montraient calmes mais restaient

vigilants et des coureurs étaient disposés sur les hauteurs en cas de besoin. On avait entassé des provisions dans la basilique, prévu des bouches d'aération invisibles. Mais que se passerait-il, lorsque une centaine de personnes s'y trouverait ? Elle avait lu qu'un corps humain dégagait soixante watts heure. Six kilowatts dans ce cas. La voûte ne s'écroulerait-elle pas sur eux ? Les Roux, sur les conseils de Jdrien, avaient laissé d'énormes colonnes de glaces de soutien mais était-ce suffisant ?

Deux jours passèrent et elle se coucha ce soir-là plus confiante, certaine que Jdrien avait réussi à détourner la horde grâce aux bœufs musqués, lorsqu'en pleine nuit la voix de son ami la réveilla.

Elle crut qu'il était revenu et l'appelait mais le compartiment était vide. Il ne lui parlait pas exactement mais projetait des images dans son esprit. Elle voyait les ovibos qui marchaient, et puis soudain ils s'immobilisaient et relevaient leurs têtes couvertes de fourrure avec inquiétude, humaient l'air.

— Le vent a brusquement tourné alors que je ne m'y attendais pas, lui fit comprendre Jdrien, et ils vont se précipiter vers le sud. La horde des barbares va bientôt découvrir leurs traces, leurs

excréments et cela leur donnera encore plus de hargne. Je vais essayer de faire dévier les bœufs vers l'est, mais je n'ai guère d'espoir. Allez sans tarder dans la basilique. Les éclaireurs de la horde risquent de vous surprendre dès demain matin.

En moins de trois heures toute la tribu se retrouvait autour du mausolée de la déesse Jdrou à laquelle on offrait de petits cadeaux. On n'avait pas osé allumer de torches et seule une lampe électrique donnait un semblant de lumière.

CHAPITRE XXXIII

Une nouvelle attente commença pour Liensun et Zabel. Ils se retrouvaient seuls, une fois de plus, Guhan, Evila et Lane étant partis pour Rooky. Ils emportaient des médicaments, quelques vivres de première nécessité. Au pire, ils devraient marcher trois jours. Liensun avait la certitude que la base n'était pas très éloignée. L'odeur des cadavres incinérés se serait complètement délayée dans l'air sur une trop longue distance.

Il auscultait le ciel avec un mauvais pressentiment. Les brumes pesaient moins sur le bateau, remontaient à hauteur de la falaise, et la *Vieille Patache* commençait de tirer sur ses amarres mais avec une tendance à partir sur bâbord.

— Combien de temps allons-nous tenir ? murmura-t-il en avalant le café que Zabel lui apportait.

— J'aurais aimé les suivre, dit-elle. Je me demande si je suis faite pour vivre sur l'eau, en définitive. J'aimais le dirigeable mais je ne suis pas très à l'aise sur ce bateau.

Il ne répondit pas. Elle lui demanda ce qu'ils feraient une fois la colonie embarquée.

— Nous descendrons vers le sud.

— Pour quoi faire ?

— Vers des régions autrefois plus peuplées que ce coin. Il est impossible que tous ces gens aient péri d'un coup. Il nous faut retrouver des groupes humains, j'ai envie de voir du monde, de dialoguer, de faire des échanges. Désormais ce sera ainsi, la vie, durant des années. Du troc, des marchandages, des dangers aussi. Mais ça risque d'être passionnant.

— Crois-tu qu'un jour on a une chance de revoir ceux des Échafaudages ?

Elle s'énerva devant son air dubitatif.

— Ils peuvent bien construire un dirigeable, non ? Il y en a plusieurs en stock.

— Dans un piteux état...

— Ils devront bien sortir de leur falaise trouée...

— Et comment trouver de l'huile, pour un moteur qui aura besoin d'être constamment alimenté ? Avant, on attaquait les stations de chasse, on payait notre huile et on repartait. Désormais, où seront les phoques et les manchots, sans parler des baleines ?... Certainement vers les inlandsis, l'Australie... les îles du Japon, et toutes les îles du centre Pacifique...

Dans la nuit, la situation empira et Liensun pensa que les amarres ne tiendraient pas longtemps. Or, il ne pouvait même pas repartir en marche arrière dans l'obscurité. Déjà, en plein jour, ce serait de la folie. Le chenal étroit n'autorisait pas la plus petite erreur de navigation. Pour maintenir la *Vieille Patache* dans la bonne direction il fallait donner toute la puissance de la machine. Et comment prendre les méandres, une fois lancés à toute vitesse, sans dérapage d'un côté comme de l'autre ?

— Il n'y a rien d'autre à faire, dit-il à Zabel, prépare-toi à devoir quitter le bord si jamais le bateau était drossé sur tribord. Il se fracassera très vite.

Ils avaient retrouvé quelques gilets de

sauvetage et ne quittaient plus leur combinaison isotherme. Avec un projecteur il repéra une petite anse qui formait une plage de glace où ils pourraient aborder après avoir nagé.

— On ne prépare pas quelques provisions ? proposa Zabel ? Ça nous occuperait.

Ils remplirent quelques containers qu'ils lièrent entre eux et à une série de bouées. Plus tard ils pourraient les récupérer.

Mais à l'aube le vent se calma juste comme deux amarres venaient de sauter. La *Vieille Patache* cessa de tirer sur tribord et se replaça correctement dans le chenal.

— Si on allait dormir ? proposa Zabel.

Elle le rejoignit dans la couchette et l'embrassa sauvagement, le mordant presque. Ils firent l'amour avec une violence exacerbée par l'angoisse.

Et puis, vers dix heures, on les héla depuis une hauteur et Liensun reconnut tout de suite Blems et une autre fille de la colonie qui s'appelait Livie. Ils allèrent les récupérer et les étreignirent en pleurant.

— Nous venons en avant-garde, Guhan, Lane et Evila soignent nos malades. Le reste des valides arrivera demain, puis les autres... Guhan avait

peur que le bateau ne soit plus là.

Les brumes revenaient, signe que durant quelques heures le vent serait nul.

— On vous croyait morts, tous. On pensait bien que le *Ma Ker* était abîmé quelque part sur la banquise. On avait fait le projet de rejoindre les Échafaudages, lorsque l'épidémie a commencé.

CHAPITRE XXXIV

Ce n'était pas un mirage mais bien une ancienne station ferroviaire, estima Lien Rag, une très importante station, peut-être même une star station, c'est-à-dire avec cinq départs de réseaux pour des directions différentes.

— Mais comment peuvent-ils tout illuminer ainsi ? murmura Yeuse. Il faut de l'électricité...

— Centrale nucléaire certainement... Je parie pour l'inlandsis ouest de l'Australie.

Ils étaient tous accoudés à la rambarde, n'en croyant pas leurs yeux. Ils naviguaient sous une brise soutenue, mais légère, lorsqu'ils avaient aperçu la lueur orangée dans la nuit. Et ils avaient pu se rapprocher encore.

— Vingt kilomètres, fit Yeuse, à ton avis, Lien ?

— Quelque chose dans ce goût-là. Légèrement sur la hauteur, c'est-à-dire qu'elle a une cinquantaine de mètres de glace sous elle et qu'elle se sent pour l'instant non concernée par la débâcle... Mais ce que les habitants ignorent, c'est que la banquise peut être complètement minée en dessous par les courants d'eau chaude. La Terre est détraquée et les courants changent de sens, d'autres naissent.

— N'empêche que c'est beau, murmura Farnelle. Je n'aurais jamais cru m'extasier devant une ancienne station... Elle est protégée par une coupole ?

— Un dôme bombé au-dessus d'une partie cylindrique... Si nous avons un recueil d'*Instructions Ferroviaires*, nous retrouverions vite son nom.

— Est-ce Stanley Station ?

— Non, je ne crois pas.

— Elle ne serait donc pas sur l'inlandsis ? Tu avais parié pour, tout à l'heure.

— Et s'il n'y avait personne ? fit Ann Suba. Si les habitants avaient fui avec les derniers convois, laissant les lumières ?...

C'était bien ce qu'ils craignaient tous. Une station intacte, abandonnée. Il faudrait

recommencer à chercher plus loin, mais y avait-il des survivants ? Depuis les éleveurs de moutons ils n'avaient plus rencontré personne.

— Il faudra aller voir, fit Yeuse.

— Oui, il faudra, ajouta Farnelle.

— Demain, promet Lien Rag. Nous devrions établir un quart, que certains aillent se reposer.

Mais personne ne bougea. Le bateau s'était immobilisé et là-bas les mille lumières moussaient dans la brume qui venait. D'ici une heure la station aurait disparu.

Fin du tome 44